41e Année. N° 14.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 JUILLET 1934

		Pages.
Lloyd George. . . .	*La Conférence de Rome*	241
Paul Claudel. . . .	*Richard Wagner*	269
Robert de Traz . .	*Le Pouvoir des Fables.* — III	293
René Lauret	*La Situation en Allemagne*	325
D.-H. Lawrence . .	*Les Mocassins bleus*	348
Marthe de Fels . .	*Terre de France : M. Vincent* (fin). . .	368
Ernest d'Hauterive.	*Un Crime policier*	399
F. Baldensperger .	*L'Adieu de Vigny à Marie Dorval.* . . .	416
Octave Merlier. . .	*La Grèce de 1934.*	427
A. Albert-Petit. . .	*L'Histoire.*	451
Marcel Thiébaut. .	*Parmi les Livres*	464

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement* :

L'Offensive du général Nivelle

— Souvenirs de LLOYD GEORGE —

Lettres de Turquie

par PAUL CAMBON

La Révolution des Cinq

par ALBERT THIBAUDET

Les Mémoires de Talleyrand

par G. LACOUR-GAYET

Camille

par JEAN CASSOU

Le Commandeur

par ORIO VERGANI

LA CONFÉRENCE DE ROME

(JANVIER 1917)

Quand la Conférence anglo-française se tint à Londres, le 26 décembre 1916, pour discuter les termes de la réponse des Alliés aux notes pacifistes de l'Allemagne et de Wilson, je proposai que les représentants des gouvernements et des états-majors de Grande-Bretagne, de France et d'Italie se réunissent le plus tôt possible, afin de discuter franchement la situation militaire et politique dans son ensemble.

Il fallait donc prendre des décisions immédiates et de toute urgence au sujet des Balkans, décisions qui répondraient aux désirs du général Sarrail, commandant en chef des forces alliées à Salonique. La présence du général était nécessaire pour discuter le rôle de la Grèce et il fut convenu, plus tard, que la Conférence se tiendrait à Rome.

La Conférence de Rome eut lieu les 5, 6 et 7 janvier 1917. J'emmenai avec moi lord Milner, sir William Robertson et sir Maurice Hankey. Le président du Conseil français, M. Briand, était accompagné de MM. Albert Thomas et Berthelot, ainsi que du général Lyautey, le nouveau ministre de la Guerre français. Les principaux ministres italiens étaient là au complet, avec le général Cadorna, commandant en chef. Le général Sarrail et le lieutenant général Milne, qui commandait notre armée des Balkans, vinrent de Salonique. Sir Francis Elliott et le colonel Fairholme, attaché militaire, arrivèrent d'Athènes.

Afin de définir les buts à atteindre, et, dans la mesure du

possible, de diriger les discussions de la Conférence, j'avais préparé une note que je fis circuler parmi les délégués. La voici :

1° *C'est sur la demande du Gouvernement britannique que cette Conférence a lieu, car nous croyons que dans la situation actuelle, une discussion très franche est nécessaire, non seulement en ce qui concerne les événements récents des Balkans et de Grèce, mais aussi au sujet de toute la campagne de 1917.*

2° *Nous voulons d'abord demander à la Conférence la permission de parler avec la plus grande franchise, et nous invitons les représentants de la France et de l'Italie à adopter la même attitude. Depuis deux ans et demi, les représentants britanniques et français ont pu, grâce à la proximité de Londres et de Paris, se réunir fréquemment. Il en est résulté que nous avons appris à nous connaître personnellement les uns les autres. Peu à peu, nous avons écarté tout protocole; et nous avons pu, au cours de nos plus récentes conférences, nous livrer mutuellement nos pensées, sans réserve et sans crainte de désaccords ou de malentendus.*

L'éloignement ne nous a malheureusement pas permis de nous concerter aussi fréquemment avec les représentants italiens, mais, grâce à l'amitié traditionnelle existant entre la nation britannique et la nation italienne, et l'affinité de race des Français et des Italiens, nous avons pensé que, représentant ces trois grandes puissances, nous pourrions, réunis en conseil à cette époque particulièrement critique, échanger nos vues en toute liberté et essayer d'arriver à l'accord le plus étroit. C'est seulement par cette entente que nous pouvons espérer obtenir la collaboration cordiale qui nous semble essentielle pour remporter la victoire.

3° *En vérité le plus cher désir du Gouvernement britannique est de préparer un accord qui permettra aux Alliés de collaborer étroitement et de contrebalancer les avantages considérables que l'ennemi a obtenus en centralisant le commandement.*

4° *Les ressources matérielles et morales des Alliés dépassent de beaucoup celles de l'ennemi. Les puissances de* l'Entente *possèdent plus d'effectifs, plus de canons, des ressources plus importantes, et elles peuvent puiser dans le monde entier; et cependant, jusqu'à maintenant, il ne leur a pas été possible de*

vaincre leur ennemi commun. Quelle en est la raison? C'est que l'empereur d'Allemagne a obtenu le commandement absolu des ressources de tous les pays de l'Europe centrale, et peut les employer partout où elles peuvent l'être le plus efficacement en tenant compte des circonstances.

5° *Pendant l'année 1916, toutes les armées des Puissances de* l'Entente *ont fait campagne avec la plus grande capacité et le plus grand courage. Nous n'éprouvons que de l'admiration pour la manière dont chacune d'elles a combattu. Nous jugeons cependant que chaque nation a concentré ses efforts trop exclusivement sur son propre front. Le résultat, c'est que la supériorité des Alliés en effectifs et en ressources matérielles n'a pas été utilisée comme elle aurait dû l'être. Les efforts des armées britannique et française sur le front occidental, ceux de l'armée italienne sur le front méridional, ceux des Russes en Orient, bien que récemment coordonnés en temps opportun, n'ont pas suffi à empêcher un ennemi moins puissant d'envahir d'abord la Serbie et, plus tard, la Roumanie. Ce seul fait est la plus éloquente critique de nos communs efforts et chaque Gouvernement se doit de faire tout ce qu'il peut pour remédier à cette erreur fondamentale.*

6° *C'est donc la raison primordiale qui nous a incités à demander cette Conférence; son but est d'examiner par quelle méthode les efforts des Alliés pourraient être centralisés de telle façon que, au cours de l'année 1917, l'ennemi puisse être écrasé et définitivement vaincu. Nous prions donc la Conférence d'exprimer sa pensée et de trouver une solution pratique pour la réalisation du principe*[1] *qui a été discuté à la Conférence de Paris les 15 et 16 novembre dernier.*

7° *En supposant, ensuite, que le principe d'une collaboration complète et étroite soit accepté — et nous sommes persuadés que les Gouvernements représentés ici aujourd'hui ne peuvent faire autrement que de l'accepter — nous examinerons la situation militaire actuelle et nous chercherons comment ce principe peut être appliqué pour produire les meilleurs résultats.*

8° *Les plus graves problèmes qu'ont à envisager les Alliés proviennent sans nul doute de la défaite de la Roumanie. Les*

1. Principe du front commun et de la mise en commun des ressources des Alliés.

Russes ont dû étendre leur front pour que les armées roumaines puissent se reformer à l'arrière, avant de pouvoir revenir en première ligne avec des forces nouvelles. Nous craignons que ceci n'ait un effet profond sur la force de la Russie pendant l'offensive de l'année 1917. C'est la pénurie d'artillerie lourde et de munitions qui, en 1916, a empêché la Russie de donner sa pleine mesure; nous avions espéré y remédier en accroissant les armements de cette puissance pendant les quelques mois suivants; pourtant, cette insuffisance de moyens peut encore, nous le craignons, gêner l'offensive de notre grande alliée orientale, puisque les grosses pièces fournies par nous devront, pour des raisons de défensive, être échelonnées tout le long du front dont la superficie s'est beaucoup étendue.

9° *Les puissances centrales — c'est à craindre — chercheront peut-être, si elles le jugent utile, à poursuivre leur offensive jusqu'au cœur de la Russie, soit dans la direction d'Odessa, soit dans celle de Pétrograd.*

10° *Ou bien, après s'être établies dans l'est sur la ligne défensive la plus courte possible, les puissances centrales préfèreront peut-être transporter une partie de leurs forces à Salonique, pour attaquer les Alliés et nous écraser sur ce théâtre d'opérations... D'après nos conseillers militaires, les Alliés, avec leurs forces actuelles, pourraient résister à toutes les attaques que l'ennemi peut effectuer contre eux sur le théâtre balkanique, s'ils consentaient à évacuer Monastir; les conséquences de l'abandon de Monastir, toutefois, ne sont pas agréables à envisager. Cet abandon permettra des communications directes entre les Puissances centrales et la Grèce, et pourra causer l'intervention, du côté de l'ennemi, d'un autre État balkanique, faible, il est vrai, mais qui ne serait pas entièrement à négliger. De plus, l'évacuation de Monastir aura un effet déprimant sur le moral de l'armée serbe, et il est à craindre que les soldats composant cette armée déjà affaiblie ne se découragent au point de déserter et de se disperser dans leurs foyers respectifs... En tout cas, l'armée serbe s'est toujours montrée meilleure pour l'offensive que pour la défensive. Ainsi, en se réduisant à une ligne de front plus restreinte, les Alliés courent le risque non seulement d'un sérieux affaiblissement futur, mais d'une vraie diminution de leurs forces sur le théâtre balkanique. L'évacuation de Monastir et l'entrée*

de l'ennemi en Grèce porteraient un coup moral à la cause des Alliés, ce qui ne peut manquer d'avoir une influence malheureuse aussi bien sur nos populations que sur les nations neutres.

11° *Les Puissances centrales peuvent encore adopter une autre tactique. Elles peuvent masser leurs armées de manœuvre sur le front italien, soit avant, soit après avoir donné le coup de grâce aux Russes*[1], *ou à l'armée d'Orient. Devons-nous rester de simples spectateurs anxieux, mais impuissants, pendant que l'Allemagne anéantit l'un après l'autre tous nos amis?*

12° *Quels sont, je vous le demande maintenant, les projets des Alliés pour faire face à ces éventualités? Le général Gourko, le général Sarrail et le général Cadorna ont, sans doute, chacun leur propre plan à cet effet. Mais quel est le plan d'ensemble des Alliés? L'offensive combinée contre la Bulgarie qui a été projetée à Chantilly, n'est plus praticable et, pour le moment, autant que nous en pouvons juger, les Alliés n'ont absolument aucun plan, hors la résolution de chaque général de continuer à frapper sur son propre front. Nous ne voulons pas dire que cette méthode soit à dédaigner. Il est hors de doute que des opérations comme celles de la Somme, ou du Carso, ont eu un effet considérable, puisqu'elles ont obligé une partie des forces de manœuvre de l'ennemi à battre en retraite et ont épuisé tour à tour ses troupes, mais aucune de ces opérations n'a pu sauver la Roumanie. Dans la guerre moderne, il semble que les troupes de premier ordre et parfaitement équipées ont une telle puissance de défensive que de grandes attaques peuvent être repoussées par des armées numériquement inférieures. On ne saurait non plus mettre en doute que l'ennemi ait fait preuve dans la défensive d'un grand pouvoir de résistance, et qu'il ait montré une habileté extraordinaire à tirer le meilleur parti possible des moyens de défense naturels offerts par le* terrain *et à les améliorer artificiellement.*

13° *Nous proposons que les généraux alliés soient priés par la présente Conférence politique d'envisager de nouvelles mesures efficaces de collaboration, et que les Gouvernements veuillent bien leur accorder leur appui.*

14° *Nous craignons qu'il ne soit impossible d'aider directement la Russie, sauf par des envois d'armements qu'on pourrait*

1. C'est exactement ce qui arriva plus tard à Caporetto.

faire passer par Arckhangel et Vladivostok[1]. *La question de savoir jusqu'à quel point l'on peut, et l'on doit, aider la Russie matériellement, en prenant en considération les intérêts de l'ensemble des Alliés, est la première des questions à examiner pendant la prochaine Conférence en Russie. Si la Conférence russe déclare qu'en augmentant son armement, la Russie en 1917 sera en état d'exercer par sa force numérique une influence sur les facteurs de la guerre, alors nous sommes d'avis que les Alliés doivent se préparer à faire tous les sacrifices pour arriver à ce but. Toutefois nous ne sommes pas encore certains que ce soit le cas; nous réservons notre opinion. Il se peut que les difficultés d'ordre technique des transports par mer et par rail, le manque de communications sur le front russe, l'état des ponts, les ressources insuffisantes pour l'instruction des effectifs, et les désavantages stratégiques d'un front plus étendu, désavantages dont j'ai déjà parlé, s'unissent pour empêcher d'utiliser avec un maximum d'effet les canons donnés à la Russie. Tout ceci, cependant, est du ressort de la Conférence russe*[2], *et je n'en entretiendrai pas plus longtemps la présente Conférence.*

15° *En ce qui concerne les Balkans, les Gouvernements britannique et français sont d'accord, en principe, sur le point suivant :*

« *Les Alliés devront continuer à garder Monastir et la ligne actuellement occupée, aussi longtemps qu'ils le pourront sans exposer leurs armées à une défaite. Pendant ce temps, on devra préparer l'occupation d'une ligne plus courte, en cas de besoin, ce qui permettrait aux armées de résister à toute attaque éventuelle.*

Afin de faire face au danger qui menace les forces de Salonique, le Gouvernement français a décidé d'envoyer deux divisions, et a invité le Gouvernement britannique à examiner la possibilité d'en envoyer également deux.

16° *Des considérations d'ordre pratique ne nous permettraient pas de répondre à cette demande. Le transport des troupes de la Grande-Bretagne à Salonique impliquerait un long voyage par mer, et entraverait la navigation pendant un temps consi-*

1. Toute autre issue avait été bloquée par l'ennemi.

2. Cette conférence ne se réunit à Saint-Pétersbourg qu'en février 1917... Trop tard!

*dérable. De plus, de toute augmentation de l'armée résulte l'accroissement du nombre des navires exposés, car il faut maintenir une longue et dangereuse ligne de communications. L'intensité croissante de la campagne sous-marine de l'ennemi rend cette ligne de communications vulnérable d'un bout à l'autre. Pour cette raison, nous ne sommes pas disposés à envoyer de nouveaux contingents à Salonique, en un temps où nos Alliés font de plus en plus appel à nos transports maritimes pour se ravitailler en matières premières, charbon, vivres et munitions. La situation, en ce qui concerne ces transports par eau, est si sérieuse, elle constitue un facteur si puissant pour l'*Entente *que nous reviendrons plus tard sur cette question, et que nous la traiterons séparément. En attendant, nous devons demander à la Conférence d'accepter la conclusion à laquelle nous nous sommes arrêtés après une étude approfondie du sujet, à savoir, que la grave question des transports par mer constitue un argument indiscutable contre l'envoi de nouvelles divisions britanniques à Salonique.*

17° *Ces objections, il est vrai, ne s'appliquent pas dans la même proportion à l'Italie. La distance par mer entre l'Italie et le théâtre des Balkans est relativement courte, et une partie considérable de cette route est bien protégée.*

Les cinq paragraphes suivants de ma note, n° 18 à 22, demandent que l'Italie envoie des renforts à Salonique, et, à cet effet, conseillent le développement d'une route partant de Santi Quaranta sur l'Adriatique et passant par Monastir; ils demandent aussi l'amélioration des communications par voie ferrée à travers l'Italie, afin que les approvisionnements et les renforts puissent être envoyés à Salonique par terre, à l'exception de la courte traversée de l'Adriatique. Les pertes en navires seraient ainsi infiniment réduites et les sous-marins menaceraient beaucoup moins les communications avec Salonique.

23° *Laissons de côté la question des Balkans et envisageons le front italien. Ici deux éventualités sont possibles : l'une défensive, l'autre offensive. Si l'ennemi concentre ses armées de manœuvres sur le front italien, cette tactique sera tout à l'avan-*

tage des Alliés. S'il l'adopte, on peut supposer qu'il misera sur la sottise et les difficultés de déplacement des Alliés. Il nous considère sans nul doute comme stupides et dépourvus d'initiative. Profitons de cette aimable conviction. L'ennemi basera son plan d'attaque sur la supposition qu'il va se trouver en face d'un certain nombre de gros canons italiens, quelques-uns, croit-il, d'un vieux modèle et ne pouvant pas être facilement déplacés. S'il se décide à attaquer sur ce front, nous demandons que les Alliés établissent leurs propres plans de manière à ce que, au lieu de trouver l'artillerie à laquelle il s'attendait, l'ennemi se heurte à un nombre bien supérieur de canons italiens renforcés par l'artillerie de la Grande-Bretagne, et, nous l'espérons, par l'artillerie et les effectifs français. Nous pouvons mettre les Allemands hors de combat aussi bien sur le front italien que sur le front occidental. En adoptant ce plan, nous pouvons parfaitement convertir une contre-attaque en déroute, tout comme les Allemands, en massant l'artillerie sur le front roumain, ont converti l'invasion roumaine de la Transylvanie en défaite complète. Nous demandons à nos Alliés d'examiner ce plan avec bienveillance, et si la Conférence y consent, nous proposons que des ordres soient donnés à nos états-majors respectifs pour qu'ils l'exécutent dans tous les détails techniques, sans oublier l'établissement des horaires de chemin de fer et les dispositions à prendre pour fixer les emplacements nécessaires des canons et organiser les communications[1].

24° *La seconde éventualité est que les Alliés eux-mêmes prennent l'offensive dans cette zone. Nous considérons que les instructions à donner aux états-majors ne devront pas se limiter à un plan purement défensif pour le front italien, comme il a été dit plus haut. Nous croyons qu'il faut les prier d'envisager également l'utilisation des ressources d'offensive sur ce front. Nous serions heureux que les généraux veuillent bien nous dire s'ils ne peuvent pas concevoir des plans pour une concentration inattendue d'artillerie en prévision d'une offensive sur le front d'Isonzo. Si les renseignements que nous possédons sont exacts, l'armée italienne est de force à conduire de vastes opérations d'offensive sur ce front qui, bien que relativement étroit,*

1. Ces dispositions prises au cas d'une attaque austro-allemande en Italie sauvèrent la situation après Caporetto.

les rendrait possibles, et elle comprend aussi des effectifs d'infanterie suffisants pour la défense d'une ligne plus longue que celle dont il s'agit. Nous savons que si elle n'a pas encore obtenu un succès complet dans sa splendide offensive, c'est qu'elle manque d'artillerie et surtout d'artillerie lourde et de munitions appropriées qui lui permettraient d'arriver à un résultat définitif.

Ne serait-il pas possible de frapper un coup soudain contre l'ennemi en rassemblant l'artillerie britannique et l'artillerie française sur le front d'Isonzo?

Non seulement on assurerait ainsi la sécurité de l'Italie contre toute concentration ennemie, mais, ce qui est plus important encore, on pourrait disperser les forces ennemies, leur infliger une défaite décisive et s'avancer sur Trieste pour franchir la péninsule istrienne?

25° *Les avantages stratégiques que nous retirerions de cette manœuvre semblent considérables. Cette tactique serait sans doute une grosse surprise pour l'ennemi. La bataille aurait lieu sur son territoire. Elle permettrait aux Italiens de déployer toutes leurs forces. Elle obligerait l'adversaire à défendre une ligne plus longue. Elle aurait par conséquent un résultat immédiat, en dégageant les fronts russes, roumain et balkanique. Elle pourrait permettre aux Alliés d'attaquer Pola; la flotte autrichienne serait sans doute ou détruite ou forcée à l'action ou chassée au large où elle deviendrait la proie de nos sous-marins; la campagne des sous-marins ennemis dans la Méditerranée se trouverait très gênée; tout ceci pourrait s'accomplir sans surcroît de besogne pour notre flotte. L'effet moral et politique serait d'une grande importance et contrebalancerait le succès de l'ennemi en Roumanie. Cela permettrait aux Alliés de profiter d'une période pendant laquelle la température du front occidental n'est pas favorable à une grande offensive. Il serait cependant absolument nécessaire de faire bien comprendre que, pendant un certain temps, les grosses pièces d'artillerie devraient être retirées pour permettre aux armées britanniques et françaises de poursuivre leur offensive sur le front occidental*[1].

26° *Tels sont donc les problèmes sur lesquels nous croyons devoir attirer l'attention des Gouvernements et des états-majors; on peut les résumer ainsi :*

1. J'ai renoncé ensuite à cette condition au cours de la Conférence.

1° *Il y aurait intérêt à ce que les Puissances occidentales envoient des canons à la Russie, même au prix d'un sacrifice. Avant de rien décider à ce sujet, nous devons cependant attendre le résultat de la Conférence de Russie.*

2° *Il y aurait également intérêt à expédier deux divisions italiennes sur le théâtre balkanique — soit par Santi Quaranta, soit par Salonique; on devra examiner aussi, à cet effet, le développement des communications par voie ferrée à travers l'Italie et la Grèce.*

3° *La mise en œuvre de plans défensifs et offensifs exécutés sur le front italien avec le concours de tous les Alliés.*

Des exemplaires de ce document furent distribués aux membres civils, militaires et navals des différentes délégations avant le commencement de la Conférence. On remarquera que cette note prévoyait exactement la ligne de conduite adoptée plus tard par les Puissances centrales, en supposant qu'après s'être débarrassées de la Russie elles s'uniraient pour faire une offensive contre l'Italie. Elle demandait aux Alliés de prendre les mesures nécessaires pour répondre à cette attaque.

Après une session préliminaire, la Conférence se scinda en deux sections : l'une politique et l'autre militaire; la première préoccupation de ces deux sections était la situation à Salonique. La conférence militaire où cette question fut discutée se termina sans donner de résultat, car les délégués militaires français, appuyés par les représentants de la Russie, insistaient pour que la Grande-Bretagne et l'Italie envoyassent trois divisions à Salonique sans se demander comment on pourrait les utiliser. Pour la défense, elles seraient superflues; pour l'attaque, insuffisantes. Les délégués britanniques et italiens déclarèrent qu'ils ne pouvaient s'y engager et que les quelques navires disponibles devaient être employés à renforcer la faiblesse évidente des unités déjà sur les lieux. Si une attaque écrasante se déclenchait au nord, ce dont ils doutaient, les troupes devraient se préparer à se replier sur une ligne plus courte.

Le général Sarrail était particulièrement inquiet de la sécurité de son aile gauche, en cas d'attaques de l'ennemi sur son

front. Le 1er décembre 1916 des troupes alliées avaient débarqué à Athènes pour sommer le roi de satisfaire aux demandes des Alliés, et elles avaient été attaquées par les soldats de ce prince. On pouvait craindre que si l'ennemi attaquait les armées de Salonique, ce ne fût le signal d'une attaque de nos troupes par les forces royalistes grecques, attaque par l'arrière qui mettrait nos armées en péril.

Poussé par la gravité de la situation, le général Sarrail vint à moi le troisième matin de la Conférence et me demanda un entretien personnel.

C'était un de ces hommes dont on ne peut penser que beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Ses partisans le considéraient comme un brillant général; ses critiques comme le plus grand des charlatans. Joffre disait qu'il n'avait rien fait en France sur le champ de bataille qui pût justifier l'appellation de général habile. Un autre Français distingué que j'ai rencontré déclarait que la lutte de Sarrail contre les Allemands dans la région de Nancy était l'un des plus beaux exploits de la guerre. J'étais certain d'une chose — c'est que les milieux militaires officiels de mon pays, comme ceux de la France, lui en voulaient. Pour eux, c'était un général « politique », ce qui voulait dire que les hommes politiques en vue croyaient en lui. Mieux vaut être « un ami des publicains et des pécheurs » que des hommes politiques. Pour le quartier général français, c'était donc un ennemi plus dangereux que von Kluck. Un général qui n'est pas en faveur au quartier général a moins d'atouts dans son jeu qu'un homme politique qui ne serait pas accepté par le parti des « Whips[1] ». Ce dernier peut en appeler au peuple et devenir une telle menace qu'il est préférable de gagner ses bonnes grâces en lui accordant tout ce qu'il veut; mais si un soldat en appelle à un tribunal civil, soit contre la stratégie, soit contre la compétence de ses supérieurs, il commet une offense aux « règles » professionnelles qui fait de lui un paria.

Avant de rencontrer Sarrail à Rome, je m'étais formé une opinion d'après des renseignements officiels, c'est-à-dire les

1. Un « Whip » est un membre de la Chambre des Communes dont la mission est de réunir les membres du parti pour les faire voter au moment des scrutins. (Note de la tr.).

éloges que faisaient de lui M. Albert Thomas et M. Painlevé. Je savais que Thomas était un juge perspicace des hommes et des affaires, et j'étais par conséquent tout préparé à trouver que Sarrail n'était pas un brillant aventurier qui subordonnait la tactique à la politique. Mais je ne m'attendais pas à rencontrer la personnalité séduisante et magnétique que je devais connaître à la Conférence de Rome.

C'était un homme exceptionnellement beau, au front haut, aux yeux bleus et étincelants. Son accueil était cordial et il répondit avec intelligence et calme à toutes les questions que je lui posai au sujet de Salonique.

Il demandait carte blanche pour devancer le mouvement grec par une invasion de la Grèce et une attaque contre l'armée royale. Je refusai au nom de la Grande-Bretagne. Je ne pouvais permettre une action qui amènerait peut-être un déclenchement d'hostilités contre la population grecque; celle-ci, après tout, était favorable aux Alliés et aux yeux du monde entier, une telle chose ressemblerait fâcheusement à la conduite des Allemands en Belgique. Mais nous avions le droit d'adopter les mesures nécessaires pour protéger nos troupes contre tout danger d'attaque soudaine sur leurs flancs les plus vulnérables. Après les événements du 1er décembre, nous avions donc imposé un blocus rigoureux à la Grèce et nous avions l'intention de le maintenir tant que nous ne serions pas sûrs que le Roi avait pris des mesures pour mettre fin à toute équivoque.

Je fis de mon mieux pour rassurer le général Sarrail et j'obtins sa promesse qu'il ne ferait rien sans avoir préalablement communiqué avec moi. On pouvait être à peu près certain que notre blocus obligerait le gouvernement grec à se soumettre à nos conditions, même lentement et à contre-cœur.

Je vis beaucoup Sarrail à cette Conférence. Il ne formula aucune plainte envers ses supérieurs, ce qu'il aurait pu faire, car aucun général, au cours de la guerre, n'a été traité aussi mesquinement. Il avait été lancé dans une entreprise qui n'aurait guère eu de chances de réussir, même s'il avait eu à sa disposition d'abondantes ressources. On lui donna un état-major incompétent et un matériel trop réduit tant pour le combat que pour les transports. Ses

soldats étaient loin d'être les meilleurs de l'armée française et d'ailleurs ils n'étaient pas en nombre suffisant. On lui demandait d'attaquer des défilés presque inaccessibles et bien défendus, avec une grosse artillerie numériquement trop faible et peu de munitions. Ses alliés britanniques également mal préparés et insuffisamment armés ne pouvaient lui donner une aide efficace. J'étais surpris que, dans de telles conditions, il eût pu conserver son affabilité et sa bonne humeur. Mais c'était ainsi. Il était complètement dépourvu d'amertume pour la façon dont on l'avait traité, lui et son armée. Il faut noter que l'impression favorable qu'il me faisait était partagée par tous ceux qui assistaient à la Conférence de Rome.

S'il n'était arrivé à aucun résultat depuis deux ans, c'est qu'on ne souhaitait pas qu'il en obtînt. Et la cabale militaire qui dirigeait tout en France et en Angleterre veillait à ce que toute tentation d'action fût écartée de ce général brillant, mais détesté.

Toutefois on ne parvint à aucun accord sur les nouveaux renforts à envoyer à Salonique. A la fin du deuxième jour de discussion, M. Briand nous supplia avec véhémence d'envoyer deux divisions. Comme morceau oratoire, c'était le plus beau que j'eusse jamais entendu au cours d'une conférence. M. Briand nous parla dans une salle relativement petite, devant une table autour de laquelle avaient pris place une douzaine au plus d'entre nous. Il était assis. Pour mettre en valeur son éloquence naturelle, il faisait appel à la voix, aux gestes, aux inflexions tout comme s'il eût prononcé un discours à la Chambre des députés devant une salle comble. Il parlait avec une puissance dramatique, et cependant nous n'eûmes pas un instant la sensation que ce mode d'élocution était déplacé dans une réunion aussi réduite et aussi intime. Du point de vue rhétorique ce fut un triomphe. Aussitôt qu'il eut fini, le baron Sonnino se tourna vers moi et me dit : « C'est le plus beau discours que j'aie jamais entendu. »

Mais cette belle manifestation des talents de M. Briand était aussi une révélation de ses défauts. Il n'essayait pas de s'attaquer aux difficultés d'ordre pratique ni d'indiquer par quels moyens on pourrait les surmonter. Deux incidents carac-

téristiques eurent lieu ensuite. Nous devions dîner à l'ambassade française ce soir-là. Le discours se prolongeait, M. Barrère dut retarder l'heure du repas. Quand M. Briand eut terminé, son visage se détendit et il se tourna vers nous avec un sourire en disant : « Et maintenant, allons à l'ambassade. » Le lendemain matin Albert Thomas essaya de renouer la discussion et de l'amener à une conclusion pratique, mais son chef éloquent lui coupa la parole. Il ne désirait pas rouvrir les débats sur ce sujet. Il était venu pour faire un discours et non pour obtenir une décision. Ce discours avait été prononcé; ç'avait été un triomphe : M. Briand ne souhaitait rien de plus.

Cependant, je jugeai nécessaire d'exposer les raisons pratiques qui m'empêchaient d'accéder à la demande française et je dis que « si l'éloquence pouvait transporter deux divisions à Salonique, le discours de M. Briand à la fin de la réunion du soir précédent aurait accompli cette tâche. Malheureusement, cependant, il fallait des navires, et nous n'en avions pas ». Je lus un télégramme reçu le matin même du Grand Quartier Général du War Office, disant que le jeudi précédent la route de la Méditerranée avait été absolument fermée à nos transports, à cause des sous-marins, mais on espérait pouvoir rouvrir la route dans un jour ou deux. J'approuvais de tout cœur le désir de M. Briand de renforcer notre armée des Balkans, particulièrement si nous pouvions espérer l'employer à une attaque efficace contre l'ennemi dans cette région. Mais notre flotte avait été sérieusement réduite par les attaques des sous-marins et on en avait besoin plus que jamais pour le ravitaillement, non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour nos Alliés. Nous avions à ce moment 1 200 000 tonneaux utilisés pour les Français et plusieurs centaines de milliers de tonneaux employés pour les Italiens. A moins qu'ils ne fussent disposés à se passer de charbon, d'acier et des autres marchandises que nous transportions pour eux, nous ne pouvions vraiment pas ajouter à nos obligations la tâche d'amener des renforts à Salonique et de les y maintenir, tout au moins avant que la crise sous-marine eût été réglée. Nous avions déjà mis plus d'hommes sur ce front que les Français ou les Italiens et c'était une tâche presque impossible que d'y ajouter de nouveaux contin-

gents et de transporter des vivres, des armes et des munitions à l'autre bout de cette Méditerranée infestée de sous-marins.

D'autre part le front de Salonique n'était pas encore adapté à d'importantes opérations d'offensive. On avait peu fait pour améliorer les moyens de transport mettant en relations les ports à l'intérieur du pays. Les routes étaient déplorables. A la Conférence je priai donc les Italiens de fournir des compagnies d'ingénieurs et d'ouvriers afin de construire une route supplémentaire allant de Santa Quaranta à Monastir, et d'améliorer les voies ferrées; on établirait ainsi avec les Balkans une ligne de communication en grande partie terrestre avec une courte traversée de Brindisi à Santi Quaranta qui n'offrirait pas de grands dangers. Mais le général Cadorna refusa net de fournir les ingénieurs et ne voulut même pas s'engager à trouver des ouvriers pour le travail.

Nous arrivons maintenant aux discussions et aux conclusions sur la question qui était, pour moi, l'objet principal de la Conférence : l'effort à accomplir pour obtenir une refonte complète de la stratégie des Alliés sur tous les fronts. J'avais résumé mes vues dans la note distribuée avant la réunion, et j'avais demandé qu'on discutât mes propositions. Au commencement de la discussion, j'attirai particulièrement l'attention sur les deux questions soulevées dans ma note. La première était le réarmement des armées russes et la seconde une attaque combinée sur le front italien. A ce sujet je déclarai que le front italien paraissait offrir une excellente occasion de gagner du terrain. L'armée italienne, bien que son équipement eût été effectué avec une rapidité extraordinaire, n'avait pas encore atteint, particulièrement en ce qui concernait les gros canons, le degré où elle pourrait ouvrir, à elle seule, un feu d'artillerie foudroyant sur l'ennemi. Aussi celui-ci ne la redoutait-il pas. De plus, sur le front italien, les Alliés avaient affaire à un ennemi qui était plus faible que partout ailleurs sur le front occidental, où les Alliés se trouvaient en face des Allemands. Les Autrichiens n'avaient pas la même cohésion que ces derniers et étaient moins redoutables comme unité de combat. J'émis aussi l'opinion que, sur ce front les Puissances centrales étaient plus vulnérables que sur les autres. Si sur notre front on repoussait les Allemands de

30 ou 40 kilomètres, ils se replieraient sur les villages français; ceux-ci devraient donc être détruits les uns après les autres afin d'assurer une avance continue. Sur le front italien, au contraire, on pourrait atteindre l'adversaire en plein cœur. Ici l'avance se ferait en territoire ennemi, et ce seraient les villages ennemis qui seraient détruits. J'insistai sur le fait que les Autrichiens étaient les plus faibles de nos ennemis et je suggérai que nous devions frapper au point le plus vulnérable du front ennemi, et non à son point le plus fort. L'Allemagne, fis-je remarquer, est formidable tant qu'elle peut commander à une Autriche intacte, mais si l'Autriche est battue, l'Allemagne le sera également. Pour ces raisons, je conseillai d'examiner la question de l'écrasement de l'Autriche. De plus je fis remarquer qu'une attaque sur le front italien aurait un autre avantage : elle détournerait des Balkans l'attention des Allemands. S'ils étaient attaqués sur le front italien, les Autrichiens ne pourraient pas entreprendre l'invasion des Balkans. Peut-être par une telle action arrêterait-on l'attaque par la Roumanie.

Je fis remarquer que les opérations sur la Somme n'avaient pas obligé les Allemands à retirer leurs troupes d'Orient pour les transporter en Occident. Sur notre front l'ennemi vend chèrement le terrain qu'il occupe. Il dit : « Si vous voulez prendre Courcelettes, il faut que vous payiez 10 000 vies humaines »; Pozières est plus important, et en échange l'ennemi demande 40 000 vies; Combles est encore plus important et le prix sera peut-être 60 000 vies. Bien qu'il cède ces points à un certain prix, l'ennemi n'a jamais abandonné une position d'importance capitale sur le front occidental.

Les transports maritimes étaient une de nos difficultés, mais cette question ne se pose pas, s'il s'agit de l'aide à apporter par les Alliés à une offensive italienne.

Nous pouvions fournir un certain nombre de camions pour le transport des canons au front italien, et l'opération que je proposais sur ce front était une de celles qu'on pouvait effectuer sans faire appel à la flotte.

Par conséquent, je demandai instamment que ma proposition fût examinée par les états-majors. Je fis remarquer toutefois que ceci n'était pas suffisant, et que ce projet n'abou-

tirait pas si les ministres eux-mêmes n'en prenaient pas la responsabilité et n'exigeaient qu'il fût pris en considération. Il eût été contraire à la nature humaine que le général sir Douglas Haig consentît à dire que le front du général Cadorna était plus important que le sien; et, inversement, on ne pouvait demander au général Cadorna d'avouer que le front britannique était plus important que le front italien.

Je lus ensuite la résolution suivante :

La Conférence est frappée par les avantages qu'offre le front italien pour une offensive combinée des trois Alliés de l'Occident; ces avantages sont les suivants :

1° *Cette offensive allégerait la pression effectuée sur la Russie, la Roumanie et les Balkans.*

2° *Elle attaquerait l'ennemi sur un front où ses forces sont, en quantité, qualité et armements, plus faibles que sur tout autre point accessible aux armées alliées de l'ouest.*

3° *Elle pourrait permettre aux Alliés de prendre Trieste, ce qui vaudrait d'inappréciables avantages politiques.*

4° *Elle pourrait permettre aux Alliés de s'emparer de Pola, la principale base navale de l'Autriche, réduisant ainsi en Méditerranée la menace sous-marine.*

5° *Cette opération n'entraînerait aucune augmentation des transports maritimes.*

6° *Les Alliés combattraient sur le territoire ennemi.*

La Conférence soumet cette question immédiatement à l'examen des ministres, assistés par les représentants militaires, en attirant plus particulièrement leur attention sur la forme que devrait prendre la collaboration française et britannique.

J'expliquai que la dernière phrase posait la question de savoir si le général Cadorna aurait besoin seulement de canons ou aussi de divisions d'infanterie.

M. Briand fit remarquer combien dans les conditions modernes était importante l'organisation précédant une offensive. Ce n'était, disait-il, rien moins qu'une grande organisation industrielle. *Il ajouta que les états-majors des Alliés avaient récemment dressé des plans à Chantilly et que les préparatifs pour leur exécution étaient déjà très avancés. Aussi il doutait qu'il fût prudent de changer maintenant ce plan. Le*

général Nivelle, ajouta-t-il, annonçait que les forces allemandes avaient subi une usure considérable et qu'elles étaient loin d'être aussi nombreuses sur le front qu'elles l'avaient été jusque-là. En raison de la supériorité récemment affirmée par les troupes françaises, le général Nivelle jugeait qu'il était possible d'enfoncer les lignes ennemies. M. Briand demandait donc que, en examinant la question de l'attaque en Italie, on étudiât soigneusement sa répercussion sur l'offensive qui avait été préparée de longue date. Il était favorablement disposé à l'égard de cette proposition, mais la réservait pour un examen technique; pour le moment il ne voulait pas essayer d'anticiper sur l'opinion des techniciens militaires. Il insistait cependant sur l'importance de l'offensive du printemps qui serait décisive.

M. Briand dit ensuite que, si nous pouvions vraiment nous frayer un passage jusqu'à Trieste, il approuvait cette opération et pensait que nous devions la tenter. *Cependant, comme il était important de ne pas désorganiser les plans militaires qui étaient à présent très avancés, il se sentait obligé de formuler une réserve en accueillant ma proposition.*

Je répliquai que je ne demandais pas une seule minute qu'on adoptât mon plan sans un examen approfondi. Je priai toutefois le Gouvernement ne ne pas juger définitive la réponse du général Nivelle ou du général sir Douglas Haig, s'ils déclaraient qu'ils ne pouvaient pas fournir de canons. Bien entendu, les généraux ne voudraient pas donner leurs canons. *Les généraux manifestaient autant de confiance que jamais, je ne le niais pas, mais je faisais remarquer qu'ils avaient déjà cette confiance avant les offensives précédentes.* Les Puissances centrales cependant ne bornaient pas leurs efforts à un seul front, comme le faisaient les Alliés. Elles attaquaient en Roumanie, ou dans les Balkans, et partout où elles pouvaient, pour le moment, frapper le plus fort. *Elles frapperaient peut-être bientôt sur le front italien, si elles pensaient qu'une attaque à cet endroit pouvait avoir un avantage.*

Le baron Sonnino déclara que le Gouvernement italien jugeait très possible que l'ennemi pût attaquer sur ce front dans un mois ou deux.

M. Briand parla encore une fois des préparatifs très importants que demandait une attaque, dans les conditions mo-

dernes. C'était vraiment une grande entreprise industrielle. Il fallait tant de kilomètres de front, tant d'hommes et tant de canons; tout cela devait être calculé en détail, et il y avait toutes sortes de préparatifs à faire. Il raconta que le général Nivelle, lorsqu'il commandait les armées de la région de Verdun, était allé le trouver et avait proposé une attaque. M. Briand s'était montré incertain, à cause de l'*usure* des troupes. Le général Nivelle, cependant, avait décrit exactement comment il pourrait exécuter cette opération et avait déclaré qu'il lui enverrait des télégrammes à telle ou telle heure, de tel ou tel point dont il comptait s'emparer. M. Briand finit par donner son consentement et le général Nivelle fit exactement ce qu'il avait prédit. Ce succès, bien entendu, augmenta l'estime de M. Briand pour le général Nivelle et lui donna confiance dans ses plans pour l'avenir. A Verdun, fit remarquer M. Briand, les Français avaient véritablement défoncé les lignes allemandes, mais le pays était un *cul-de-sac* et n'était pas favorable à une avance. Néanmoins, les chefs y avaient gagné une expérience inestimable. *Ils étaient portés à penser qu'une attaque, préparée d'une certaine manière, avait maintenant de grandes chances de réussir.*

Sans rejeter ma proposition, M. Thomas demandait qu'elle fût examinée à fond, principalement en ce qui concernait la question des dates et l'équilibre des forces sur les différents fronts.

M. Briand fit remarquer que depuis le début de la guerre, le caractère des armées ennemies avait considérablement changé. Au commencement, elles étaient toutes formées de troupes de choc, mais à présent, une partie seulement des forces de l'ennemi pouvait être considérée comme composée de troupes de choc. Par conséquent, sur presque toute la longueur de la ligne nous trouverions des troupes assez médiocres en face de nous. C'est ainsi qu'il envisageait la situation stratégique de l'ennemi. Il ne rejetait pas ma proposition, mais demandait seulement qu'elle fût examinée avec soin.

L'ambassadeur de Russie déclara qu'il était très important de discuter les plans en commun. Ma proposition lui paraissait séduisante.

M. Briand remarqua que les opérations de la Somme avaient

sauvé Verdun, dont la chute aurait été un grand désastre pour les Alliés.

Le baron Sonnino dit qu'il existait deux façons de présenter le problème pour notre examen :

1° En considérant que les armées italiennes n'auraient besoin que de matériel.

2° En considérant qu'il leur faudrait des troupes supplémentaires.

M. Briand ajouta qu'il serait bien surpris que le général Cadorna n'eût pas déjà une proposition toute prête.

Je demandai que le général Cadorna voulût bien réfléchir à cette proposition ce même soir et nous communiquer ses vues le lendemain.

Le baron Sonnino suggéra toutefois que mieux vaudrait que le général Cadorna écoutât mes propositions immédiatement et qu'on lui demandât de se joindre à la Conférence.

Ce fut donc à ce moment que le général Cadorna se joignit à la Conférence et le baron Sonnino lui expliqua ma proposition. Le général Cadorna dit qu'il avait déjà parcouru ma note. Question de détail, il déclara qu'il n'approuvait pas l'idée d'une avance sur Pola. Cela l'éloignerait de son principal objectif qui était Laybach sur la route de Vienne.

J'intervins à ce moment pour dire que je m'estimerais tout à fait satisfait si le général Cadorna pouvait avancer sur Vienne avec les renforts envisagés.

Le général Cadorna demanda alors pendant combien de temps le matériel pourrait être mis à sa disposition. C'était évidemment le point essentiel. *Il avait cru comprendre, au cours de conversations avec les généraux Lyautey et Robertson, que le matériel devait être rendu avant le mois de mai.* Il rappelait à la Conférence que, pour être utile dans les opérations d'offensive, le matériel devait arriver huit ou dix jours avant le commencement de l'offensive. Puis il fallait compter sur le temps nécessaire pour le transport jusqu'en France et le retour. Il fallait aussi calculer le délai de chargement sur les trains et le déchargement. On devait également considérer les méthodes variées des différentes nations au sujet des détails techniques, tel que le contrôle du feu, l'emploi de mètres au lieu de « yards », l'observation du tir, etc.; l'artillerie britannique et

l'artillerie française mettraient quelque temps à s'accoutumer aux méthodes italiennes. Il demandait combien de temps resterait, après avoir tenu compte de tout cela? S'il pouvait obtenir ces pièces d'artilleries pour une période suffisante, il en serait naturellement enchanté. Le général Cadorna fit ensuite allusion au danger d'une offensive du côté du Trentin, danger qui, disait-il, était très grand. Tant que la neige couvrirait les montagnes, les Italiens étaient à l'abri de cette menace, mais après le mois de mai, on pouvait les attaquer de deux côtés à la fois.

J'étais déçu du peu d'enthousiasme que le général Cadorna manifestait, alors que l'un de ses plus puissants alliés offrait de l'armer pour une attaque soutenue contre les Autrichiens, en lui fournissant de gros canons; je me tournai vers sir Maurice pour dire : « Notre camarade ne veut pas de canons. » Sonnino entendit la remarque et expliqua bénévolement que le général Cadorna craignait que, si les canons devaient être rendus à temps pour une offensive des Alliés dans l'ouest, il n'eût pas le temps d'effectuer une opération importante sur le front italien.

Je répondis que cette hypothèse pouvait s'appliquer aux canons français, mais que moi, je n'avais pas, jusqu'à présent, écarté la possibilité de laisser les canons britanniques sur le front italien pendant une période plus longue.

M. Thomas parut très surpris de cette remarque. Je parlais, dit-il, comme si mes ressources étaient illimitées. J'avais envisagé la possibilité d'envoyer des canons à la fois à la Russie et à l'Italie. *Comment demandait-il, pouvait-on le faire sans déranger tout l'équilibre de la position sur le front occidental?*

Je ripostai que pour l'instant, nous avions sur le front britannique deux fois plus de gros canons qu'au commencement de la bataille de la Somme. J'ajoutai que nous ne nous étions pas engagés à fournir un nombre défini de canons au front français. Pour le moment, dis-je, nous avons trois fois plus de munitions que nous n'en avions au commencement de l'offensive de la Somme. De plus, si nous prêtions aujourd'hui 250 ou 300 gros canons à l'Italie, notre production actuelle nous permettrait de les remplacer avant la fin de février. M. Thomas, je n'en doutais pas, connaissait la situation française, mais

j'étais plus au courant que quiconque de la situation britannique en ce qui concernait les gros canons.

Le général Cadorna répondit qu'il serait trop heureux d'avoir du renfort. Il accepterait avec joie de la grosse artillerie, mais si celle-ci ne devait être à sa disposition que pendant trois mois à dater de ce jour, il déclarait qu'il préférait la refuser.

Les paroles du général Cadorna, dis-je, ne m'étonnaient pas. Tous les généraux désirent augmenter leurs ressources en canons. Ceci, toutefois, n'avait pas été le motif de ma proposition. La question que le général Cadorna devait considérer et sur laquelle la Conférence désirait son avis, était la suivante : si on lui prêtait des canons, serait-il en état d'exécuter une opération réellement importante, ou même décisive pour le compte des Alliés?

Le général Cadorna répliqua qu'il pouvait certainement entreprendre une opération de grande envergure avec l'aide de canons supplémentaires, mais qu'elle demanderait nécessairement beaucoup de temps. *Faisant allusion à ma note, il remarqua qu'une tactique de surprise, dans les conditions modernes, n'était pas praticable.* L'ennemi sans aucun doute saurait que des canons avaient été envoyés sur ce front.

Je répliquai que, néanmoins, l'ennemi éprouverait une certaine surprise en voyant la collaboration étroite des Alliés. Je n'avais jamais pensé que cette attaque pourrait être une surprise; du point de vue tactique, mais notre initiative désorganiserait nécessairement les plans de l'ennemi. Je demandai au général Cadorna de nous indiquer avec précision le résultat qu'il croyait atteindre avec les canons. Je ne souhaitais pas une réponse immédiate, mais je désirais connaître son opinion.

Le général Cadorna déclara que, sans doute, son action serait plus efficace si elle s'exerçait sur un front plus étendu, et il promit d'examiner la question. Ensuite il se retira de la Conférence.

A propos de la question de surprise, lord Milner fit remarquer qu'on nous avait toujours dit que nous ne pourrions pas surprendre l'ennemi et que cependant l'ennemi nous surprenait sans cesse. Comme exemples, il cita Verdun et l'attaque de la

Roumanie qui avaient été des surprises. C'était un fait que l'initiative venait toujours de l'ennemi. Le général Cadorna avait laissé entendre qu'il pourrait arriver à un résultat si nous lui donnions des canons, mais ce qui nous intéressait c'était le point suivant : pourrait-il entreprendre avec succès une opération vraiment importante?

Il serait inutile de déplacer les canons simplement pour gagner 10 kilomètres de terrain au lieu de 6. Mais cela vaudrait la peine si on arrivait à enfoncer la ligne ennemie. En tout cas, notre initiative stratégique sur ce front ne manquerait pas de troubler les plans de l'ennemi, même si une attaque par surprise n'était pas possible.

Les conclusions finalement arrêtées à la Conférence de Rome sont exposées dans les huit propositions suivantes :

1° *La Conférence a décidé qu'en principe, à l'avenir la collaboration entre les Alliés serait plus étroite que par le passé. Elle accepte également que désormais des conférences plus fréquentes aient lieu.*

2° *La Conférence considère qu'il est indispensable, pour le triomphe de la cause des Alliés, que les Puissances occidentales prennent des mesures immédiates pour fournir aux armées russes les canons et les munitions nécessaires; elles leur permettront ainsi d'utiliser leurs grandes ressources en effectifs et de défoncer les lignes allemandes sur le front d'Orient.*

Afin que la résolution ci-dessus puisse être réellement appliquée, les Gouvernements représentés à la Conférence décident également que leurs représentants à la prochaine Conférence de Russie recevront pleins pouvoirs pour prendre les décisions nécessaires, après avoir communiqué télégraphiquement avec leurs gouvernements respectifs, en cas de besoin.

3° *La Conférence approuve en principe la formation d'une nouvelle ligne de communications avec la Macédoine, pour diminuer la longueur des communications par mer, qui sont à présent sérieusement menacées par les attaques des sous-marins; ainsi nous dépendrons moins des transports par mer. Dans ce dessein, le ministre italien des Transports demande à discuter avec les techniciens britanniques et français qui seraient envoyés à Rome, la question du transport des troupes alliées et des armements sur*

les voies ferrées italiennes jusqu'aux ports de l'Italie méridionale. Il indique que la question dépend principalement de la quantité de matériel roulant qu'on pourrait mettre à la disposition du Gouvernement italien. Il propose de fournir aux compagnies italiennes du matériel roulant français qu'on pourrait attacher aux locomotives italiennes plus facilement que les wagons anglais; le matériel roulant anglais serait envoyé en France pour remplacer celui qu'on retirerait. Pour organiser une nouvelle ligne de communications de Santi Quaranta à Monastir, le Gouvernement français s'engage à envoyer deux compagnies de soldats du génie et le Gouvernement italien s'efforcera de fournir des ingénieurs civils et environ 2 000 ouvriers.

4° *La Conférence approuve la présentation immédiate d'une déclaration faite au Gouvernement grec par les quatre Gouvernements intéressés.*

On trouvera la déclaration dans l'Appendice.

5° *La Conférence décide que les principes suivants devront guider l'attitude du général Sarrail à l'égard de la Grèce :*

a) Il ne doit entreprendre aucune opération militaire contre la Grèce pendant les quarante-huit heures stipulées dans la Déclaration;

b) Si la Déclaration est refusée, il aura la liberté d'effectuer les opérations militaires qu'il jugera nécessaires à la sécurité de l'Armée alliée d'Orient;

c) Si les conditions énumérées dans la Déclaration des Alliés sont acceptées et mises à exécution par le Gouvernement grec, il ne devra entreprendre aucune opération militaire contre la Grèce sans le consentement des Gouvernements alliés;

d) Si le Gouvernement grec accepte les conditions énumérées dans la Déclaration, mais ne les exécute pas dans les quinze jours fixés par la Déclaration, il devra obtenir l'approbation des Gouvernements britannique, français, italien et russe avant de prendre une initiative au sujet d'une opération militaire quelconque.

6° *Les Gouvernements représentés à la Conférence décident qu'à l'avenir les relations entre le Commandant en chef de l'Armée alliée d'Orient et les Généraux commandant les forces des différentes nationalités devront s'inspirer des principes qui gouvernent les relations entre le Commandant en chef britan-*

nique et le Commandant en chef des forces françaises dans l'expédition de Gallipoli; c'est-à-dire que le Commandant de chacune des forces alliées devra se soumettre aux ordres du Commandant en chef en ce qui concerne les opérations militaires, tout en gardant le droit de communiquer directement avec son propre gouvernement pour lui faire connaître ces ordres.

7° *La Conférence est frappée par les avantages qu'offre le front italien pour une offensive faite par les trois Alliés d'Occident. Elle accepte que la question de l'aide que les Alliés d'Occident devront donner à l'armée italienne sur le Carso soit soumise aux conseillers militaires des différents Gouvernements, afin que les trois Gouvernements intéressés se mettent d'accord.*

8° *La Conférence décide qu'une Conférence pour régler les questions navales et les questions de transport aura lieu à Londres le plus tôt possible.*

L'appendice mentionné dans la quatrième résolution contenait le texte français de l'ultimatum présenté à la Grèce. Ce document déclarait que les Alliés étaient déterminés à protéger leurs armées contre la menace créée par la présence des forces grecques massées derrière elles. Il fallait que ces forces fussent envoyées dans le Péloponèse le plus tôt possible, comme le proposait notre note à la Grèce du 14 décembre et une seconde note du 31 décembre. Il était aussi nécessaire que les Alliés eussent la liberté complète de surveiller ce mouvement. Si dans les 48 heures qui suivraient la réception de la Déclaration, le Gouvernement grec ne donnait pas son consentement, les Alliés auraient toute liberté de protéger leurs armées par d'autres moyens. De leur côté, les Alliés étaient disposés à respecter le désir de neutralité du Gouvernement grec, et ils ne permettraient pas à la faction venizélienne d'envahir les parties du territoire qui étaient entre les mains du Gouvernement royaliste et de lui imposer son autorité. Nous lèverions aussi le blocus dès que nos demandes auraient été exécutées de façon satisfaisante.

Cet ultimatum se montra efficace et remplit son but. Je me permets d'anticiper sur la suite de la Conférence de Rome, en ce qui concerne Salonique, en disant que le Gouvernement

grec se vit contraint, bien malgré lui, d'accepter les conditions de l'ultimatum présenté par nos alliés. Avant la fin de janvier, le général de brigade Philipps pouvait nous annoncer que, si toutes les troupes grecques n'étaient pas au sud de l'isthme à la date fixée, une grande quantité s'était éloignée et que le reste ne constituait plus un danger pour nous : la situation était, alors, si satisfaisante que nous pouvions desserrer en partie le blocus.

La Conférence de Rome prit des décisions secondaires qui eurent par la suite d'importants résultats. Elle régla provisoirement la situation grecque; à Athènes aussi bien qu'à Salonique, elle nous évita une action précipitée qui aurait été préjudiciable à la cause des Alliés. Elle organisa le transport des troupes et du matériel de France à Brindisi sur les voies ferrées d'Italie. Ces dispositions allégeaient les transports par mer, et chose plus importante encore, elles permirent par la suite aux troupes françaises et britanniques de se précipiter sans perdre un temps précieux à l'aide de l'armée italienne, quand celle-ci essuya la défaite de Caporetto.

La décision qui eut peut-être les plus importants résultats fut celle qui convoqua une conférence, afin d'étudier les questions navales et les questions de transports et les meilleures méthodes permettant de coordonner les ressources maritimes des Alliés. Il est incroyable qu'une conférence de ce genre n'eût jamais encore été tenue. En réalité les chefs à qui incombait la responsabilité des opérations ne semblaient pas se rendre compte que la question des transports était à la base de la plupart de leurs difficultés.

Les Puissances centrales avaient un avantage indiscutable sur les Alliés, car elles opéraient sur les lignes de l'intérieur. Nous avions, nous, un avantage inestimable : la maîtrise de la mer. Nous aurions dû nous rendre compte de ces deux faits avec tout ce qu'ils impliquaient et prendre des mesures immédiates pour neutraliser la supériorité que sa position centrale donnait à l'ennemi et mieux profiter de notre propre supériorité sur mer.

Mais nous entamions alors la quatrième campagne de la guerre et les Alliés avaient décidé, pour la première fois, de se réunir afin d'examiner à fond l'un des plus importants

problèmes qui se posât devant eux. Sous ce rapport les discussions de Rome furent d'une grande utilité.

Je ne pus persuader aux Français d'accepter même en principe l'idée d'une offensive exécutée au printemps sur le front italien avec toutes nos forces réunies et mon insistance se brisa devant la tiédeur de Cadorna. Comme on a voulu rejeter sur moi la responsabilité de l'offensive de Nivelle, comme je fis tous mes efforts, une fois qu'elle eut été décidée, pour qu'elle eût un heureux résultat, je juge nécessaire de citer entièrement les passages par lesquels, au début de janvier, je conseillai d'abandonner le projet d'une grande offensive de printemps en France pour concentrer nos canons d'offensive sur le front italien. On remarquera que je n'ai pu persuader aux Alliés d'adopter cette mesure. Les plans de Chantilly avaient été acceptés d'un commun accord par tous les Alliés à la Conférence de Paris qui avait eu lieu en novembre. Ils ressemblaient à un pacte militaire sanctionné par tous les Gouvernements intéressés. Pour opérer dans ses clauses un changement de quelque importance, le consentement de tous les signataires de la Convention de Paris était nécessaire. La France était implacable, l'Italie indifférente. Aucune modification stratégique n'était donc possible sans un conflit sérieux entre les Alliés. Enfin la Conférence accepta la proposition que j'ai déjà citée dans le n° 7 des conclusions :

La Conférence est frappée par les avantages qu'offre le front italien pour une offensive faite par les trois Alliés d'Occident. Elle accepte que la question de l'aide, que les Alliés d'Occident devront donner à l'armée italienne sur le Carso, soit soumise aux Conseillers militaires des différents Gouvernements afin de permettre aux trois Gouvernements intéressés de se mettre d'accord.

Le résultat fut décevant. Quand nous en arrivâmes au dessein principal pour lequel la Conférence avait été réunie — une coordination réelle et non feinte de la stratégie — la Conférence ne prit aucune décision et les états-majors restèrent les maîtres du terrain. A ceci, il y avait plusieurs raisons. Je me bornerai à faire allusion à l'un de nos plus grands obstacles : à ma bête noire, l'esprit de corps des hommes de même métier. Tout professionnel se fait un point d'hon-

neur de prendre le parti de ses collègues contre tout profane qui examine les faits. Je ne doute pas que ce ne soit vrai du Haut Commandement militaire. J'ai pu le voir à l'ouvrage à Rome. Cadorna, je le sais, voyait d'un bon œil une offensive exécutée par tous les Alliés sur le front italien, mais il ne défendit pas son opinion, même quand le premier Ministre d'Angleterre lui tendait la perche. On lui avait persuadé à Chantilly d'accepter une stratégie différente. Subjugué par le prestige de certains généraux, il avait conclu avec eux un accord définitif à la Conférence militaire, et il lui répugnait de faire un acte que ses collègues pourraient considérer comme une trahison. Robertson et les généraux français l'avaient vu avant son entrée à la Conférence et avaient insisté pour qu'il restât fidèle à la lettre de son engagement, même si cela l'obligeait à rejeter l'occasion qu'on lui offrait d'obtenir un grand triomphe pour son pays. L'honneur professionnel lui barrait la route. C'est l'explication de son hésitation, de ses objections et des obstacles qu'il suscitait. Pour justifier son refus de m'accorder l'aide de son armée, Robertson et Lyautey lui avaient dit que les canons étaient un prêt temporaire et devaient être rendus au Gouvernement français en mai. Quand j'eus déclaré à la Conférence que je retirais cette condition, il n'eut plus de prétexte pour repousser mon offre. Quand je lui dis que les canons anglais tout au moins ne seraient pas enlevés, il ne tint aucun compte de ma déclaration. La menace d'enlever les canons que Robertson persistait à invoquer était un élément d'un complot, et Cadorna devait le savoir au fond du cœur. Si Cadorna avait entrepris une offensive avec succès en mars ou avril, aucun général français ou anglais n'aurait insisté pour reprendre un seul des canons.

Ce qui contribua le plus à l'échec des efforts que je fis pour faire accepter un nouvel examen de la stratégie des Alliés, ce fut le ferme appui que les Ministres français — M. Briand et M. Albert Thomas — donnèrent à leurs états-majors militaires.

LLOYD GEORGE

(Traduction de M. FOURNIER PARGOIRE.)

RICHARD WAGNER

RÊVERIE D'UN POÈTE FRANÇAIS

En auto par un soir d'automne
sur une route du Japon.

A droite. — Mon cher Jules, je vous demande pardon de vous tirer de votre somnolence, mais j'ai énormément de choses à vous dire.

A gauche. — Je suis tout oreilles.

A droite. — Vous souvenez-vous de cette conversation que nous eûmes à Lausanne en 1915 avec Stravinsky?

A gauche. — A propos de Wagner, je suppose...

A droite. — Le reproche que Stravinsky adressait à la musique de Wagner...

A gauche. — C'est une pâte, — disait-il. — Je me souviens.

A droite. — ...Il n'y a jamais un son pur. Tout est amalgamé. Jamais n'est donnée à l'oreille la fête d'un timbre limpide. On n'entend jamais une flûte, ou un alto, ou la voix humaine, mais un mélange de tout cela.

A gauche. — D'abord n'y aurait-il pas deux musiques, l'une active et l'autre passive, l'une qui est voix et l'autre qui est oreille, une musique qui écoute?

A droite. — Nous discuterons cela tout à l'heure. Je vous en prie, ne lancez pas sous mes pieds cette pomme d'Atalante!

A gauche. — Ce reproche du Russe, je l'ai retrouvé plus tard sous la plume de Debussy. Il prétend que souvent chez Wagner il est impossible de distinguer le violoncelle de la clarinette.

A droite. — Si vous voulez mon sentiment, c'est la même chose que si on blâmait un homme d'avoir une voix de basse au lieu d'une voix de ténor.

A gauche. — Toutefois l'énervement de Debussy est explicable. Un artiste a son goût à lui, il a besoin, il attend certains sons, certaines idées, certaines couleurs, et il en veut au confrère qui ne lui en fournit pas.

A droite. — C'est drôle, pourquoi est-ce que je pense à Wagner ce soir? D'où me vient le sombre écho de cette musique qui jadis m'empoisonnait le cœur, du fond d'un passé là-bas plus lointain que la mer et que l'Asie? Est-ce le vent dans ces grands arbres dépouillés? Est-ce ce couchant dramatique qui là-bas ensanglante l'horizon?

A gauche. — Si chaque homme a un son de voix particulier, c'est qu'il l'accorde sur un certain diapason intérieur.

A droite. — Que voulez-vous dire?

A gauche. — Tout peintre a une certaine couleur préférée ou plutôt fondamentale, un certain rapport, par exemple, chez Delacroix, le cri du rouge contre le vert, et ce bleu-jaune chez Véronèse. De même chez le musicien il y a un certain timbre vital à quoi tout le reste vient s'accorder.

A droite. — Alors pour Wagner il n'y a pas de doute, ce timbre vital, cette *Ur-mélodie*, cet instrument essentiel que tous les autres viennent enrichir et amplifier, c'est *le Cor.*

A gauche. — Vous rappelez-vous quand nous étions enfants à Bar-le-Duc, le soir près du canal, comme nous l'écoutions derrière les sapins, là-bas au fond de la forêt?

A droite. — Précisément le Cor a pour caractère de ne pas donner un son pur. Son rauque appel, ou, comme dit Baudelaire, ses *fanfares étranges*, sont toutes chargées d'harmoniques.

A gauche. — Le Cor est l'instrument romantique par excellence. Arnim, Weber, de Vigny. Et le seul intérêt de la pièce en France qui inaugure le théâtre romantique est le Cor qu'on entend à la fin et qui détermine la résorption des personnages.

A droite. — Vous oubliez cette phrase poignante de la Huitième Symphonie (qui d'ailleurs est tout entière dominée par le Cor soutenu des sombres colorations de la contrebasse), ce rauque sanglot, le passé avec nous, ce qui est à la fois et ce

qui n'est plus, ce qui n'a jamais été! un signal du côté de là-bas avec un accent de douleur et d'interrogation!

A gauche. — La Huitième Symphonie, me disiez-vous, est le Défi à la Vieillesse.

A droite. — Oui, il y a cela, c'est cela et autre chose.

A gauche. — Ainsi le Cor serait l'instrument du Passé?

A droite. — Plus que le passé, l'irréparable! le coucou dans la forêt, ces choses que nous avons perdues et que nous ne reverrons plus jamais, les choses que nous avons manquées sans le savoir, cette étrange voix qui dit notre nom en vain, le paradis de tristesse, l'amour aux prises avec le temps, le château dans la montagne, ces délices derrière nous dont nous sommes séparés par une distance infranchissable! cette étreinte mortelle.

A gauche. — Déjà dans Beethoven...

A droite. — Beethoven n'est pas la nostalgie, mais la possession de ce paradis de l'absence, l'étude du bonheur, la possession de la béatitude, l'Éternité qui fait passer le temps entre ses doigts, — de la béatitude, oui, mais avec le mot *Jamais* qui ne cesse pas d'être sous-entendu. Et que c'est un rêve, et que, malgré les prières qui nous pressent et ces preuves qu'une touche exquise nous fournit, l'indication déchirante que nous ne resterons pas ici et que nous ne sommes ici que par un transfert incompréhensible, et qu'entre cette éternité latérale et la vie il y a un abîme dont la limite est tracée par celle du son!

A gauche. — Il est vrai, tout l'art du XIXe siècle chez les meilleurs et les plus grands, c'est le paradis perdu. Pendant que l'action vulgaire et vaine se déchaîne, on dirait qu'ils sont paralysés et qu'ils écoutent.

A droite. — Et je n'ai rien dit du désespoir de Chopin, Orphée désespérément essayant d'arracher Eurydice à l'enlacement sonore!

A gauche. — Cette passion de l'époque pour l'histoire est également un signe. On dirait qu'il y a un trésor perdu, voyez ces gens fouillant les archives, déchiffrant les grimoires, remuant la terre, comme les héritiers à la recherche d'un testament.

A droite. — Toute l'œuvre positive du XIXe siècle a été

pour les artistes comme si elle n'était pas. Examinez combien peu ont été intéressés par le présent, sympathiques à ce qui changeait et se transformait sous leurs yeux, à ce qu'apportait avec lui de nouveau par exemple le chemin de fer. Cela, il n'y a eu que les économistes et les socialistes pour essayer de le dire tant bien que mal dans leur patois, et personne n'a compris, (sauf Whitman) ces frères sur toute la planète qu'on mettait à notre disposition. L'œuvre de Balzac n'est qu'une espèce d'énorme *Goetterdaemmerung*, la Grandeur et la Décadence du Passé, toutes les manières dont une société s'y prend pour finir et le futur n'est représenté que par son appariteur en deuil, l'homme de loi. L'œuvre de Flaubert est partagée entre la fascination du passé et une vision haineuse du présent, aussi basse qu'elle est sotte. Toute l'occupation des réalistes, transposant dans la littérature la méchanceté des commères de village, est une minutieuse calomnie de leur époque. Un Loti se lamente comme un petit enfant devant les choses mortes qu'il ne peut empêcher de s'écrouler. Et les réactionnaires ne manquent pas qui essayent de nous faire croire que les cadavres, s'ils ne peuvent vivre, peuvent très bien remuer et que l'on peut en faire d'excellents automates.

A gauche. — Ce besoin de passé, ce sentiment du trésor qu'il renfermait, était si grand et si général qu'il a permis les énormes entreprises populaires et industrielles à la manière d'Alexandre Dumas. Chez Michelet il se mêle curieusement à la fièvre révolutionnaire.

A droite. — C'est cela que Wagner a voulu absolument posséder. Le son ne lui suffisait pas comme à Beethoven. C'est au Palais des songes qu'il voulait se faire admettre, comme un page de Gustave Doré. Celui qui entend chaque nuit une voix de femme qui se lamente, est-ce qu'il ne se mettra pas en route? Tel Wagner. Il lui fallait les personnages mêmes, il lui fallait un regard enfin sur ce drame poignant, *Dahin! dahin!* On ne peut pas vivre ailleurs. Cette voix qui l'appelait il lui fallait absolument la rejoindre, sans qu'elle perdît son accent d'irréparable et d'inaccessible, une source inépuisable de délices et de désespoir! Ce qu'il ne pouvait atteindre à travers la forêt, il pouvait le coloniser par l'imagination. Il fallait conquérir le Cor enchanté!

A gauche. — En un mot il fallait qu'il fût non seulement musicien mais poète, dramaturge, maître de scène, et que l'enchantement de toutes parts réussît autour de l'enchanteur.

A droite. — Il fallait autour de lui un lieu sensible et non plus seulement sonore, un passage tout éveillé du monde de la réalité à celui du rêve, et par conséquent un drame, une espèce de rédemption par le son. Il fallait par conséquent qu'il allât chercher ses sujets dans un passé reculé et au-delà du passé dans la légende. Une interposition de montagnes et de forêts étant indispensable, il fallait l'Allemagne. Le *heimweh* allemand.

A gauche. — De là aussi cette complexité, ce caractère d'amalgame, non seulement du son wagnérien qui est essentiellement un accord altéré — de quoi se fâche si injustement Stravinsky, — non seulement du timbre mais de tout l'ouvrage wagnérien. De même que le son doit être tel qu'il ne laisse libre aucune de nos fibres auditives, mais qu'il faut que toutes à la fois soient nourries ou paralysées, il faut aussi que toutes nos puissances d'attention et d'imagination soient requises et absorbées par la musique et non plus l'oreille seulement, et composées dans le sommeil de l'extase. Il faut que toutes les issues soient bouchées et que nous mijotions dans la marmite à prestiges.

A droite. — De même le *leitmotiv* qui fait que cet acteur sur la scène n'est plus que le fantôme disjoint de cet aveugle personnage là-bas éternel et ineffable (nous savons à la fois comme dans les rêves qu'il existe et n'existe pas), cette blessure que nous fait une voix connue. De même ces thèmes de tous côtés sans fin qui se répètent et se répondent comme les fanfares entrecroisées de notre recherche forestière.

A gauche. — Derechef ce goût pour les récitatifs, le personnage s'arrêtant à chaque instant, pour prêcher les origines et pour raconter le passé. L'histoire qui se développe étant continuellement une annexion du présent par le passé.

A droite. — N'y aurait-il pas une exception pour les *Maîtres Chanteurs?*

A gauche. — Vous avez vraiment entendu les *Maîtres Chanteurs*?

A droite. — Après tout, là aussi, il y a aussi cette simultanéité du passé avec le présent comme d'un *do* avec un *mi* altéré.

A gauche. — Ne soyez pas hypocrite! Pas plus que moi vous n'avez entendu les *Maîtres Chanteurs*. L'ennui nous asphyxiait, c'est presque aussi assommant que *Les Huguenots!* Les confabulations du cordonnier avec Evchen ont failli me faire mourir. Nous pleurions de sommeil. Et quand est arrivée la Kermesse avec les bourgeois en justaucorps groseille et les femmes enceintes en jupes orange...

A droite. — Je ne sais pourquoi il y a toujours des femmes enceintes dans les figurations wagnériennes.

A gauche. —... Et le petit jeune homme qu'on juche sur une laine verte comme un canari mécanique pour y aller de sa cavatine, nous nous sommes enfuis!

A droite. — Les musiciens admirent beaucoup les *Maîtres Chanteurs*.

A gauche. — Laissons les musiciens et filons en Suisse.

A droite. — Comme c'était joli, cette villa Wesedonk à Zurich! Vous rappelez-vous cette matinée de neige?

A gauche. — Il est impossible de bien comprendre Wagner si on n'a pas vu la Villa Wesedonk. La *Tetralogie*, Tristan, et cette villa en style pompeien francfortois sont unis par des liens inexplicables et nécessaires. J'ai lu dans un roman anglais qu'une jeune fille, après la mort de sa mère, ouvrant une armoire à glace et respirant le faible parfum qui s'en exhalait, en apprit beaucoup plus en une seconde sur l'âme de la défunte qu'elle ne l'avait fait en quinze ans de vie commune. C'est bien ça. Il est impossible de comprendre Wotan et les Walküres si on ne songe pas à ces grosses femmes aux « corsages opulents » (style de l'époque) et à ces puissants industriels à barbe blonde buvant du café au lait dans un jardin d'hiver.

A droite. — Je vois bien que je ne pourrai pas vous empêcher de me parler de votre déconfiture à l'audition de *Tristan*!

A gauche. — Pas du tout! C'est *Tannhaüser* à quoi je pensais.

A droite. — Allez-y! J'aime autant en finir tout de suite.

A gauche. — Toute la question de *Tristan*, c'est celle du

chapeau haut-de-forme quand on va faire une visite officielle. Faut-il le garder? Faut-il le laisser au vestibule?

A droite. — Je ne comprends pas.

A gauche. — Le chapeau dans l'espèce, c'est la bonne femme, Isolde quoi! Un peu d'imagination! Je suis Tristan et c'est ma grande scène du Deux. Vous y êtes? Très bien, que dois-je faire de la bonne femme? dois-je la serrer continuellement contre mon cœur? Mais alors comme c'est fatigant et incommode pour chanter! Dois-je la laisser tranquille et ne m'occuper que de la partition? Mais alors cela me fait mal au cœur de la sentir à côté de moi inoccupée et ne sachant que faire de sa personne! Si encore elle avait un éventail! C'est comme la dame qui doit chanter *la Marseillaise* le jour du 14 juillet et qui commet l'imprudence d'apporter un drapeau avec elle. Il n'y a que deux choses à faire avec un drapeau : ou le tenir à bout de bras ou le serrer sur sa poitrine. On se lasse tout de suite de l'un et de l'autre effet.

A droite. — Attendez un peu vous-même que vous ayez à faire exécuter un duo d'amour. Vous verrez comment vos interprètes s'en tireront.

A gauche. — Pensez-vous que je n'aime pas *Tristan*? L'acte I et l'acte II quand je les ai entendus jadis au Château d'eau avec Van Dyck, pardonnez-moi, c'est un souvenir comme la Première Communion. Et plus tard à la Bibliothèque Nationale quand je feuilletais cette partition toute sabrée des annotations furieuses de Berlioz, quel respect, quelle émotion, à parcourir ces grandes pages pareilles à des portiques de cathédrales avec les violons en haut et les *posaunen*, ou cet instrument mystérieux dont le nom me faisait battre le cœur, le *tuba*, en dessous.

A droite. — Berlioz, quelle injustice!

A gauche. — Le *tuba*, pour moi, c'est le roi Mark.

A droite. — *Les Troyens* sont un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de l'art français, tout baigné d'une lumière élyséenne et béatifique! La postérité légitime de Gluck et de *Fidelio*! Et on ne les joue jamais! Quelle honte pour la France! Si vous n'étiez pas si bavard, j'aurais beaucoup de choses à vous dire sur Berlioz et sur la forme de composition qui lui était essentielle, le découpage d'un sujet en compartiments, en *numéros*,

une formule tout à fait intéressante. En revanche le public ne se lasse pas d'immondices sans nom comme... je m'entends!

A gauche. — C'est bien triste, mais vous ne m'empêcherez pas de dire que le *tuba*, c'est le roi Mark.

A droite. — Le roi Mark, c'est-i lui ou un autre souverain qui avait mis sa culotte à l'envers?

A gauche. — Quel dommage de ne pas avoir fini *Tristan* sur les lamentations sentencieuses de ce brave homme qui va chercher ses reproches au-dessous des couches des basses et des contrebasses, là où l'Impératif Catégorique voisine avec les sables pétrolifères! Après cela il n'y a rien à faire, le charme est rompu, les solos de clarinettes n'y changeront rien.

A droite. — J'avoue qu'après deux actes de braiements amoureux on aimerait autant autre chose.

A gauche. — Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais il n'y a rien que je trouve plus froid que les amours des autres. Les écrivains se font beaucoup d'illusions sur l'intérêt de leurs petites confidences.

A droite. — Il est vrai.

A gauche. — Quand le rideau se lève sur le troisième acte, on espère contre l'espérance que ce sera une autre femme, pas la même. Mais pas du tout! Voici que les fanfares retentissent et que le praticable gémit sous le poids de l'*Ipsissima* qui se précipite au trot vers son petit ami, pareille à un cheval de labour qu'on vient de dételer avec un coup de pelle sur le derrière! On songe à Madame de Staël.

A droite. — Mon cher Jules, croyez que je goûte vos délicieuses plaisanteries. Il est facile de voir que les cris, les tortillements, cette espèce de rut public de Tristan vous ont paru intolérables.

A gauche. — Ce n'est pas moi, c'est vous qui aviez au coin de la lèvre ce pli ironique et malveillant.

A droite. — Alors puisque nous sommes du même avis et que vous avez tout dit, nous pourrions changer de conversation.

A gauche. — Tout cela n'était que pour vous aguicher *ung petit* et pour vous obliger à me parler de *Tannhäuser*.

A droite. — Croyez-vous que j'aurais honte à vous dire mon admiration?

A gauche. — Ne nous gênez pas, il n'y a pas de musicien pour nous entendre.

A droite. — Une chose que je sais en tous cas, c'est que *Tannhäuser* est un drame, à la bonne heure! et un drame magnifique d'un bout à l'autre. Il y a des forces opposées. *Tristan* au contraire n'est que la violence rectiligne du désir qui va vers son appointement.

A gauche. — C'est cela précisément qui est beau.

A droite. — C'est cela qui est beau pendant deux actes, mais au troisième Wagner a laissé tous les spectateurs derrière lui.

A gauche. — Il y a plus que ça, il y a une gêne obscure. *Caput artis decere.* Tout le monde sait qu'il ne convient pas de mourir pour l'amour d'une femme. C'est plus que ridicule. C'est une véritable indécence.

A droite. — Dans *Tannhäuser* au contraire toute chose est à sa place, l'amour d'Élisabeth et celui de Vénus. Et puis, et puis enfin, là, une chose chez Wagner apparaît dont nous avons omis, jusqu'ici, de parler et sans laquelle la nature d'un héros et d'un artiste ne sera jamais complète, c'est le grand et puissant Chrétien. Tout Wagner est dans *Tannhäuser* et il n'est pas tout dans *Tristan.*

A gauche. — Auprès de ça qu'importent l'italianisme et les musicalités démodées? et les fanfares de carrousel à vapeur? c'est le résultat qu'il faut voir et non pas le procédé.

A droite. — *Tannhaüser*, c'est le vin en bois, âpre et rêche à la langue, mais avec cette verdeur et cette droiture, avec ce *kick* que les natures fortes toujours préfèrent aux savantes alchimies de l'âge. Les cuivres, si grossiers parfois, et rappelant les fanfares à demi foraines de *Rienzi*, ont une sincérité, une virilité rauque, qui nous prend aux entrailles, une fureur, un rugissement de lion, que toutes les cascades et armatures de dièzes de *Tristan* ne suffiront pas à remplacer. C'est la jeunesse, quoi! c'est l'homme animal dans toute sa sublime et obscène grandeur!

A gauche. — Vous rappelez-vous à la fin du second acte *Tannhäuser* près de se fiancer avec Élisabeth et quittant tout

parce que là-bas il entend l'appel de Venusberg? C'est épatant!

A droite. — Ah, je n'y peux rien, mon cher Jules, mais moi, cette romance de l'Étoile dont on se moque tant aujourd'hui, elle me tourne le cœur! Qu'est-ce qui vous fait rire?

A gauche. — Je vous demande pardon, mais à l'instant s'est présentée à mon esprit une vieille photographie de Wagner faite à Vienne dans le temps qui le montre tout petit et maigre entre deux énormes femmes avec son béret de velours et sa figure de polichinelle.

A droite. — Il y avait dans Wagner du farfadet et du Nibelung, non seulement du magicien mais du nabot malfaisant. Ce thème qu'il a trouvé pour Alberich en dit long sur son compte. Une histoire nous le montre au théâtre, courant comme un diable sur le rebord du balcon pour atteindre la scène et participer à une de ces batailles horrifiques à grands coups de ferblanc qu'il affectionnait.

A gauche. — Il y a dans tout vrai Allemand un mineur à côté d'un forestier. Ils ont le travail des métaux dans le sang. Mais pardon, je vous ai interrompu.

A droite. — Ce ne sont plus des pommes que vous me lancez, c'est une corde à linge que vous me tendez sous les pieds au moment où l'épée haute je me prépare à charger à la tête d'un grand escadron de paroles!

A gauche. — Vous alliez me parler de Baudelaire.

A droite. — Vous faites le malin, mais vous auriez été avec moi à cette représentation de Vienne, et Dieu sait si elle était mauvaise! Vous auriez été aussi bête. J'ai sangloté d'un bout à l'autre.

A gauche. — Baudelaire raconte quelque chose de ce genre.

A droite. — Comme nous nous comprenons tous les trois! Vous vous rappelez ce mot de l'Évangile, la chair qui désire contre l'esprit et l'esprit qui *désire* contre la chair. On ne fait attention qu'à la première partie de la phrase. Mais il y a une passion de l'esprit plus terrible et plus violente que toutes les ardeurs de la chair. La chair est un poids accablant, mais l'esprit est une tension irrésistible.

A gauche. — Est-ce la chair ou l'esprit dans *Tristan* qui est intéressée?

A droite. — Vous seriez bien étonné si je vous répondais que dans *Tristan* c'est l'esprit qui désire *contre* la chair.

A gauche. — Ce serait long à expliquer. Du moins dans *Tannhäuser* je comprends que les deux passions comme dans notre propre personne sont l'une et l'autre entrelacées pour une torture réciproque, un peu comme dans le remords baudelairien. La *Passion* dans tous les sens du mot.

A droite. — La passion qui est naturellement associée à la croix.

A gauche. — Tant que sur l'humanité règnera l'image du Calvaire, nous verrons la beauté païenne prosternée aux pieds du Christ. C'est le baiser qu'il fallait sur ces pieds transpercés. *Osculum non dedisti mihi*, tu ne m'as pas donné de baiser, dit Notre Seigneur à Simon le Pharisien mais elle, s'en charge. La Madeleine de Fra Angelico au couvent de Sainte-Anne est aussi charnelle que celle de Rubens.

A droite. — Le sang, les crachats, Madeleine a de quoi essuyer tant d'outrages! Pleure, créature de Dieu! Arrose de tes larmes, essuie de tes cheveux les pieds sacrés! C'est pour cela qu'était faite cette grande chevelure!

A gauche. — Cette grande chevelure. Oui, ces cheveux flamboyants, ce sont les cuivres dont vous me parliez tout à l'heure, ce rugissement de lion, cette fureur, cette indignation de l'âme qui sent amèrement sa chute et se débat contre des apparences mortelles.

A droite. — Ce qu'il y a d'agaçant avec vous, c'est que, plus vous êtes de mon avis, plus vous m'ôtez de la bouche mes propres paroles et plus je sens qu'il y aurait autre chose à dire.

A gauche. — Par exemple pourquoi Wagner, nettement engagé avec *Tannhäuser* et *Lohengrin* sur la route de Christ s'est tout à coup détourné et enfoncé dans la forêt hercynienne.

A droite. — Il fallait. Il y avait cette question à liquider. Un artiste a des choses à mettre bas.

A gauche. — Et la première, c'était précisément, n'est-ce pas, cette hantise de la forêt, cet appel poignant du Cor? Il fallait en finir, il fallait organiser une expédition.

A droite. — Quelle confiance, quel entrain, quel enthou-

siasme, quand il est parti! Il ne doutait de rien. De ce belvédère on voit un océan de feuillages à ses pieds et le Père Rhin là-bas dans le mystère de l'après-midi plus profond que le tonnerre dans ce monde entièrement nouveau, aussi redoutable que l'Edda et aussi frais qu'un conte du chanoine Schmidt, loin des vieilles routes et de la réalité, il n'y a qu'à se lancer à corps perdu. Sans compter que l'art avec lequel Richard Wagner a su tirer des livres scandinaves et des Nibelungen tout ce qu'ils avaient de poétique, de dramatique et d'humain est extrêmement remarquable. Naturellement il y a de temps en temps des fondrières cosmogoniques où l'on perd pied, mais d'une manière générale j'aime à voir le jeune Siegfried, l'élément purement humain, constamment vainqueur des nuées et des chimères, de ces monstres sans pieds qui depuis la Réforme sont la malédiction de l'Allemagne.

A gauche. — Je suis de votre avis, *L'Or du Rhin* d'un bout à l'autre est un délice pour l'oreille et un amusement pour les yeux, une chose complètement allemande et complètement réussie. La sève, la jeunesse, la poésie, la musique, l'inspiration, y coulent à pleins bords. C'est plein d'aventure et de trouvailles! C'est fait d'un seul morceau et va d'un seul mouvement comme un beau fût de hêtre.

A droite. — Et tous ces cartonnages et personnages de Nuremberg ont un caractère naïf qui est bien à sa place. Comme les tableaux changent vite, l'imagination n'a pas le temps de se dégoûter.

A gauche. — La Walküre est un morceau plus conséquent.

A droite. — Ça ne fait rien, j'avale tout! je n'en ai pas trop, les cinq heures de représentation! Il y a la grâce, il y a l'inspiration d'un bout à l'autre. Tout le premier acte avec ses violoncelles est dans le sentiment de l'Électre d'Eschyle, et de Baudelaire; tout le mal du siècle dont nous avons goûté le poison! quelle douleur! quelle poésie! Et plus tard ces âpres cris de la Vierge Brunnhilde, comme un aigle des Alpes! cette musique de fer, quelque chose à la fois de forcené et de gris, cet éclair glacé que l'on voit dans l'œil de loup des grands Prussiens!

A gauche. — Même Fricka et ses querelles de ménage...

A droite. — Même Fricka et ses moutons empaillés. Comme

dit le pharmacien de Nancy, ça passe, ça passe! Ça commence à être un peu inquiétant, mais ça passe. Et puis on arrive à cette sublime scène finale, les adieux de Wotan, on oublie tout, ce n'est pas un homme qui a écrit ça, c'est un demi-dieu!

A gauche. — Il est vrai, c'est un sommet. Après cela on descend.

A droite. — Dès le premier acte de *Siegfried*, on voit bien qu'il y a une lacune, il ne se passe rien, la scène est vide. Le musicien est encore là, mais le poète bricole, il n'est pas à son affaire. Il y a bien un soufflet, mais cela ne remplace pas l'inspiration.

A gauche. — Tout repart avec l'Épée!

A droite. — Tout repart gaiement et magnifiquement avec l'Épée! Et puis ce sont les Murmures de la Forêt, le Dragon, le Cor, le Chant de l'oiseau. Nous sommes arrivés! Nous sommes en pleine Germanie. Tout à l'heure nous étions au sommet, maintenant nous sommes au centre. Toute l'œuvre de Wagner s'organise autour de ça!

A gauche. — Écoutez-voir tout de même dans la *Walküre* quand l'énorme Brunnhilde se couche par terre, pareille à un cuirassier de Gustave-Adolphe, et que le bouclier que son papa lui a placé sur le corps se met à marcher, soulevé par une puissante respiration...

A droite. — Voilà tout ce que vous regardez! Ça m'étonne que vous ne m'ayez pas encore parlé d'Erda enfermée dans son petit *biertunnel*, vous vous rappelez? quelque chose comme ces rocailles pour vautours que l'on voit dans les jardins zoologiques, la figure à travers la lucarne éclairée par le rayon d'un affectueux projecteur. Et le sympathique Wotan qui vient la consulter, avec son chapeau de bougnat et cet emplâtre à la Robert-Macaire sur l'œil gauche!

A gauche. — Il ne faut pas plaisanter, ces oracles qu'elle débite d'une voix caverneuse, c'est toute la philosophie allemande, la descente du *Herr Privat-Dozent* dans les entrailles de la terre! Peu importe ce qu'elle dit, personne n'écoute, il n'y a que le ton caverneux qui est important.

A droite. — C'est curieux comme le protestantisme et la philosophie allemande s'allient naturellement avec le sombre paganisme de la forge islandaise! Ainsi dans ces mornes

drames d'Ibsen, Solness par exemple ou le petit Eyolf, et Strindberg c'est pareil, on voit nettement apparaître la face barbouillée de sang et de suie des démons de l'Edda.

A gauche. — Taisez-vous et regardez cette barre d'or sombre là-bas! Comme c'est amer! Nous ne sommes plus au Japon, j'entends un fouet de postillon claquer sur le Pavé du Roy dans la forêt de Compiègne. Le passé ne meurt pas et bien après que les voix se sont tues, l'air reste chargé de murmures. Les lieux déserts sont remplis pour nous d'oracles et de vestiges. Il y a des drames engagés à l'aurore de l'histoire et qui n'arrivent à leur sens qu'aujourd'hui. Nous ne cessons pas d'être solidaires de Lothaire, de Cléopâtre et de Saint Colomban. Des acteurs morts il y a mille ans, c'est à notre bénéfice qu'ils jouaient cette espèce de pièce incertaine et suspendue.

A gauche. — Et nous-mêmes souvent sans le savoir agissons et parlons en prophétie. Seuls les gens qui viendront après nous comprendront ce que quelqu'un par nous a dit pour eux.

A droite. — La Tétralogie tout entière est une de ces prophéties. Espèce de petit Velche, vous avez tort de plaisanter Erda. Les grandes choses transportées sur un théâtre de papier et de ficelle, comment peuvent-elles devenir autre chose que grotesques? Au fond Erda, c'est le personnage essentiel. C'est la douloureuse Mère Allemagne des profondeurs de la racine autochtone qui essaye d'avertir ses fils en noirs balbutiements.

A gauche. — Wagner est contemporain de Bismarck. Pendant qu'il écoutait Erda, l'Allemagne était en train de se constituer.

A droite. — N'est-ce pas étonnant? Cette époque de grandeur et de succès pour l'Allemagne, n'aurait-il pas semblé qu'elle appelait un Hymne triomphal? Et au contraire la *Tétralogie* n'est que la prédiction d'un effondrement, d'une catastrophe générale. On ne cesse pas d'entendre rouler le tonnerre au fond d'un ciel bleuâtre et sulfureux.

A gauche. — Elle n'est tout entière que la malédiction de l'or, de ce capital sous la terre qu'on ne peut déterrer qu'à quatre pattes, le rayon céleste et fluide consolidé en un anneau de chaîne, ce zéro fabriqué par la finance que la civilisation mo-

derne s'est mis au doigt, cette matière première de l'art des Nains et de la tyrannie des Géants pour laquelle Fafner échange la déesse de l'amour. Quand j'ai vu Fafner et Fasolt pareils aux deux sauvages barbus qui soutenaient l'écusson de l'Empire, partir chargés des sacs qui contenaient leurs rapines, je n'ai pu m'empêcher de frissonner, je me rappelais les milliards de la guerre de 70.

A droite. — Et tout cela à travers la forêt sans espoir, parmi les sanglots de l'amour coupable et les cris sauvages des Valkyries, sous la poussée des forces aveugles et malfaisantes, dans l'inceste, la trahison et la haine, s'achemine vers la catastrophe de la *Gœtterdaemmerung*, ou plutôt cet empilement de catastrophes, où les voûtes du ciel elles-mêmes descendent pour alimenter les flammes de la terre et où tous ces palais entassés par l'imagination et l'hypothèse viennent s'engloutir dans le chaos et le Tartare sous les eaux débordées de la colère de Dieu!

A gauche. — Belle conclusion pour le XIXe siècle!

A droite. — Et le Rhin a emporté la carcasse crevée du cheval Grane pour que les pilleurs d'épaves en fassent des saucisses et de la graisse à chaussures et des manches de brosses à dents!

A gauche. — Nietzsche...

A droite. — Pardon, mon petit ami, je n'ai pas bien entendu.

A gauche. — J'ai dit : Nietzsche.

A droite. — Et pourquoi avez-vous dit Nietzsche?

A gauche. — J'ai dit Nietzsche simplement comme on tire un coup de fusil, pour rien, pour faire du bruit, pour voir ce qui arrivera.

A droite. — Ce qui arrivera, mon cher Jules, si vous répétez le nom de cet individu, c'est que je vous jetterai en bas de la voiture. L'opinion de Nietzsche est à peu près aussi intéressante à connaître pour moi que celle de X ou de Y. En matière de poésie, ou d'ailleurs sur toute autre question, l'opinion de Nietzsche, c'est exactement et littéralement zéro, zéro en chiffres!

A gauche. — Alors je retire Nietzsche.

A droite. — Ça vaudra mieux. Mais vous avez un mauvais regard et vos lèvres frémissent. Auriez-vous par hasard l'intention de défendre Gœthe?

A gauche. — Non.

A droite. — Si vous avez quelque chose a dire pour Gœthe, ne vous gênez pas, c'est le moment, je vous écoute.

A gauche. — Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose dans les deux Faust, une espèce de poésie de temps en temps, de grandes imaginations? Et plus que cela, un de ces livres qui devraient être écrits, quelque chose de nécessaire et d'indispensable?

A droite. — Je me borne à affirmer avec une modeste fermeté que Gœthe a été un des trois fléaux, un des trois mauvais génies de l'Allemagne.

A gauche. — Tout de même il y a des passages émouvants dans la vie du grand naturaliste. Par exemple quand il se fait ouvrir la tombe de Schiller et qu'il prend dans la main le crâne de son ancien confrère. Ç'a dû être un de ces bons moments comme il y en a malheureusement trop peu dans la vie d'un homme de lettres.

A droite. — Certainement dans le *Faust* il y a de la grandeur et de l'imagination, mais c'est une imagination lugubre. Le paysage est désolé. Il y a une atmosphère de désespoir, de calamité et d'égarement, une ambiance de cimetière et de maison de fous. *Inter mortuos liber*, comme dit le Psaume. Nous nous promenons au milieu des simulacres... Cette espèce de réalité soustraite aux personnages qui en fait des fantômes affreux! Tout le monde a vendu son âme. C'est l'enfer de Swedenborg, l'intérieur de la bouteille aux fantômes, la hideuse constatation de l'inconsistance générale. Et quelle effroyable bouffée de temps en temps de corruption et de renfermé comme les caves de la *Judengasse*! Gœthe n'a de talent que quand il est inspiré par Méphisto. Et voilà l'homme qu'on nous donne comme le représentant de la beauté et de la sérénité classiques!

A gauche. — Tout finit par les lémures fossoyeurs. C'est déjà quelque peu la *Tétralogie*, ce *Ragnarok* qui, depuis l'Edda, est à l'horizon de toutes les imaginations germaniques, et dont ils se donnent pratiquement de temps en temps, comme l'histoire nous le prouve, la représentation anticipée, fût-ce à leurs propres dépens.

A droite. — On dirait positivement qu'au début du XIXe

siècle on a rendu de la chaîne au vieux Prisonnier et que toute la littérature a été envahie par l'émanation Satanique. Pensez par exemple aux Anglais, à Byron, à Beddoes, à Coleridge, à Quincey et jusqu'au doux Shelley, on se demande comment ce personnage laiteux a pu se confiner volontairement pendant des mois dans une atmosphère comme celle des *Cenci*!

A gauche. — Pour moi, mon objection principale contre Gœthe est que c'est froid, et plus que froid, comme vous dites : inanimé. On croirait positivement que l'histoire de Faust est vraie et qu'il a vendu son âme à quelqu'un. Mais l'âme, c'est gênant de s'en passer pour un homme de lettres. Comment faire pour procéder ensuite à nos petits travaux?

A droite. — *Egmont* et les autres drames, c'est aussi mort que les tragédies de Voltaire, des dialogues de cadavres! Le divan *Oriental-Occidental* ne se sauve que par un petit côté phislistin et Biedermeyer assez rafraîchissant : on dirait un fez sur la tête d'un épicier de Cannstatt! *Iphigénie en Tauride*, si admirée par Maurice Barrès, ressemble à l'art grec à peu près comme un plâtras de Thorwaldsen ressemble à Praxitèle! Les *Conversations* avec *Eckermaun*...

A gauche. — Calmez-vous! Vous écumez et les yeux vous sortent de la tête! Il n'y a rien de tel pour donner de l'éloquence à un poète que de le faire parler d'un autre poète. Je suis de votre avis! Je suis de votre avis! Je suis d'autant plus de votre avis que je n'ai jamais lu aucun des bouquins dont vous me parlez et que je suis parfaitement résolu à ne pas les lire. Au lycée on m'a fait expliquer pendant huit ans de suite *Hermann et Dorothée* et les *Kranen von Ibyius*, ça m'a suffi.

A droite. — Les *Kranen* sont de Schiller.

A gauche. — C'est exactement la même chose. Mais ne serait-il pas temps que nous revenions à cette pauvre Brunhilde que nous avons laissée endormie sous son arbre, — ce que le bouclier a dû monter et descendre depuis ce temps sur cette généreuse poitrine! — un ambitieux végétal à quoi le décorateur a consacré tant de talent qu'on voit bien qu'il ne peut être que le fameux frêne Yggdrasil célébré par Leconte de Lisle!

A droite. — Nous en étions à l'endroit où Siegfried part en fanfare à la poursuite de l'Oiseau. Bien des choses se sont passées avant qu'il ait grimpé le Roc Ardent, entre autres, si

je ne me trompe, *Tristan* et les *Maîtres Chanteurs*. Il y a dans le drame une faille, une fracture. On dirait qu'arrivé au centre de son œuvre Wagner se soit ennuyé et n'ait pas eu envie d'aller plus loin. L'enthousiasme a disparu.

A gauche. — Il est certain que le troisième acte est une grande déception.

A droite. — J'ai été bien étonné quand je l'ai entendu. En lisant le poème et en regardant la partition je me disais : cette rencontre de la déesse et du héros, ça doit être quelque chose de magnifique!

A gauche. — Tout d'abord nous ne sommes plus dans la tonalité wagnérienne. Tout ce qui est joie, allégresse, tendresse naïve, flambée claire et dévotion héroïque, lui est purement et simplement interdit. Comme disent les chanteurs, ça n'est pas dans sa voix. Les armatures de dièzes s'y opposent. Ces dièzes qui sont quelque chose comme l'éternel imparfait des romans de Flaubert.

A droite. — Et pas seulement ça! mais examinez la situation en homme du métier, c'est un faux beau sujet. Un homme qui devient un Dieu, à la bonne heure! Mais une déesse qui s'abandonne entre les bras d'un homme et qui quitte l'Alpe sublime pour devenir sa ménagère, c'est choquant et dégradant. C'est l'aventure de Louise de Saxe et du professeur Toselli. Wagner a senti cela, ça lui pesait sur le cœur, et toute l'excitation des deux *correspondants* comme on dit dans les procès de divorce anglais, sonne faux. On dirait un lendemain d'adultère avec la pension de famille zurichoise en perspective. Il n'y a qu'un bon moment dans la triste péroraison, c'est quand la Walküre vient rappeler le ciel à sa sœur déchue et qu'elle refuse dans un beau mouvement révolutionnaire. Là ce n'est plus Louise de Saxe, c'est la fille du général russe entre les bras du pharmacien nihiliste.

A gauche. — Et alors, en route pour la catastrophe!

A droite. — Hélas, hélas, trois fois hélas! quelle route, quelle route pour y arriver! A peine avons-nous quitté le Roc Ardent que la pluie commence. Vous savez, c'est comme les derniers jours des vacances quand le déluge engloutit tout le merveilleux territoire où nous avons si longtemps erré et rêvé. Avec la *Goetterdaemmurung* aux âges d'argent, de bronze et d'or

a succédé l'âge de fer, la froide humidité de novembre. Comme ce pauvre Wagner a dû s'ennuyer à manœuvrer tous ces corps sans vie et à tricoter mécaniquement tous ces thèmes en un lugubre pensum pour lequel il semble avoir reçu les conseils de Beckemesser! Il est tellement détrempé et découragé que même d'excellentes idées comme Siegfried revenant et essayant d'amener Brunnhilde qu'il ne reconnaît plus à un époux adultère, ça ne l'excite plus, il n'en tire point parti. Il déblaye! il déblaye!

A gauche. — Encore le premier acte, c'est la pluie sur le Hartz ou le Taunus, mais le deuxième acte, c'est la pluie sur un champ de betteraves!

A droite. — Vous vous rappelez tous ces Gibichung avec leurs cornes sur la tête et leurs courroies en losanges? Et ces deux navrants petits chœurs comme des excursionnistes sous la tempête dans leurs imperméables qui essayent de se donner du courage en exécutant des airs patriotiques?

A gauche. — Les plus grands poètes ont leurs effondrements. La Grâce n'y est plus et ils n'ont pas assez d'habileté pour donner le change. Rappelez-vous *Henry VIII* et *Mesure pour Mesure.* Peut-on imaginer quelque chose de plus morne et de plus inutile? et quelque chose de plus bâclé et de plus bousillé que *Roméo et Juliette,* écrit dans un plus abominable jargon? Si Shakespeare n'avait fait que des choses de ce genre, et il en a fait pas mal, comme on comprendrait le jugement de Voltaire!

A droite. — Le génie revient au troisième acte comme un coucher de soleil. Siefgried se souvient de Brunnhilde et Wagner se rappelle qu'il a du génie. Notre grand Wagner! Comme c'est amer et poignant! Nous l'écoutons le cœur tordu et les larmes aux yeux. Toute notre jeunesse a suivi le cortège de Siegfried.

A gauche. — Et alors il réunit tous ses efforts pour la catastrophe dont vous avez si bien parlé tout à l'heure (ou était-ce moi?) L'idée d'une catastrophe, je veux dire une belle, une vraie, pour les Allemands, elle est aussi transportatoire que celle de la Révolution l'était autrefois pour les Français.

A droite. — C'est ici qu'on regrette de ne pas savoir lire la musique et de promener des yeux impuissants sur ces grandes

pages carrées couvertes de hieroglyphes! A la scène c'est un vacarme où l'on ne distingue rien, des flammes qui jaillissent dans des tourbillons de poussière, des thèmes vertigineusement empilés qui s'écroulent l'un sur l'autre comme des montagnes d'assiettes sur des millions de bouteilles fracassées et Brunnhilde tout en bas qui hurle silencieusement la bouche toute noire en agitant une lance au bout de son bras gras! Ce n'est pas seulement cela! Je voudrais être un prédicateur pour dire : Regardez, chrétiens! C'est un des plus grands génies que la terre ait portés qui constate son impuissance, l'imagination impuissante à recréer l'Eden, la Force se débattant sur elle-même et incapable de s'arracher du flanc le trait invisible de l'amour!

A gauche. — Le Cor s'est tu.

A droite. — Mais les cloches déjà commencent à se faire entendre.

A gauche. — Tannhäuser! le terme de ton pèlerinage approche!

A droite. — Si nous avions un peu le sens de la véritable poésie, combien la vie de Richard Wagner nous paraîtrait plus merveilleuse que celle de l'amant de Vénus!

A gauche. — Déjà la rambleur de Tokyo commence à rougeoyer dans le ciel noir. Cher maître! ne me ferez-vous pas grâce de votre développement sur *Parsifal*! Je sais tellement ce que vous allez dire. Et il m'est venu en vous écoutant deux ou trois idées dans la tête auxquelles je voudrais réfléchir.

A droite. — Je vais vous étonner, mais je n'ai jamais entendu *Parsifal.* Je ne connais que l'ouverture et la scène religieuse de premier acte, c'est beau! Et l'*Enchantement du Vendredi-Saint* que je n'ai pas compris.

A gauche. — Pourquoi n'êtes-vous jamais allé entendre *Parsifal?*

A droite. — Pourquoi faire? J'étais devenu catholique, qu'est-ce que *Parsifal* pouvait m'apprendre? J'en savais plus long que Wagner. N'importe quel bon enfant du catéchisme en sait plus long que Wagner. Vous vous rappelez ces mots qui figuraient au dernier numéro de la *Revue Wagnérienne* d'Édouard Dujardin : « Il y a quelque chose de plus beau que

Parsifal, c'est n'importe quelle messe basse dans n'importe quelle église. » Il y a des choses qui pour l'homme en route sont des approximations méritoires et qui pour l'homme arrivé sont des déformations sacrilèges. Montsalvat était un terme pour Wagner, pour moi c'était un point de départ.

A gauche. — Il est vrai, cette ouverture, que c'est beau! Il n'y a pas besoin d'entendre le reste. A la main gauche c'est encore le Rhin ou les murmures de la forêt, mais la main droite articule nettement et presque théologiquement les trois thèmes de la foi, de l'espérance et de l'amour.

A droite. — Elle est donc obtenue, l'*Erloesung* que réclamait cette grande âme, et que ni Isolde ni Erda n'ont pu lui procurer, elle a passé à travers les prestiges de Vénus, à travers le maléfice des nains et la muraille des géants. Votre critique est bien injuste.

A gauche. — Comment y verriez-vous autre chose que ma profonde tendresse? Wagner est un héros. La vie des autres artistes du XIXe siècle est une ébauche, lui seul a fourni la carrière d'un bout à l'autre. Même cette foi dans les loques ridicules que le théâtre mettait à sa disposition parmi lesquelles il était aussi à son aise qu'un matelot au milieu du goudron et des cordages, comme c'est naïf et touchant! Il ne discutait pas plus les praticables et la toile peinte, les animaux empaillés et les demoiselles qu'on enlève vers les cintres avec une ficelle au derrière, que Michel-Ange ne chicanait le marbre de Carrare. Il croyait! telle est la force et la masse de ce magnifique génie, que, quand il donne à fond, nous sommes emportés les pieds par-dessus la tête.

A gauche. — Le peuple d'où est sortie une telle âme, vous devez donc avouer que c'est un grand peuple?

A droite. — Qui vous dit le contraire? Comment pouvez-vous me comprendre si mal? Qui se pencherait sans sympathie sur une destinée aussi tragique que celle de l'Allemagne? Comment oublierais-je que pendant ces années de matérialisme où l'éducation universitaire avait scellé sa dalle sur la tête d'un pauvre enfant, Beethoven et Wagner furent pour moi les seuls rayons d'espérance et de consolation? Le *Faust* et la *Critique de la Raison Pure* n'ont jamais fait de bien à personne, mais la Sonate Waldstein a été pour l'humanité un bienfait

plus grand que la découverte de la vaccine. Et le seul triomphe après tout qu'ait eu l'art au XIXe siècle, la seule réalisation complète, malgré ses insuffisances, qu'il ait obtenue et qui nous donne un peu d'espérance pour l'avenir, c'est en Allemagne que ça s'est passé. Comparez le sort de Wagner et celui de Berlioz, son égal en génie, absolument et définitivement étouffé par de noirs imbéciles! Wagner se joue d'un bout à l'autre de l'Allemagne, quand entendons-nous les *Troyens*, même sous une forme tronquée et défigurée? Songez à Baudelaire, à Verlaine, à Mallarmé, et qu'il n'y a pas eu en France au siècle passé un seul artiste original que la coalition que vous connaissez n'ait essayé d'écraser. Même ce pauvre bonhomme à votre droite, que serait-il arrivé s'il lui avait fallu se fier pour vivre à ses seuls talents littéraires?

A gauche. — N'achevez pas! Vous me tirez les larmes aux yeux!

A droite. — Songez au cours de quelles années Richard Wagner a poursuivi sa carrière. C'est l'époque de Darwin, de Herbert Spencer et de Haeckel, et de la conquête du monde par le chemin de fer et la machine. *Parsifal*, est représenté en 1883. C'est l'année où le triomphe matérialiste connaît son apogée. La gloire de Taine et de Renan couvre tout; notre poésie se consacre à colorier des cartes postales, notre roman est le roman naturaliste. On n'ouvre pas un livre, pas un journal, sans y trouver des attaques et des railleries contre la religion. La rue elle-même est remplie de caricatures immondes. Là-bas, dans sa Russie, Dostoïevsky est profondément ignoré. C'est le moment où seul sur la colline de Bayreuth au-dessus de l'Europe abaissée, au-dessus de l'Allemagne qui se crève d'or et de bonne chère, Richard Wagner confesse le Christ sous sa forme sacramentelle.

A gauche. — C'est admirable!

A droite. — Certainement c'est admirable! Songez à ce qu'est Richard Wagner, ce fils d'un pauvre acteur, échappé comme un rat d'un égout du sous-sol d'un théâtre, ce chef d'orchestre ambulant, ce bohème, cet *out cast*, sans formation religieuse, sans éducation morale, dans le pays de Luther et de Kant, livré sans défense à toutes les erreurs, à toutes les passions, mais au-dessous de toutes les paroles il écoute, au-

dessous de tous les blasphèmes, de toutes les discussions et de toutes les théories, il est sauvé par cette voix qui l'appelle, la voix de la musique, cet accent du Paradis Perdu, cette proposition de mystère, le souvenir de Dieu, un appel d'une douceur et d'une tristesse déchirante! Et alors ce n'est pas seulement aux Filles-Fleurs et à Mathilde Wesedonk qu'il lui faut échapper, c'est aux thiases infiniment plus frénétiques et plus redoutables des artistes, des journalistes, des professeurs à lunettes et des pasteurs à fraises!

A gauche. — Vous oubliez le plus cruel ennemi de Wagner, Richard Wagner lui-même. Au moment même où *Parsifal* est représenté, il écrit *Religion und Kunst* et se livre dans les *Bayreuther Blaetter* à un débordement d'inepties.

A droite. — Le génie a souvent de tristes compagnons. Je pense à celui qui assumait souvent l'apparence de Richard Wagner, à ce nain clignotant, coiffé d'un béret de velours, affublé à la manière d'une vieille grue viennoise et bataillant avec une épée de théâtre pour le « Musique de l'avenir » contre des *entrées* de betteraves animées et de navets dansants! Je pense à vous, mon cher Jules!

A gauche. — Merci!

A droite. — Quand l'art n'est plus là pour imposer sa règle terrible, quelques gambades sont excusables. Ça ne fait rien. Il a passé à travers ça, il a passé à travers le matérialisme et le bouddhisme et le protestantisme et le nationalisme et Schopenhauer et Kundry et les ennemis et les admirateurs; il a dépassé le rêve et il a trouvé la présence réelle! Il n'y a plus qu'à se mettre à genoux devant le Saint-Sacrement et à regarder, il va mourir, il communie! Les extravagances mêmes de *Parsifal*, je ne lui en veux pas. C'est la boue des mauvais chemins dont le pauvre pèlerin est tout couvert.

A gauche. — J'ai plaisir comme vous à penser que les deux hommes, les deux incomparables amis à qui Wagner a dû son triomphe en ce monde sont deux catholiques, l'un l'abbé Liszt et l'autre le magnanime souverain de Bavière, Sa Majesté Louis II.

A droite. — Les grands hommes sont des paraboles vivantes. Ne peut-on penser que la vocation de Wagner est l'image de celle de l'Allemagne? Son oreille est tendue à autre chose que

des paroles. Pays au milieu de l'Europe sans visage et que l'on n'arrive à comprendre que par ce génie qui l'empêche de parler, et sa littérature s'effume tout de suite en mystagogies inconsistantes. On est tenté de lui dire comme Dante à Nemrod au fond de la Malebolge : « Prends ton cor, Géant, et soulage ton âme chargée! »

A gauche. — Cela est vrai, même à ne regarder que le côté purement technique et artistique. Les qualités qui font défaut à la littérature allemande, le suc, la vie, tout d'abord, la flamme, la fraîcheur du vrai, le bon sens et le discernement, la fine et forte appréciation de l'objet, la domination de soi-même, la volonté et la raison toujours présente fût-ce au sein de l'ouragan, le sens des vastes mouvements unanimes et de la grande composition qui ne range pas des idées mortes dans un ordre pédantesque, qui ne mutile pas et ne contraint pas ce que j'appelle la sous-création mais qui, au contraire, la provoque et la fait jaillir et multiplier de toutes parts en une discipline spontanée et en toutes sortes d'inventions merveilleuses, elles ne manquent pas d'une manière plus signalée à Gœthe et à Schiller qu'elles ne sont magnifiquement proposées à notre admiration et à notre étude dans Bach, dans Haendel, dans Beethoven et dans Wagner. En ce langage seul des sons pour s'adresser au monde entier l'Allemagne a été maîtresse. Chaque pays après tout a sa vocation, en est-il une plus belle que celle-ci?

A droite. — La voie que ses musiciens lui montrent et que Richard Wagner a suivie d'un bout à l'autre, celle des artistes et non pas celle des professeurs et des philosophes, c'est celle-là qui est la bonne.

Mais nous sommes arrivés, au revoir!

PAUL CLAUDEL

LE POUVOIR DES FABLES[1]

— Ce trésor dérobé, — continua-t-elle, — appartient à une princesse belle comme le jour et malheureuse comme les pierres. Elle languit en captivité. Si on pouvait lui rapporter fût-ce une bijou de sa couronne, une perle de sa tiare, elle retrouverait la liberté... Un hasard extraordinaire m'a mise au courant de toute cette histoire. Je n'ai pas voulu la garder pour moi. Et je vous ai réunis pour vous proposer de nous mettre à la recherche du trésor...

— Mais, — fit Simone, — et le poison qui punit les audacieux qui...

— Rassurez-vous. Comme nous sommes de son sang, le pouvoir magique de grand-mère est sans effet sur nous.

— Alors, — fit Claude, — nous sommes même les seuls qui pouvons...

— Quand nous aurons découvert la cachette, — continua Nine, — nous restituerons le trésor à la princesse, et elle pourra alors se marier avec un beau jeune homme qui se désespère en l'attendant.

— Et où allons-nous chercher? — demanda Claude déjà plein d'ardeur.

— Partout. Il faudra visiter les coins et les recoins de la maison. Il faudra épier, espionner tout le monde. Peut-être que des souterrains s'enfoncent dans la campagne. Peut-être devrons-nous chercher dans la carrière, peut-être au fond de l'étang.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet.

— Les Endroits défendus, — soupira Simone désolée.

— Je vous invite à nous mettre en chasse dès demain. Mais attention! C'est une entreprise difficile et dangereuse. Je ne veux que des compagnons prêts à affronter les pires périls. Si l'un de vous hésite, qu'il le dise, il en est encore temps, et je lui permets de se retirer.

De nouveau un silence intégral régna dans la chambre. Était-il enthousiaste ou terrifié? Nine s'inquiéta. Car elle finissait par se prendre elle-même à son récit et les risques qu'elle évoquait, bien que fort vagues, lui inspiraient une légère anxiété, d'ailleurs délicieuse.

— Je compte, — continua-t-elle en toussant pour s'enhardir, — sur votre dévouement et surtout sur une discrétion absolue. Tu entends, Simone? Il ne s'agit pas d'aller raconter quoi que ce soit. Pas même aux domestiques. D'ailleurs, j'appliquerai une peine terrible à celui d'entre nous qui nous trahirait. Même si on vous menace des pires tortures, vous devez garder la bouche close... Pour plus de sûreté, nous allons nous lier par un serment.

— Nine...

Une voix enrouée de larmes prochaines l'appelait. C'était Simone.

— Nine, est-ce bien nécessaire?

— Quoi?

— Le serment?

Simone ne savait pas très bien ce que cela signifiait. Mais l'horreur dont l'avait remplie le récit fantastique qu'elle venait d'entendre s'épanchait tout à coup.

— Bien sûr, c'est nécessaire, — fit Claude résolu.

Lui ne demandait qu'à s'obliger, en loyal combattant qui engage son honneur et sa foi.

— Jurons, — fit Nine sur un ton sépulcral, — de garder le secret et, après avoir découvert le trésor, de le remettre à la princesse. Dites : nous le jurons.

— Nous le jurons, — murmurèrent des voix précipitées.

— C'est bien. Entre vous et moi, c'est à la vie et à la mort.

Les ténèbres où ils demeuraient ensevelis se firent plus pathétiques. Puis Simone recommença sur un ton pleurard :

— Nine, es-tu bien sûre de tout ça? Qui t'a raconté...

Claude l'interrompit en énumérant les endroits où il conviendrait de procéder aux recherches. Généreux et naïf, il suffisait qu'on lui indiquât un but, qu'on l'excitât un peu pour qu'il frémît d'impatience. Il brûlait de montrer sa valeur. Peu lui importait de ne pas être le chef de l'expédition : il comptait bien, à force de zèle et de courage, mériter la première place aux côtés de Nine.

Celle-ci était contente de l'effet de son récit. Elle avait redouté l'ironie, de l'incrédulité, surtout de la part de Denis. Mais Denis s'était abstenu de contredire. En somme, ils semblaient convaincus. Au point que tout lui parut vrai, une seconde, et qu'elle se demanda : « Si nous allions trouver, pour de bon, un trésor? » Mais elle haussa les épaules.

Sortant de son silence, Denis posa une question :

— Comment s'appelle la princesse?

— La princesse Angélique, — s'empressa de répondre Nine.

Il ne parvenait pas à l'imaginer. Peut-être blonde, mais alors il la voyait filasse. Brune, il la voyait noiraude. Sa voix, il n'arrivait pas à l'entendre. Il se rabattit sur sa robe qu'il évoqua en argent, avec des souliers d'argent aussi. Mécontent, il demanda encore, quoique à regret :

— Et le fiancé?

— Quel fiancé?

— Tu nous as dit qu'elle attendait, pour l'épouser, qu'on lui rende le trésor.

— Ah oui. Eh bien, c'est un homme très connu, très haut placé. Tu penses! Quelqu'un dont on parle dans les journaux.

— Un champion de sport, quoi.

— Justement. C'est un célèbre aviateur, le plus célèbre de tous.

— Lindberg, alors?

— Oui. Tu as vu sa photo...

Ils connaissaient donc le fiancé, de vue tout au moins.

— Seulement il ne veut pas qu'on le sache.

— Si Lindberg est dans l'affaire... — murmura Denis assez impressionné.

— Comme ça, — fit Claude, — on saura qui prévenir quand on aura trouvé le trésor.

— Mais la princesse, — insista Denis, — où est-elle?

Le sérieux qu'il apportait à ses questions, très différent de sa hargne habituelle, renforça Nine dans l'idée folle que tout n'était pas fictif dans ce qu'elle avait raconté et que peut-être, après tout... Elle n'hésita pas à compléter ses renseignements, persuadée, désormais, qu'elle n'inventait pas, ou à peine, mais qu'elle devinait la réalité.

— La princesse Angélique se dissimule sous un déguisement, dans une position où personne ne songerait à la chercher. Son adresse exacte est inscrite sur un morceau de parchemin enfermé dans le premier coffre, à l'entrée de la cachette. Elle nous attend.

Cette perspective plaisait à Denis; il y songea sans rien ajouter. Tous ruminaient la mirifique aventure qui s'ouvrait devant eux, séduits par son caractère hardi et romanesque. Nine leur rappela un motif plus intéressé :

— Et puis, comme je vous l'ai dit, quelle vengeance!

— Comment?

— Hein, la tête que feront les grandes personnes quand nous dévoilerons leurs rapines et leurs turpitudes...

— Oh! — fit Simone en sursautant.

Elle souffrait qu'on remît sur le tapis la culpabilité de sa grand-mère. Et elle se promit, quand le trésor serait restitué à sa propriétaire, de solliciter sa grâce. Si toutefois grand-mère l'avait réellement dérobé. Ce qu'elle ne se résignait pas encore à admettre. En attendant, elle en avait mal au ventre.

— Et maintenant, — ordonna Nine, — vous allez rentrer dans vos lits. Silence et discrétion!

Pleins de pensées diverses, les garçons se levèrent et, traînant les pieds, gagnèrent la porte. La voix de leur cousine les arrêta.

— Et Jean-Daniel?

En effet, qu'était-il devenu? On l'appela à voix basse, il ne répondit pas. Avait-il disparu? Les trahissait-il déjà? Une inquiétude bizarre les bouleversa. Et puis Claude s'écria qu'il l'avait trouvé et qu'il le tenait par les boucles de ses cheveux. Jean-Daniel, étendu par terre, s'était tout simplement endormi. Un ronflement confortable les rassura, leur inspira un rire étouffé qui les détendit. Il fallut le réveiller, le ramener à sa chambre, titubant, le hisser sur son lit, où il retomba aussitôt dans son bienheureux sommeil.

XI

Dès son petit déjeuner avalé — de bonne heure, avant ses cousins, — Simone avait couru à la balançoire. Debout sur la planche, elle l'avait mise en mouvement, pliant les genoux, et les mains pendues aux cordes. Elle avait accéléré, élargi l'ampleur de ses oscillations, et maintenant, dans le grincement aigu des anneaux, l'élan de son va-et-vient la portait jusqu'aux feuillages les plus hauts de la charmille.

Si souvent cette escarpolette avait été le refuge de sa mélancolie délaissée! Elle s'y consolait en rêvant dans le vague, au rythme alternatif du balancement. Aujourd'hui, elle était accourue tout agitée, désireuse d'être seule; elle était montée sur la planche, et elle était partie vers les altitudes, à vive allure, avide d'échapper à son trouble et, à force de hardiesse, de se dépasser elle-même.

Les discours de Nine, la veille au soir, lui avaient inspiré une véritable angoisse. Elle ne les mettait pas en doute. A vrai dire, elle ne se posait pas la question de leur vraisemblance. Mais ce qui l'émouvait et la choquait, c'était le ton sacrilège employé par Nine à l'égard de leur grand-mère.

Elle ne savait pas si madame Morestal avait volé ou non le trésor, et peu lui importait. Ce qui la bouleversait, c'est qu'on osât le dire. Grand-mère était au sommet de la hiérarchie, ou plutôt de l'univers. Au-dessus d'elle, il n'y avait que Dieu. Crédule et respectueuse, Simone vénérait l'organisation de la famille et du monde. Tout en bas, c'étaient les enfants. Un peu plus haut, les domestiques. « Ils ont beau n'être que des domestiques, disait-elle à Denis qui les haïssait, ils peuvent quand même nous gronder. » Plus haut, les parents, personnages omnipotents. Plus haut encore, grand-mère, indiscutable et sacrée. Simone acceptait ces diverses subordinations. Elle y trouvait même son plaisir. Elle aimait demeurer sage et silencieuse quand les parents parlaient entre eux. Elle aimait obéir, apprendre ses leçons, faire sa prière, broder une tapisserie pour la fête de sa mère, bien tirer ses chaussettes. Quand grand-mère, en passant et pensant à autre chose, lui tapotait la joue, elle était heureuse, et même fière.

Essentiellement docile, elle était par là même craintive. Elle appréhendait de ne pas être prête à l'heure ou de faire une tache d'encre. Elle redoutait aussi de s'embrouiller dans ses obligations et de commettre des fautes sans le vouloir. Les grandes personnes sont souvent incompréhensibles. Elles ne témoignent pas toujours d'une complète sérénité. Il arrive qu'elles manifestent une soudaine mauvaise humeur, sans qu'on sache vraiment pourquoi.

Alors Simone s'ingéniait à désarmer les préventions, à s'assurer contre certains risques. Elle savait qu'il ne fallait pas déranger son père au moment où il se rasait. Quand elle voulait obtenir quelque chose de lui, elle prenait dans ses bras son ours en peluche qui avait le don de le dérider, de l'incliner à l'indulgence. Cet ours, malgré son œil perdu et son nez râpé, était comme une petite divinité tutélaire qui attirait sur elle le maximum de chance.

Quand elle se promenait dans la rue avec sa bonne, elle s'efforçait de ne pas marcher sur les séparations des dalles du trottoir. Elle comptait aussi les réverbères : s'ils étaient en nombre pair, elle était sûre qu'elle n'aurait pas d'ennuis. Elle avait cru remarquer que lorsqu'elle mettait dans sa poche son petit couteau à manche d'ivoire, Claude et Denis étaient plus gentils avec elle. Il fallait bien user de toutes ces précautions dans un monde confus et menaçant où elle se trouvait de beaucoup la plus faible.

Et voici que ce monde, Nine prétendait le bouleverser. D'abord par l'injure jetée aux autorités suprêmes. Ensuite, par la révolte. Est-ce qu'une imprudence aussi folle n'allait pas provoquer d'épouvantables catastrophes? Simone n'imaginait pas bien lesquelles. Mais il lui paraissait évident que les punitions ordinaires seraient insuffisantes. Pourquoi Nine les entraînait-elle dans une entreprise si dangereuse? A quoi bon prétendre remettre de l'ordre dans ce qui ne vous regarde pas? Et Simone se sentait prise de tremblement. Elle se demandait quel acte propitiatoire elle pourrait accomplir pour se concilier le destin. L'ours en peluche, le couteau à manche d'ivoire seraient ici inopérants, bien sûr.

Elle frissonnait à l'idée de revoir grand-mère, que Nine avait traitée de voleuse et d'empoisonneuse. Il lui semblait qu'elle

n'oserait pas la regarder, ou bien qu'elle éclaterait en sanglots et lui raconterait tout. Alors elle se souvint des menaces de Nine en cas de trahison. Elle se souvint aussi qu'elle s'était liée par un serment. Il était trop tard pour reculer. Son cœur se gonfla d'anxiété, de colère contre autrui qui l'avait entraînée.

Tout à ses réflexions, elle avait laissé ralentir la balançoire. Et maintenant, assise, elle oscillait mollement au-dessus du sol, ses pieds raclant la terre.

« Eh bien, pensa-t-elle, si je puis me balancer cinquante fois tout en haut avant qu'on m'appelle, il ne m'arrivera rien de mal. »

Elle se remit debout, plia énergiquement les genoux, assura à la balançoire la force et la vitesse nécessaires pour atteindre les plus hautes branches et se mit à compter : « Un, deux, trois... » Elle était contente d'invoquer une pareille preuve, de s'assurer ainsi contre le sort contraire, car elle était à peu près certaine que personne ne l'appellerait. Pourtant, quand elle eut atteint le chiffre trente-quatre, elle fut prise d'une crainte irraisonnée. Cinquante, c'était trop. Elle pressa encore le mouvement de la balançoire lancée à toute vitesse, elle allait et venait, faisant gémir le portique, les cheveux au vent, terrifiée d'entendre tout à coup son nom jeté dans l'espace.

« Quarante-quatre, quarante-cinq, quarante-six... Si j'y arrive, pensa-t-elle, la preuve sera faite. » Elle atteignit le chiffre de cinquante, et alors elle tint à le dépasser. Ainsi faisait-elle bonne mesure et prenait-elle toute garantie. Elle parvenait à soixante-douze, quand une voix lointaine arriva à son oreille :

— Simo-o-o-ne!

Elle ralentit, désormais rassurée. Même elle sourit du coin de la bouche, en ramenant en arrière ses cheveux que le vent de sa course avait éparpillés sur son front.

— Simo-o-o-ne! Où es-tu?

Elle sauta de sa balançoire et sortit de la charmille.

— Voilà! — cria-t-elle. — Qui m'appelle?

C'était sa mère, qui venait par l'allée, qui l'embrassa sur le front, et lui mit un doigt dans le cou.

— Tu es en nage, chérie.

Simone lui prit la main. Elle se sentait en accord avec les divinités obscures, en accord avec elle-même, religieusement pacifiée.

— Mamie, chère mamie, — murmura-t-elle avec ferveur.

Et puis elle n'y tint plus, elle jeta ses bras autour de sa mère, l'embrassa à l'étouffer en la serrant tant qu'elle pouvait, débordante de bonheur. Juliette, qui était habituée à ses accès de tendresse, lui rendit ses baisers. Simone insista encore. Elles riaient toutes deux, s'étreignant, s'étouffant sous les caresses.

— Ouf, — fit enfin Juliette, — je n'en puis plus, ma bonne chatte, mon petit loup!

La mère et la fille se chérissaient de tout leur cœur. Et, au rebours des autres membres de la famille, elles savaient se le dire, et elles aimaient s'aimer.

XII

Nine et ses cousins consacrèrent la matinée du lendemain à parcourir la maison. D'abord, au hasard, avec l'espérance absurde de découvrir tout de suite des signes révélateurs du trésor. Lesquels, ils ne le savaient pas. Mais, dans leur impatience excitée, ils se hâtaient pour trouver plus vite. Cependant une partie des chambres était encore occupée; ailleurs, on balayait. On les chassait de pièce en pièce sans comprendre leurs mines fureteuses, on les envoyait au jardin. Assez déçus, ils finirent par se réfugier au salon, vide à cette heure.

— Je suis bien sûre que c'est ici, — s'écria Nine pour ranimer les courages.

Pris d'un nouveau zèle, ils soulevèrent les tapis, les coussins, ils fouillèrent une commode qui n'était pleine que d'ouvrages en tapisserie, ils sondèrent les murs, le plancher.

— Vous comprenez, — chuchota Nine, — nous ne trouverons peut-être pas une porte dissimulée qui ouvrirait le trésor. Ce serait trop beau. Mais, qui sait? une trappe, une entrée de souterrain...

— Peut-être un plan, — fit Denis qui songeait aux cartes de son île.

— Oui, ou bien une clef, et il ne s'agira plus que de découvrir la serrure.

Depuis qu'ils poursuivaient leurs recherches, la maison leur paraissait avoir changé. Non plus une vieille demeure familière dont ils connaissaient depuis toujours les recoins, les meubles, les portraits et jusqu'aux bruits différents que faisaient les portes, la façon dont criaient certaines lames du parquet, mais une autre : une maison mystérieuse qui leur était devenue étrangère. Sans savoir pourquoi, ils marchaient sur la pointe des pieds. Ils jetaient autour d'eux des regards soupçonneux. Tout leur semblait une cachette. Claude se retourna soudain, persuadé que quelqu'un se tenait derrière lui. Longuement, ils examinèrent une tache d'humidité, dans le vestibule, qui représentait peut-être quelque chose.

En ouvrant un tiroir, ils tombèrent sur une vieille collection de photographies de la famille, et ils en oublièrent leurs ténébreux desseins. Ils poussèrent des cris de joie en reconnaissant les images de leurs parents, plus jeunes et vêtus de façon démodée. Un certain portrait de leur grand-mère chevauchant un tricycle, les fit glousser de rire.

— Et ce monsieur si drôle avec son pantalon à carreaux, qui est-ce? — demanda Simone.

— Ça, c'est grand-papa. Tu ne l'as jamais connu.

Nine brandit l'image décolorée d'un enfant à peu près nu, juché sur un mouton en carton, et cria :

— Voilà oncle Pierre tout petit! C'qu'il est rigolo!

La porte de la bibliothèque s'ouvrit et Pierre, qui écrivait à côté, demanda de quoi il s'agissait.

— Nous rangeons le tiroir, — répliqua Nine en se mordant les lèvres pour ne pas pouffer.

Pierre s'avança, le menton en avant, et affectant la jovialité protectrice qu'il prenait toujours avec les enfants. Il ne s'apercevait pas qu'ils n'aimaient pas du tout son ton de condescendance amusée, ni ses familiarités qui recouvraient mal une indifférence profonde à leur égard.

— Hé bien, — fit-il, — on est content de ses vacances? J'espère qu'on ne travaille pas, hein?

Il croyait se faire bien voir en les poussant à la désobéissance ou en plaisantant leurs devoirs. Mais ce langage, qui

les aurait ravis chez un égal, les choquait dans la bouche d'une grande personne.

— C'est pas l'heure de travailler, — fit Claude.

— Et tes dents, mon bon Claude, toujours aussi écartées? Montre.

— C'est pas lui, — fit Denis, — c'est moi.

— Ah oui, — reprit Pierre qui avait confondu. — Avec ta mâchoire à trous, prends garde aux courants d'air, hein!

Denis le regarda d'un œil torve. Aucun des enfants ne dit rien : ils détestaient être moqués sur leur physique.

— Oncle Pierre, — s'écria Nine, — nous vous avons dérangé. Nous vous laissons.

D'un seul mouvement, leur groupe gagna la porte et la terrasse. Pierre hésita, puis retourna à la bibliothèque continuer ses lettres. Alors ils rentrèrent sans faire de bruit.

— Puisqu'il est occupé là, — chuchota Nine, — allons dans sa chambre.

Simone se sentit défaillir. Si c'était chez ses parents que se trouvait le trésor! Elle n'osa pas les suivre et attendit dans le vestibule. Mais ils redescendirent bredouilles, assez dépités.

— C'est chez grand-mère qu'il faut aller, — dit Claude prêt à tout.

Denis commença à murmurer. Il dit que c'était très gentil, cette histoire de trésor, mais que d'abord on ne savait pas d'où elle sortait, et puis qu'ils n'aboutiraient à rien, et que d'ailleurs Nine inventait toujours des tas de blagues plus stupides les unes que les autres.

Simone eût dû l'appuyer dans ses critiques, puisqu'elles tendaient à nier les mauvaises actions prêtées à leur grand-mère. Mais elle redouta qu'il eût raison, et que la belle histoire ne fût pas vraie, ou du moins que Nine renonçât à la soutenir, ce qui revenait au même.

Indifférente à l'opposition hargneuse de Denis, Nine poussa soudain un cri sauvage, trois syllabes qui leur servaient d'appel de ralliement et qu'ils nommaient le cri de guerre des Comanches. Puis elle bondit dans le jardin. Sans plus discuter, ils s'élancèrent d'un même élan derrière elle.

— A Falkenstein!

Ils arrivèrent en tourbillon au gros arbre, escaladèrent les

branches en se bousculant, chacun essayant de parvenir le premier en haut, — une émulation perpétuelle les unissait et divisait tour à tour —, puis, réunis à leur étage favori, ils tinrent conseil. Claude, lui, n'était pas découragé; il proposa des plans d'exploration méthodique. Plus ingénieuse, Nine leur dit :

— Vous pensez bien que ce trésor préoccupe nos parents. Ils doivent en parler entre eux quand nous ne sommes pas là. Et même en notre présence, ils laissent sûrement échapper des allusions, car ils ne se méfient pas de nous. Eh bien, écoutons-les, notons les moindres mots qui nous mettraient sur la piste.

— Je suis sûre, — s'écria Simone avec ferveur, — que papa et maman ne savent pas où est le trésor.

— Peut-être, — murmura Nine. — Peut-être que grand-mère seule connaît le secret.

A déjeuner — car il n'y avait guère que les repas qui les réunît à leurs parents — ils firent grande attention aux paroles qui s'échangeaient au-dessus de leurs têtes. Mais, roulant sur le temps qu'il faisait, la politique générale et un prochain mariage, la conversation ne leur apprit rien.

A dîner, en revanche, ils rougirent soudain d'émotion en entendant leur grand-mère dire à son fils aîné, d'un ton placide et naturel :

— J'ai l'intention de faire venir des maçons pour réparer la cave du fond, celle qui est vide. Des infiltrations se sont produites. N'est-ce pas, Alfred?

Alfred détestait qu'on l'interpellât pendant qu'il servait. Il s'arrêta dans sa marche feutrée autour de la table, acquiesça en silence d'un air douloureux, puis acheva de passer le plat et sortit en l'emportant. A l'office, il laissa échapper un soupir.

Cependant, Guillaume répondit à sa mère :

— La cave du fond? Ah oui, celle du souterrain.

Nine baissa les yeux dans son assiette, pour ne pas trahir sa brusque excitation. Claude et Denis échangèrent un regard affolé. Ils avaient mis tout leur zèle à prendre au sérieux l'histoire fantastique de leur cousine : en profondeur, ils n'y croyaient pas. Et voilà qu'elle se précisait. Ou plutôt qu'elle devenait vraie.

— Un souterrain, — fit Roland. — Qu'est-ce que c'est?

N'était-il donc pas complice? Mais le sang-froid n'abandonna pas leur grand-mère et elle répondit avec une simplicité qui eût égaré tous les soupçons :

— Il date d'un demi-siècle. C'est un canal de drainage qui sert à assécher les fondations de la maison.

Après dîner, les enfants s'empressèrent de dire bonsoir en se prétendant fatigués. Mais, au lieu de se coucher, ils se réunirent dans la chambre des filles. Ils exultaient.

— Vous avez entendu, — dit Nine en affectant d'avoir le triomphe modeste. — Un souterrain! Ils se sont trahis...

— Dès demain... — s'écria Claude, très excité.

— Il ne faut pas croire, — continua Nine, — l'explication que grand-mère a donnée à oncle Roland. On a peut-être remarqué que nous écoutions. On a voulu nous dérouter. Un canal de dénivellation, je vous demande un peu!

— De dérivation, — corrigea Claude.

— Nous touchons au but. C'est là qu'est l'entrée du trésor.

Avec gravité, Denis prit la parole :

— Il y a autre chose.

— Quoi?

— Dans le couloir du premier étage, près de la troisième fenêtre, on a dessiné une flèche sur le mur. Et puis, à côté, la lettre T. Pour dire « trésor », évidemment. Je l'ai vue tout à l'heure en passant. Je ne l'avais jamais remarqué.

Cette fois, les choses devenaient de plus en plus certaines. Denis, Claude et Simone demeurèrent silencieux, un peu oppressés, partagés entre l'inquiétude et le plaisir. Nine non plus ne dit rien et laissa l'émotion se prolonger chez ses compagnons. Elle était contente que Denis eût si vite découvert la flèche. Car c'était elle qui, avant de descendre se mettre à table, l'avait dessinée.

***

Le lendemain matin, affectant des airs innocents, ils se rapprochèrent de la cuisine : il fallait la traverser pour descendre dans la cave. Claude portait sous le bras sa boîte à outils. « Tu comprends, glissa-t-il à Nine, il faudra desceller

des pierres, faire sauter des serrures. » Malheureusement, Élise s'agitait devant son fourneau et quand ils se présentèrent elle les renvoya avec quelque rudesse.

A ce moment, Jean-Daniel passa, méthodique et appliqué comme un employé qui va à son bureau. Nine lui intima de se tenir devant la porte et de les prévenir quand Élise sortirait pour aller chercher des légumes. Eux, ils resteraient dans la salle à manger qui était vide.

Avec sa bonhomie tranquille, Jean-Daniel s'assit dans sa voiture. Il était capable d'attendre longtemps parce qu'il avait beaucoup de choses auxquelles penser et qui le distrayaient.

Les autres, frémissants, bavardaient tout bas. Ils imaginaient d'avance l'escalier sombre, la cave du fond...

— J'ai ma lampe électrique de poche, — murmura Claude.

Pratique, il avait pensé à tout. Simone se passa la main sur les yeux, éblouie déjà : elle était sûre qu'elle pousserait des cris devant l'étincellement des richesses entassées. « Les rubis, c'est rouge, et les émeraudes, c'est vert, n'est-ce pas? » questionna-t-elle. Denis, lui, ne s'arrêtait pas à la découverte prochaine, il se demandait comment rendre tout cela à la princesse Angélique. La princesse, que pouvait-elle faire à cette heure?...

Jean-Daniel parut sur le seuil de la porte-fenêtre et dit d'un ton très simple, mais qui leur donna un coup au cœur :

— Elle est partie.

Alors ils se précipitèrent, franchirent en trois sauts la cuisine vide, dégringolèrent l'escalier humide et froid. Au moment d'entrer dans la cave, ils eurent une hésitation. Mais Claude alluma sa lampe électrique, ils se faufilèrent entre les caisses, les casiers à bouteilles, la réserve de pommes de terre, ouvrirent sans difficulté une porte, et se trouvèrent dans la seconde cave, plus humide et plus froide encore.

Le silence les impressionna, et aussi l'odeur de fade moisissure, « une odeur de sépulcre », pensa Denis qui n'en avait jamais respiré. La lampe de Claude promenait de grands ronds de lumière sur les murailles rébarbatives. Et, dans le fond, ils aperçurent une petite porte basse.

— Le souterrain...

Ils demeurèrent immobiles, effrayés de se trouver si près de leur but. On entendait des gouttes d'eau tomber, quelque part, à intervalles réguliers.

Alors Nine commença à regretter d'avoir inventé son histoire. Elle se voyait obligée d'y croire, et cela devenait beaucoup moins amusant. Qu'avait-elle donc déclenché sans le vouloir? Pendant une minute, elle éprouva une vive anxiété, et eût beaucoup donné pour n'avoir jamais ouvert la bouche.

— Tiens ma lampe, — chuchota Claude à Denis, — je vais chercher un bougeoir à côté.

Il l'avait remarqué en entrant dans la première cave. Il le rapporta, alluma la bougie, et s'installa avec ses outils devant la petite porte.

— Ça sonne creux, — fit-il, — elle ne doit pas être bien épaisse.

De lui-même, il n'inventait jamais rien. Mais quand on lui offrait une tâche à résoudre, quand on faisait appel à lui, il était prêt, courageux, décidé.

Debout en cercle, les autres le regardèrent travailler. Avec son marteau et son ciseau, il essayait de dévisser la serrure. Il tapait sans obtenir grands résultats. Après un certain nombre d'efforts infructueux, il prit une scie et tenta de scier la planche du bas. Il ne disait rien, il s'obstinait, mais, les dents serrées, s'irritait contre l'obstacle.

Soudain Denis passa devant lui, tira sur la serrure et la porte s'ouvrit :

— Elle n'était pas fermée, — dit-il.

Ils ne pensèrent pas à en rire. Sous leurs yeux béait une sorte de corridor, très bas, où l'on ne pouvait s'avancer qu'en se courbant. Il en venait un air glacé qui fit éternuer Simone. Brusquement Nine souffla la bougie, éteignit la lampe.

— J'entends marcher, — chuchota-t-elle.

En effet, dans la cave voisine, quelqu'un allait et se plaignait. « J'avais pourtant laissé un bougeoir. » C'était Alfred. S'il allait entrer! « Nous sommes perdus », murmura Nine au comble de l'excitation.

Alfred ouvrit la porte qui séparait les deux caves, ne vit rien dans l'obscurité, soupira quelques mots indistincts. Puis

on l'entendit qui revenait sur ses pas et remontait l'escalier en traînant ses savates.

— Fuyons, — fit Nine en saisissant la main de Claude, une main de garçon qu'elle était bien contente de tenir et de serrer fort.

— Oui, oui, — ajouta Simone éperdue.

A tâtons, Claude ramassa ses outils et ils se sauvèrent. La cuisine toujours vide, ils la franchirent en vitesse. Dehors, ils se mirent à courir, talonnés par un reste de frayeur, ravis de retrouver l'air libre, le chaud soleil et le jardin rassurant. Ils allèrent sans arrêt jusqu'au pied de Falkenstein. Là, ils se laissèrent tomber, haletants, dans l'herbe, et se regardèrent avec enthousiasme. Mais alors ils s'aperçurent qu'ils n'étaient que trois. Denis était resté dans la cave.

Sans suivre les autres dans leur fuite, en effet, il avait pris la précaution de rapporter le bougeoir là où Claude l'avait enlevé. Il calculait qu'Alfred, descendu probablement pour chercher du vin, allait revenir avec de la lumière. S'il trouvait le bougeoir dans la première cave, il n'irait pas inspecter la seconde. Les choses se passèrent comme il l'avait prévu. Quand Alfred fut remonté avec un panier de bouteilles, Denis ralluma la lampe électrique et pénétra dans le souterrain.

Ce n'était pas très difficile d'y avancer, à condition de se courber. Mais, après quelques pas, Denis dut se courber davantage. Le sol, en terre battue, devenait marécageux. Denis se mit à quatre pattes. A mesure qu'il avançait, ses mains et ses genoux s'enduisaient de boue gluante. Le couloir tourna et il eut l'intuition qu'il se rapprochait de ce qu'il cherchait, qu'il arrivait enfin à la mystérieuse cachette. C'est alors que sa lampe, la pile s'étant épuisée, s'éteignit. Il la manipula, pressa sur le ressort, la secoua : rien à faire.

Quand il se vit ainsi perdu dans le noir, tout seul, au fond de la terre, une stupeur mêlée de détresse l'envahit. Jusque-là il avait été de l'avant, parce qu'il savait que les romans d'aventures tournent toujours bien, que, de chapitre en chapitre, on s'y tire des pires difficultés, que le héros n'est pas seulement habile et indomptable, mais immanquablement récompensé. Or, il avait entrepris de jouer le rôle du héros de roman, mais la réussite soudain faisait défaut.

Il frissonna d'humidité et d'amertume. Au moment d'atteindre le but, tout lui échappait! Que faire? Continuer dans ces ténèbres était impossible. Revenir, alors. Et s'il ne parvenait pas à ressortir, s'il demeurait prisonnier dans ce cachot! Si on avait refermé la porte derrière lui! Il essaya de se retourner; jusqu'à ce qu'il retrouvât la place nécessaire à sa volte-face, il dut se traîner à reculons, se couvrant de boue de plus en plus. Ensuite il se hâta, et, presque tout de suite, il aboutit à la cave, soulagé d'être libéré, mais furieux de son insuccès.

A tâtons il gagna la pièce des bouteilles, monta l'escalier. Élise, qui écossait des petits pois, une bassine entre les genoux, poussa une exclamation :

— Seigneur, dans quel état vous êtes! Vous allez salir toute ma cuisine!

— Taisez-vous, — répliqua Denis mortifié.

Boueux et mouillé, il déboucha dehors et ce fut pire. Car au coin de la maison il tomba sur sa mère. Une scène rapide s'ensuivit : brèves questions, reproches, auxquels il n'opposa qu'un silence hargneux. Obstinément, il refusa de dire d'où il sortait et comment il s'était pareillement souillé. Rien n'aurait pu lui faire trahir les autres et leur secret commun. Mais comme son attitude, que sa mère prenait pour de l'insolence, lui valut deux gifles, il songea qu'il les endurait pour que la mystérieuse personne que Nine appelait une princesse récupérât un jour, grâce à lui, son immense fortune. D'être brave pour elle le consola un peu.

Sa mère l'envoya dans sa chambre et il lui fut interdit de paraître à table. Toutefois ses complices furent bien contents d'apprendre, de façon indirecte, qu'il n'avait pas péri dans le souterrain.

XIII

— Tiens, vous vous promenez aussi au clair de lune? — fit Roland.

Solitaire, il fumait une cigarette sur la terrasse. Juliette était sortie un peu au hasard. Elle avait refermé la porte derrière elle, laissant les autres attablés à leur bridge. Elle répondit, d'une voix pure :

— Comme la nuit est belle!

— Et douce, n'est-ce pas?

Elle avança de quelques pas, s'arrêta, étonnée :

— Qu'il fait clair!

— N'allez pas dire, — s'écria Roland, — qu'on pourrait lire son journal comme en plein jour. D'abord, parce que c'est une phrase toute faite. Ensuite parce qu'il faudrait être le dernier des imbéciles pour lire un journal ici, à cette heure. Enfin et surtout parce qu'il ne faut jamais comparer la nuit au jour, mais l'aimer pour elle-même, pour ce qu'elle a, précisément, de différent, de mystérieux.

Tout à l'heure, seul dans la sérénité nocturne, Roland avait remué des pensées mélancoliques. Maintenant il bénissait sa belle-sœur de lui apporter une diversion, de lui permettre ainsi de parler tout haut. Souvent il était envahi par une anxiété sourde que seul le bavardage l'aidait à combattre. Il reprit :

— Vous aimez la nuit?

Juliette hésita : jamais elle ne s'était posé la question et elle se demanda comment y répondre.

— Pas les nuits d'hiver, — dit-elle au bout d'une minute. — Mais les nuits d'été, oui.

— Pourtant, — fit Roland, — elle sont bien intimidantes. On est là, à marcher avec précaution, comme si l'on craignait de déranger on ne sait qui. On n'est pas sûr que cette belle nuit douce soit pour vous. On a peur d'être indiscret, ou maladroit. Pensez comme ce serait émouvant si elle vous était destinée.

Il s'arrêta, repris par sa mélancolie. Ses amis le plaisantaient sur ses distractions dont quelques-unes étaient demeurées fameuses. Mais, en réalité, loin d'être mobile, il était obsédé. Certaines idées, d'ailleurs vagues, l'occupaient tout entier et parfois le tourmentaient.

Ils s'avancèrent dans l'allée, quittant la terrasse blanche de lune pour traverser, sous les arbres, une longue zone d'ombre. Puis ils se retrouvèrent dans la stagnante clarté.

— Est-ce que vous savez le nom des étoiles? — demanda obligeamment Juliette.

Elle trouvait son beau-frère très gentil. Un peu déconcertant quelquefois.

— Non, — fit-il. — Je ne connais que la Voie lactée et la Grande Ourse. J'estime inutile d'en savoir davantage.

Il renversa la tête en arrière.

— A quoi bon mettre des noms sur ce fourmillement d'astres? Qu'il y en a, bon Dieu! Dire que chaque soir s'ouvre sur nous l'infini, et que nous n'en sommes pas davantage troublés, et que nous allons nous coucher tranquillement, sans avoir rien compris. Pourtant ce gouffre...

Elle leva la tête à son tour et, à cause de ses paroles, elle fut saisie d'un commencement d'inquiétude. Il la regarda : avec ses lèvres disjointes, son expression de surprise, elle avait l'air d'une jeune fille.

— Et puis, — ajouta-t-il, — vous entendez la fontaine? Avez-vous remarqué comme, la nuit, les fontaines sont à la fois plus pures et plus sonores? Il y a aussi, comme elles, des gens que la solitude exalte.

Jamais elle n'avait pensé à cela. Mais elle était sûre qu'il avait raison. Et soudain, elle osa s'appliquer à elle-même cette remarque si juste. Elle en fut si enchantée qu'elle dit tout haut :

— C'est vrai, quand je suis seule...

Il sourit, amusé, légèrement dédaigneux, et s'écria :

— Vous n'êtes jamais seule, Juliette. Continuons notre promenade, voulez-vous?

Ils s'avancèrent à travers le parc qui leur semblait agrandi. A côté d'eux, les arbres posaient leurs ombres noires sur l'herbe argentée. Tout était immobile, ou plutôt suspendu, comme une respiration qu'on retient. Tout était silencieux aussi, et comme prosterné devant la lune qui montait dans le ciel taciturne.

— On devrait ne pas parler, — murmura Roland, — durant de pareilles heures, mais se taire pour mieux recevoir leur bienfait. Ou bien alors rentrer.

— Pourquoi rentrer? — demanda Juliette un peu déçue.

— Parce qu'on se souvient d'autres nuits semblables, celles de son adolescence et de sa jeunesse, où l'on se berçait de l'espoir de mille félicités, où l'on comptait sur tant de nuits futures, aussi vaporeuses, aussi profondes. Certains chants de rossignols sont cruels pour celui qui les écoute aux entours de la quarantaine.

Juliette suivait ce que disait Roland avec intérêt mais n'aurait rien su y ajouter.

— Si encore, — reprit-il, — on pouvait se souvenir avec joie. Ce qui est amer, c'est le rappel non de ce qu'on a possédé mais de ce qu'on espérait.

Juliette connaissait très peu de rêveurs, c'est-à-dire de gens qui se réjouissent ou appréhendent à l'avance, de gens qui remplacent par ce qu'ils souhaitent ce qui n'est pas arrivé. Pour elle les êtres ou les événements ne pouvaient être autres qu'ils n'étaient : par suite, inutile de les imaginer différents.

— Expliquez-moi, — fit-elle.

— Ma vie, — murmura-t-il, — n'est pas ce que j'aurais voulu...

Juliette se récria. Quelle idée de remettre son sort en question! Tout le monde n'est-il pas à peu près heureux? Roland ne dit plus rien, et ils continuèrent de marcher lentement. Ils passèrent sous un gros noyer couvert de mousse. Ensuite ils entrèrent dans une odeur flottante de chèvrefeuille. Distrait comme toujours, c'est-à-dire préoccupé, Roland reprit :

— Oh, je ne me plains pas. Je n'ai pas l'étoffe d'un révolté. D'ailleurs, ai-je souffert pour de bon... Vous sentez ce parfum de chèvrefeuille?

Elle se hâta d'aspirer l'air. Comme il sentait bon. Et avec le chèvrefeuille, d'autres parfums nocturnes, d'herbes, de fleurs endormies, de terre, entrèrent dans son âme, qui s'élargissait.

— J'ai une femme, des enfants, un métier. Pourtant, ce qui m'accable, parfois, c'est le sentiment de mon échec total. Je ne sais pourquoi je vous raconte cela. C'est dur de s'estimer médiocre.

— Vos enfants sont très gentils.

— Oui, très gentils. Je ferais tout pour eux, si cela était nécessaire. Mais ils ne me le demanderont pas. D'ailleurs, ils ne sauront jamais rien de moi. Ils se formeront de leur père une idée entièrement conventionnelle. Et moi je n'irai pas leur faire des confidences, n'est-ce pas? Ils sont nés de ma chair, selon une expression banale et magnifique, mais ma chair ne se reconnaît pas elle-même. Et quand ils auront des enfants eux-mêmes, ceux-ci leur seront également étrangers.

Jamais Juliette n'avait pensé que Simone, sa bien-aimée Simone, pût lui être étrangère. Elle sourit tout bas.

— Au fond, — poursuivit Roland, — je les envie d'être à l'âge où rien encore n'est arrivé. Quelle merveille! S'ils font des rêves, ils les considèrent comme des anticipations. Moi aussi, quand j'avais douze ans, j'admettais que l'avenir m'accorderait tout. Je ne me sens plus assez crédule, ni assez innocent, peut-être. On n'est jamais que la dépouille de l'enfant que l'on fut.

— Et Agnès? — demanda Juliette.

— Agnès?

Il poussa du pied une pierre qui se trouvait au milieu du chemin.

— Agnès, — continua-t-il, — je l'ai beaucoup aimée. Quinze ans de mariage, songez donc! Bien entendu, elle ne ressemble plus à ce qu'elle était quand nous nous sommes épousés. Et peut-être n'a-t-elle jamais ressemblé à ce que je croyais. Moi aussi, je ne ressemble plus à ce que j'étais. N'empêche que je suis lié à elle pour la vie, et que, malgré tout, nous nous entendons... Je veux dire pour les choses quotidiennes, celles qu'on se dit. Quant à celles qu'on ne se dit pas... Et ce sont les principales...

— Elle vous aime, Roland. Vous êtes un bon ménage.

— J'avance à travers un désert. L'échec, c'est précisément cela : un désert. Une solitude parfois si pesante... C'est pourquoi celle des nuits d'été m'effraye, m'effraye et me tente.

Il était content de parler de lui, ou plutôt de se plaindre délicatement, de dire des choses qui intéressaient sa compagne — il le sentait bien — et qui la scandalisaient aussi. Pour l'associer un peu plus à lui, il demanda :

— Et vous, Juliette, vous êtes heureuse?

Elle ne répondit rien. Il insista :

— Je vous ai fait une espèce de confidence. Rendez-moi la pareille. N'avez-vous pas confiance en moi?

— Mais, Roland, pourquoi ne serais-je pas heureuse? — dit-elle avec un accent de sincérité qui le fit souffrir.

— Vous aussi, — répliqua-t-il avec âcreté, — vous êtes un bon ménage.

— Mais oui.

Il songea aux histoires qui couraient sur le compte de Pierre et haussa les épaules.

— Ce que je préfère chez les femmes, — fit-il en allumant une cigarette, — est devenu très rare de nos jours. C'est la douceur, la tendresse, et même, figurez-vous, la pureté. Vous le voyez, je continue à être l'amant des clairs de lune. Mais les femmes actuelles sont tout le contraire. Elles ont jeté le masque du romanesque. Elles n'aident plus à transfigurer l'existence. Elles sont bien plus avides, plus pratiques que nous. Je ne dis pas cela pour Agnès, qui se fiche de tout, qui est une gâcheuse. Quelquefois, j'ai cru rencontrer ici ou là une sorte de bonté. Allons donc! Vous y croyez, vous, à la bonté des femmes? Ou à leur abnégation? Mais nous, les hommes, ou du moins certains d'entre nous, nous avons été élevés non par nos parents bien sûr, mais par les poèmes, certains romans et la religion, dans l'idée que les femmes étaient des êtres plus délicats que nous, prêtes à la tendresse et même à la pitié, et fières d'exalter un homme choisi. C'est là une idée entièrement conventionnelle, qui fait rire les femmes d'aujourd'hui. L'une d'elles, à qui je me plaignais, assez inutilement, m'a répondu : « Nous en avons assez d'être des inspiratrices. » Ce que je souhaiterais, tout de même, c'est d'en rencontrer une assez arriérée pour être entièrement différente du type à la mode. Évidemment, il faudrait un hasard, une chance extraordinaire. Quel dommage que le bonheur soit fait de hasards irréalisables et de rencontres impossibles!

Roland était satisfait d'exercer en paroles une vengeance agréable contre Agnès qui n'en saurait rien, contre Juliette qui l'irritait par son optimisme passif, contre d'autres qui l'avaient déçu avant tout accomplissement, enfin contre Celle — l'Inconnue avec une grande lettre — qu'il n'avait pas encore réussi à joindre et qui se faisait terriblement attendre.

Juliette le trouvait injuste. Mais comment le lui dire, puisqu'elle aurait dû se donner elle-même en exemple? Elle savait bien qu'elle était douce et tendre. Quand Pierre lui témoignait de la mauvaise humeur, elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. Elle essayait de le consoler de ses ennuis d'affaires, et quand il avait réussi une opération et

gagné de l'argent — car c'était l'argent et non les clairs de lune qui intéressait Pierre — elle le félicitait avec enthousiasme. Le bonheur de son mari — et de Simone — voilà sa plus chère préoccupation. Et si elle avait consenti à des sacrifices pour Pierre, surmonté des chagrins qu'il lui avait causés — personne n'en avait rien su. Pas même lui. N'était-ce pas de la bonté, cela? Ou bien Roland dirait-il que c'était de l'égoïsme? Elle lui en voulut un peu.

— Si nous rentrions? — proposa-t-elle.

Ils s'engagèrent dans une autre allée pour revenir vers la maison. Roland, qui avait la vague impression d'avoir éprouvé un nouvel et subtil échec, recommença de parler :

— C'est drôle que nous nous soyons dit tant de choses, ce soir. Plus qu'en bien des années. Les relations entre beau-frère et belle-sœur, j'entends entre alliés, sont tout à fait artificielles. Ce qui nous rapproche, c'est d'avoir, chacun de nous, épousé quelqu'un qui s'appelle Morestal. Pure coïncidence, avouez-le. Nous ne nous sommes pas choisis, vous et moi.

Juliette fronçait les sourcils, maintenant, mais il ne s'en apercevait pas.

— On croit épouser une femme, — continua-t-il, — et on épouse une famille. Je suis fils unique, et mon mariage m'a gratifié de deux sœurs et de deux frères que je n'avais jamais vus avant ma vingt-cinquième année. On dit « belle-famille », on devrait dire « fausse-famille ». Avez-vous quelque chose de commun avec les Morestal? Je ne dis pas avec Pierre, je dis avec les Morestal?

— Vous êtes drôle, — dit-elle en prenant le parti de rire.

— Guillaume et Marie-Louise, je me sens à mille lieues d'eux. Et vous?

Ce qu'il lui avait dit, au début de leur promenade, avait paru à Juliette une révélation, ou plutôt un commencement de révélation qui s'était arrêté. Maintenant, elle ne se trouvait plus d'accord avec lui. Toutefois, un doute s'insinuait en elle, malgré elle. Elle répondit, en hésitant :

— Marie-Louise, évidemment, est très différente de moi. Mais tenez, Claude et Denis, je les aime beaucoup. Les enfants, c'est eux la famille. Les deux vôtres me sont très chers.

Ils marchaient sous une voûte d'arbres, dans une obscurité complète.

— Et moi, — demanda Roland par jeu, — est-ce que, comme Marie-Louise, je ne vous suis rien?

Il lui avait parlé avec trop de confiance pour qu'elle lui fût désormais indifférente. Et même il éprouvait le confus soupçon qu'elle était peut-être une femme capable de tendresse.

— Vous, Roland, vous êtes un charmant beau-frère.

Oui, bien sûr, mais tendre pour un autre; jamais pour lui. Il soupira, repris par son anxiété. Il se demanda soudain si, pour s'en délivrer, il ne saisirait pas Juliette dans ses bras. Que se passerait-il ensuite? Mais il haussa les épaules. Pour elle il n'était pas un homme, il était son beau-frère.

Ils arrivèrent à la maison. Juliette hâta le pas; elle se sentait un peu coupable d'être restée si longtemps dehors. Les autres jouaient toujours au bridge : on les voyait à travers la porte vitrée, groupe éclairé autour d'une table à tapis vert.

— Venez-vous? — dit-elle à Roland qui s'était arrêté.

Le clair de lune blanchissait son visage souriant, sa robe aux ombres bleues.

— Non, — fit-il avec une rage incompréhensible, — je reste dans les ténèbres.

Et, la laissant interdite, il retourna sous les arbres.

XIV

Vers quatre heures, les trois belles-sœurs s'étaient retrouvées sur la terrasse, auprès du catalpa tutélaire. Agnès, installée sur une chaise longue, demeurait à bâiller et à fumer. Pour griller des cigarettes, elle profitait de l'absence de sa mère qui désapprouvait, chez les femmes, l'usage du tabac. De même, toutes les trois s'abstenaient, au Vignou, de se farder : elles y retrouvaient des teints naturels, au hâle véritable. Et madame Morestal se félicitait que, dans sa famille, on ne cédât pas à la mode inconvenante du maquillage.

Juliette rêvait. Sa conversation à bâtons rompus avec Roland lui avait laissé un malaise qui s'était lentement dissipé pour lui faire apercevoir en elle-même non pas des abîmes, bien sûr, mais des régions inconnues et plaisantes. Depuis lors, sa

pensée revenait volontiers à ces découvertes dont elle ne mesurait pas l'étendue.

Toujours active, Marie-Louise travaillait à une broderie, à grands gestes brusques qui, parfois, cassaient son fil, et elle profitait du silence des deux autres pour exposer ses griefs :

— Les enfants sont beaucoup trop inoccupés. Au Vignou, ils ne font littéralement rien. Je ne parle pas de Denis qui est un incorrigible paresseux. Mais même mon bon Claude, je n'obtiens pas qu'il suive son programme de vacances.

Comme les deux autres continuaient de se taire, elle attaqua Agnès :

— Comment faites-vous avec Nine? Surveillez-vous ses devoirs?

— Laissez-les donc tranquilles, — répondit Agnès qui jugeait ce genre de conversation fastidieux. — Ils se font du bien à jouer toute la journée.

— Ils jouent, mais à quoi? De mon temps, les petites filles faisaient de la tapisserie ou s'amusaient avec leurs poupées. Cela les formait à leur rôle futur. Je ne vois jamais d'ouvrage dans les mains de Nine ou de Simone.

— C'est vrai, — fit Juliette comme si elle s'éveillait.

— Nous nous lancions dans de grandes parties de dominos, de loto même, — poursuivit Marie-Louise avec véhémence. — Grâce à quoi nous nous tenions tranquilles. Mais ils trouvent ces jeux assommants. Les garçons ne parlent que de meccano, de locomotives électriques, de turbines. Ils ne pensent qu'à dévisser, à démonter. C'est une génération positive. Les contes de fées ne comptent plus. Rien pour l'imagination. Ils ne rêvent que de moteurs.

— Croyez-vous?

— De mon temps, les enfants étaient dressés avec plus de sévérité et cela valait mieux. Nous sommes trop indulgents. Il est vrai qu'on tenait alors aux manières, à la politesse. On se levait à l'entrée de ses parents. Jamais je ne me serais vautrée dans un fauteuil comme ils font tous.

— Bah, — fit Agnès, — je ne crois pas à l'éducation. Nous naissons avec des caractères tout faits. Regardez Nine : elle est ce qu'elle sera plus tard, c'est-à-dire bonne, un peu agaçante parfois, mais pleine de cœur et de sérieux.

— Croyez-vous? — ne put s'empêcher de demander à son tour Marie-Louise.

— Mais oui, sa vivacité fait illusion sur sa vraie nature. Mais c'est une naïve.

Si Agnès ne croyait pas à l'éducation, c'était par indulgence découragée plus que par conviction réfléchie, et peut-être par insuffisance de sentiment maternel. Et elle avait adopté une fois pour toutes une certaine idée de ses enfants qui lui suffisait, sans se préoccuper de savoir si elle était exacte.

— Moi aussi, — dit Juliette, — j'ai été élevée sévèrement. Je le regrette parce que cela m'a rendue craintive. Aussi j'essaie de tout obtenir de Simone par la douceur.

— Et quand Simone sera mère à son tour, — dit Agnès, — elle racontera à ses enfants qu'on l'a traitée avec la dernière des rigueurs. L'éducation qu'on a reçue paraît toujours écrasante.

Juliette sourit sans la croire. Elle savait bien que Simone et elle s'entendaient à merveille et que leurs journées étaient ponctuées de gros baisers réciproques. Elle avait dans l'oreille l'accent de ses « Mamie, mamie! » éperdus de confiance. Mais elle ignorait qu'en dépit de leur intimité profonde, jamais Simone ne lui aurait raconté l'histoire du trésor.

— J'ai une amie, — fit Agnès, — qui a longtemps souffert parce qu'elle s'imaginait qu'elle était une enfant trouvée. Elle se jura d'entourer ses enfants d'une telle tendresse que jamais ils ne pourraient à leur tour faire cette absurde hypothèse. Et l'autre jour, sa petite fille qu'elle cajole, qu'elle gâte à l'excès, lui a demandé, les larmes aux yeux : « Maman, est-ce que je suis une enfant trouvée? » Mon amie s'est mise à pleurer avec elle.

— Jamais Simone... — murmura Juliette.

— Chaque génération, — continua Agnès d'un air las, — se plaint de son enfance et pourtant la regrette. A juste titre, sans doute. Mais cette magnifique époque de la vie, on s'ingénie à la leur gâter comme si on voulait se venger sur eux de n'avoir plus leur âge. Et puis, songez donc : nous devons faire notre éducation de parents en même temps que la leur. Alors, ils en souffrent, les malheureux! Ils souffrent à la fois de notre inexpérience et de nos théories. Et, en fin de compte, c'est peut-être eux qui nous élèvent.

— Regrettez-vous vraiment votre enfance? — demanda Marie-Louise en étalant à coups de poing sa broderie à plat sur ses genoux. — Moi, je ne voudrais pas revivre la mienne : j'étais butée, bornée. La vie m'a apporté davantage.

— Le monde de l'enfance est pourtant tellement plus varié que le nôtre. Tout y est possible et rien n'y est accompli. C'est un monde virtuel. Chez l'adulte, au contraire, tout compromis.

Agnès aimait formuler des aphorismes désabusés, sauf en présence de sa mère. Aussi prenait-elle la revanche de son atonie en l'érigeant en système. Elle souffrait d'ailleurs quand elle constatait l'ardeur au plaisir de ses enfants qui lui rappelait la sienne à leur âge : elle mesurait alors tout ce qu'elle avait perdu, rien qu'à vivre.

Elle ne croyait plus profondément à l'existence des autres. Chaque fois qu'elle s'était approchée d'un être, de tout près, elle l'avait vu s'évanouir, se dissiper sous ses yeux. Aussi s'était-elle montrée cruelle sans le vouloir dans des circonstances où il aurait fallu précisément croire en quelqu'un, deviner et compatir. Mais avait-elle davantage foi en sa propre existence? L'hiver précédent, elle avait dû subir une grave opération : dans son entourage, on avait admiré sa fermeté. Ce n'était pourtant que renoncement fataliste, passivité chronique.

Elle alluma une nouvelle cigarette et regarda au loin. Ses belles-sœurs l'ennuyaient, mais jamais elle n'aurait la force de le leur dire. D'autre part, son intelligence désœuvrée ne cherchait pas en chacune d'elles la nature naïve et véritable, peut-être le secret. Pour elle-même, elle reprit :

— Un enfant, c'est un être intouché, trop pur pour nous, poétique.

A grands cris et agitant les bras, Marie-Louise protesta :

— Quelle illusion, ma pauvre Agnès! Purs, les enfants? Ce sont de petits animaux, sales, égoïstes, lubriques. On voit bien que vous ne les connaissez pas. Vous avez d'eux l'idée théorique que se font les gens qui n'en ont pas, qui ne pratiquent, de loin, que ceux des autres. L'éducation, voyez-vous, elle sert justement à les transformer, à discipliner leurs instincts, à en faire des honnêtes gens, des hommes et des femmes du monde, des chrétiens, si vous préférez.

— En effet, — fit Agnès en souriant, — ils sont d'avant le péché.

— S'ils devaient vivre dans une île déserte, encore! Mais ils doivent se préparer à entrer dans une société où il y a des règles, des lois, une morale, où l'on passe des examens, où l'on se marie, où l'on fait une carrière. C'est tout cela qu'il faut leur apprendre. Et ce n'est pas commode. N'en faites pas des anges si vous ne voulez pas en faire plus tard des criminels.

— Pauvres gosses, — murmura Agnès.

— La vraie difficulté, — reprit Marie-Louise, — c'est de tenir compte de leur caractère et de baser là-dessus leur éducation. Avec mon Claude, qui est franc comme l'or, tout à fait de mon côté, je m'y retrouve très bien. Je le gronde peu, je fais appel à ses bons sentiments. Avec Denis, la fermeté s'impose.

— N'êtes-vous pas trop sévère? — osa dire Juliette.

Marie-Louise vira d'un seul bloc sur sa chaise et leva les mains en un geste indigné.

— Oh, je sais que, dans la famille, on me trouve dure avec ce petit. Mais on ignore ses scènes, ses insolences, l'impossibilité où il est de s'entendre avec personne. Allez, il me cause bien des tracas, et je suis mal récompensée de mes efforts.

Et Marie-Louise lança ces mots comme un défi que les deux autres ne relevèrent pas. Après tout, que leur importait Denis?

Des pas précautionneux se firent entendre sur le gravier : c'était Alfred qui apportait le thé et le disposa sur la table d'osier, avec un broc de citronnade, où se heurtaient des morceaux de glace, et des gâteaux. Agnès jeta sa cigarette, car madame Morestal apparaissait, suivie, comme une reine de sa confidente, de la tante Zoé. Elle marchait avec lenteur, la main sur sa canne, moins pour s'y appuyer que pour prendre possession, à chaque pas, de sa terrasse.

Les deux vieilles dames sortaient de la bibliothèque où elles passaient ensemble tous les débuts d'après-midi. Madame Morestal voulait bien recevoir en séjour sa cousine, mais à condition que celle-ci se rendît utile. La cousine, qui ne cherchait qu'à faire pardonner sa présence, se montrait trop heureuse de remplir les fonctions de lectrice. Bien entendu, elle

ne choisissait pas les ouvrages à lire. Madame Morestal les désignait sur les rayons, d'un geste irréfutable. Ses préférences allaient aux livres d'histoire, surtout quand ils comptaient plusieurs volumes, et qu'elle jugeait, à cause de leur sérieux, plus conformes à sa dignité.

Les repas offraient à la propriétaire du Vignou un attrait particulier. Ils lui permettaient d'abord de présider. Elle aimait parcourir de son regard gris une tablée nombreuse. D'autre part, se nourrir lui faisait l'effet d'un culte qu'elle se rendait à elle-même : elle se plaisait à ce rite comme à ceux, plus secrets, de sa toilette. Enfin elle était gourmande, toutefois sans l'admettre. « Un rien me suffit », disait-elle. Ou bien : « Pour une fois je me laisse tenter ». Et personne ne se serait permis de remarquer qu'elle reprenait de chaque plat.

Lorsque, digne et fière, elle déboucha sur la terrasse, ses yeux globuleux découvrirent d'emblée sur la table une tarte aux pêches. Élise y avait apporté ses soins : et par ses belles rondeurs, sa couleur dorée, son aspect appétissant, la tarte ressemblait à son auteur.

On installa madame Morestal dans son fauteuil habituel — elle ne s'asseyait pas, elle trônait — et on s'empressa de la servir. Malheureusement, les guêpes, attirées par le sucre, vinrent tourner autour d'elle et l'assiéger jusque dans son assiette. Elle essayait de les chasser avec sa fourchette, d'un geste agacé de sa petite main, mais elles s'échappaient aisément pour revenir, l'instant d'après, plus avides, plus agaçantes. Madame Morestal s'étonna de leur indiscrétion, puis s'en irrita. Personne ne lui avait jamais disputé un plaisir. Mais les guêpes, seules dans la nature et la société, ne voulaient rien savoir des incroyables privilèges de madame Morestal.

— Ces bêtes sont insupportables, — finit-elle par dire. — Comment faites-vous, Zoé, pour qu'elles vous laissent tranquille? Ce n'est pas juste.

Un peu lasse de sa longue lecture, la vieille demoiselle reposait, l'œil vide, et faisant : « Oui... oui » de la tête. Des guêpes non moins nombreuses buvaient dans son verre de citronnade, partageaient avec elle sa tranche de tarte. Elle les laissait faire, et elles ne la piquaient pas.

— Il suffit de ne pas bouger, — dit-elle.

— Ne pas bouger, vous êtes bonne...

Craignant d'avoir été irrévérencieuse, Zoé bredouilla quelques paroles pour déplorer au contraire les ennuis de sa cousine et l'assurer qu'elle en mesurait l'importance.

Mais personne ne l'écouta. Elle figurait un personnage muet, auquel on disait bonjour ou bonsoir, mais dont on n'attendait pas de réponse. Quand elle n'était pas là, il arrivait qu'on s'attendrît un peu sur elle, parce qu'on l'avait toujours connue et qu'elle éveillait, malgré elle, de vieux souvenirs un peu ridicules. Quand elle était présente, on ne lui accordait pas le moindre intérêt.

Et ainsi on ne s'apercevait pas que cette face ridée et dodelinante laissait parfois paraître quelques vagues sourires, qu'elle réprimait sitôt qu'elle eût risqué d'être observée. Étaient-ce des sourires, d'ailleurs, ou des grimaces séniles? De même, il eût fallu être pervers pour découvrir de l'ironie dans certaines phrases auxquelles personne ne faisait attention et qui étaient poussées juste un peu trop loin dans le sens de la louange : ainsi quand elle disait à madame Morestal : « Vous qui êtes si bonne », ou à Marie-Louise : « Avec votre douceur », ou à Pierre : « Comme tu es toujours gentil, mon petit Pierre. »

Justement Pierre et Guillaume arrivèrent du tennis. Ils avaient grand soif et grand faim. On les servit, et ils engloutirent. Ils étaient assis côte à côte sur le banc, tous deux en chemise blanche ouverte, en pantalon de flanelle blanche. Guillaume, carré, heureux, battu à six jeux contre quatre, Pierre, agité malgré sa victoire, le menton en pointe, et le ton persifleur. Juliette lui fit un petit signe affectueux, mais il ne le vit pas. D'ailleurs, il détestait ce qu'il appelait « les manifestations amoureuses en public ».

— Et Roland? — demanda Agnès.

On lui répondit que Roland avait été s'informer de l'arrivée du courrier. Bientôt, il parut à son tour avec un gros paquet qu'il se mit à distribuer. Les journaux, d'abord.

— Voulez-vous regarder, Zoé, s'il y a des morts, — fit madame Morestal, bien éloignée, certes, de toute pensée funèbre, mais désireuse d'envoyer des cartes si c'était nécessaire. Les malheurs d'autrui l'intéressaient, sans l'apitoyer.

Roland répartit ensuite les lettres. Il en remit une à Pierre qui, ayant reconnu l'écriture, cessa son persiflage et la glissa dans sa poche. Abaissé durant quelques minutes comme si cette missive lui inspirait quelque gêne, son menton se releva bien vite, parce qu'à la gêne succéda une bouffée de vanité.

La distribution se termina par deux lettres à Agnès qui s'écria : « Encore des notes » et les fourra derrière les coussins de sa chaise longue, et par une grande enveloppe adressée à Guillaume.

— Rien pour moi, — s'écria Roland avec dépit, les mains vides. — D'ailleurs, je n'attends rien.

Pour se consoler, il se versa un grand verre de citronnade et alla s'asseoir dans l'herbe, aux pieds de Juliette. Ils se trouvaient à l'extrémité du groupe et tandis que les autres s'absorbaient dans la lecture des journaux, il chuchota sans qu'ils l'entendissent :

— Irons-nous, ce soir, nous promener au clair de lune?

Elle le regarda d'un air surpris, puis :

— Soit, et nous emmènerons Pierre, voulez-vous?

Il songea à la lettre qu'il venait de remettre à son mari, haussa les épaules et dit :

— Entendu. Mais j'aurais aimé vous parler de notre belle famille commune, et alors, s'il est là...

— Que voulez-vous me dire encore? Vous plaindre?

— Oh, non, ce serait inutile, et d'ailleurs tardif. Mais les analyser, voir, avec vous, ce qu'ils sont derrière l'image conventionnelle qu'ils se forment d'eux-mêmes. En réfléchissant à notre conversation, j'ai songé qu'ils étaient tous, sans s'en rendre compte, assez cruels et assez despotiques.

— Oh, Roland...

— Voyez comme chacun d'eux a maté son conjoint! Par l'autorité, l'indifférence ou la ruse. Par le nombre aussi, qui leur permet d'imposer aux alliés la prédominance matérielle et morale de leur propre famille. Au point que le conjoint ne s'en doute pas. Ils sont solidaires entre eux et réciproquement admiratifs : ce sont de bonnes raisons pour faire souffrir quiconque ne leur appartient pas par le sang... Voulez-vous que nous fondions une Association des Alliés Morestal pour la défense de nos droits?

— Ne parlez pas si fort, — murmura Juliette très gênée.

Vexé, Roland se leva pour aller rapporter son verre. Guillaume lisait pour la troisième fois la lettre qu'il avait reçue : un sourire qu'il essayait de contenir, mais qui renaissait malgré lui, éclairait sa figure. Et la joie le rajeunissait. Au point qu'il ressemblait à Claude, à l'époque du jour de l'an, quand on lui donnait ses cadeaux.

— Bonne nouvelle? — demanda Roland avec dépit.

— Oui.

Et le sourire recommença, irrépressible.

— Qu'est-ce que c'est? — fit Marie-Louise intriguée par sa bonne humeur.

Guillaume se leva, passa son bras sous le sien, l'entraîna de quelques pas et murmura :

— Là, ça y est... Je suis nommé Président du Conseil.

Elle le regarda, la bouche arrondie, puis le serra contre elle, jubilante, fière de son mâle, plus sûre que jamais de la vie, de l'avenir, et comme dilatée par cette certitude.

Soudain, Nine en tête, la horde des enfants fit irruption sur la terrasse, et, tout de suite, car ils avaient été renseignés par Élise, ils réclamèrent de la tarte.

— Il n'y en a plus, — fit Roland trouvant enfin un soulagement.

Mais Juliette se leva et tira de dessous la table une seconde tarte, entière et reluisante. Les enfants la saluèrent de cris admiratifs, et tandis qu'ils se bousculaient, leur tante leur servit de larges tranches qu'ils dévorèrent en laissant goutter le jus sur leurs mentons.

— Comme vous avez chaud, — dit Juliette.

— C'est que nous avons couru, Mamie.

Pierre s'approcha et, parmi leurs rires et leurs exclamations, chercha, à son habitude, à les taquiner.

— Cette Nine, — fit-il, — toujours dépeignée!

Nine pivota sur ses talons, en faisant voltiger les deux mèches de fouet de ses tresses, le dévisagea et répliqua, avec une mauvaise foi évidente :

— J'ai cassé mon peigne.

— Et ta brosse?

— Je l'ai prêtée à Alfred.

Enchantés de sa présence d'esprit, les enfants rirent de plus belle. Alors, Pierre essaya le genre sérieux :

— Voulez-vous faire une partie de croquet avec moi?

— Le croquet, c'est assommant, — s'écria Denis.

— Alors quoi? Chat-perché? Colin-maillard? La marelle?

Il énumérait des jeux démodés qu'ils ne pratiquaient plus depuis longtemps, mais il était incapable de soupçonner ce qui les passionnait aujourd'hui. Ils ressentirent avec force ce malentendu, et, groupés autour de lui, brusquement taciturnes, ils le dévisagèrent comme un incompréhensible personnage, un être à la fois prétentieux et bizarre. Mais, toujours enchanté de lui-même, il se mit à leur décocher des pichenettes, à les chatouiller.

Soudain, affectant un air de sévérité, il leur demanda :

— Et qu'est-ce que vous faisiez, ce matin, avec des pelles et des pioches, à creuser un trou de l'autre côté du bois?

Les enfants avaient trouvé là une sorte de fossé, et ils s'étaient imaginé que c'était peut-être un début de tranchée dont le reste avait été remblayé depuis longtemps. Alors ils avaient décidé de creuser, avec l'espoir de trouver un orifice du souterrain. La fouille avait été vaine. Mais, tout en piochant et en transpirant sans se savoir observés, que d'hypothèses sur le trésor, que de projets d'avenir! Toute la matinée y avait été employée.

Pauvre oncle Pierre! S'il se doutait seulement de leur entreprise! S'il pressentait ce qu'ils rêvaient de dramatique, d'émouvant, d'immense! Mais jamais, jamais les grandes personnes ne sauraient... Au fond la revanche, ce n'était pas de les traiter à leur insu de voleurs et de bandits, c'était de mener sous leurs yeux une existence secrète.

— Nous cherchions une pièce de deux sous, — riposta Nine, — que j'avais laissé tomber dans le bois.

Elle pouffa, ses cousins pouffèrent comme elle, et, du même élan, ils s'échappèrent, insolents et ravis.

ROBERT DE TRAZ

(*A suivre.*)

POLITIQUE ALLEMANDE

LES NÉGOCIATIONS AVEC LES PUISSANCES
LA SITUATION INTÉRIEURE

Tout le monde, même en Allemagne, jugeait la situation extérieure du Reich à peu près intolérable, quand le chancelier Hitler partit pour Venise. Qui avait eu l'initiative de cette entrevue avec le Duce? En Italie, on assurait que c'était l'Allemand; en Allemagne, on donnait à entendre qu'elle venait de M. Mussolini. Eu égard aux circonstances, la première version serait plus vraisemblable : des deux chefs de gouvernement, c'est Hitler qui avait le plus grand besoin de cette rencontre, pour son pays et pour son propre prestige. Mais elle venait à point pour M. Mussolini, que les derniers résultats de Genève n'avaient pas satisfait : ayant gagné la première manche dans son jeu contre l'Anschluss, il n'avait pas non plus les mêmes raisons qu'il y a quelques mois, de tenir à l'écart un rival.

Comment l'Allemagne s'était-elle jetée dans ce fatal isolement? Dès l'avènement du national-socialisme, sa situation empirait. La doctrine du nouveau régime, et surtout les persécutions antisémites avaient éloigné les nations libérales; la Russie soviétique, qui avait eu des rapports parfois inquiétants avec les gens de Weimar et la Reichswehr, avait rompu immédiatement avec le Reich hitlérien. Cependant, du 14 octobre 1933 au 26 janvier 1934, on constate un relèvement de la position allemande. L'Allemagne quitte la Société des

Nations. C'est un grand geste que beaucoup lui reprochent comme une faute, mais dont on ne sait pas encore si, en définitive, il la desservira. De prime abord, il semble plutôt à son avantage : il fournit à M. Hitler le prétexte d'un nouveau plébiscite, qui lui donne une majorité écrasante. Quoi que l'on puisse penser de la valeur des plébiscites en régime autoritaire, ce vote fortifie son autorité, à l'extérieur comme à l'intérieur. On ne peut plus contester à M. Hitler le droit de parler au nom du peuple allemand : de fait, il ne tarde pas à montrer que ce peuple le suit, et qu'il peut tout en obtenir.

L'accord avec la Pologne, amorcé en novembre, et signé le 26 janvier à Berlin, est un acte dont on jugera mieux dans quelques années les conséquences pratiques. Du point de vue de la psychologie politique, on peut affirmer qu'il est stupéfiant. Les étrangers qui ont vécu en Allemagne savent la haine et le mépris qu'on y affichait vis-à-vis de la Pologne, dans toutes les classes, dans tous les partis. La Pologne était la seule nation que l'Allemand semblât détester d'une façon irrémédiable. Il admettait à peine son existence. S'il fallait en croire les augures politiques, elle était condamnée à de nouveaux partages. Ceux qui voulaient bien lui reconnaître le droit de vivre tenaient en tout cas le corridor pour inadmissible. Avant la chute du régime républicain, des campagnes de presse avaient donné à ce problème un caractère aigu qui commençait à inquiéter l'Europe. Et l'on pouvait entendre quotidiennement, dans la bouche de l'Allemand moyen, des paroles comme celle-ci : « Si le corridor ne nous est pas rendu dans six mois, l'Allemagne ne peut pas vivre! »

Aujourd'hui ce même Allemand moyen ne se soucie plus du tout du corridor. Il n'exprime plus de sentiments désagréables à l'égard des Polonais. On objectera qu'il n'en pense pas moins, que son aversion ne s'est pas transformée en amour; que, si l'accord polono-allemand n'a pas soulevé de protestations, c'est que l'opinion n'est pas libre; que dans certains milieux, comme chez les anciens nationaux-allemands, on l'a vivement critiqué; que Hindenburg lui-même y était hostile; enfin que l'accord du 26 janvier ne fait que suspendre la dispute pour dix ans.

C'est déjà beaucoup. Si l'accord est réellement appliqué jus-

qu'à ce terme, qu'on imagine l'état d'esprit du peuple allemand, après ces dix ans de trêve. Au lieu d'une propagande violente contre la Pologne, nous assistons déjà à des visites de ministres, de journalistes, de professeurs. M. Gœbbels va discourir à Varsovie. Des Polonais font des conférences à Berlin. Les hommes d'affaires, les agriculteurs discutent leurs intérêts. Après plusieurs années de guerre commerciale, il va se développer entre les deux pays des rapports que faciliteront leur économie complémentaire. Si la paix se consolide, se fortifie de mille liens, si les deux peuples, sous l'impulsion de gouvernements autoritaires, s'habituent à se tolérer et à se comprendre, croit-on qu'il sera aisé au gouvernement du Reich de reprendre, au bout de dix ans, la revendication du corridor? Ce sera déjà plus difficile aux yeux du peuple allemand, à qui l'on aura soi-même conseillé l'oubli : ira-t-on lui dire qu'il s'agit d'une nécessité vitale, qu'il doit au besoin payer de son sang, quand cet état de fait aura duré un quart de siècle, — depuis 1919 — sans exercer une influence appréciable sur la vie allemande?

Un état de fait est toujours favorable à celui qui en profite : la position de la Pologne, en 1944, sera beaucoup plus forte qu'aujourd'hui. La polonisation du corridor, déjà très avancée, sera complète. Il y a des chances pour que la situation générale du pays soit meilleure, sa richesse plus grande, sa population plus nombreuse : la Pologne, comme toutes les nations jeunes, peut gagner du terrain en dix ans. Et le préjugé des autres nations sera aussi en faveur de l'heureux possédant, plutôt que de celui qui réclamerait et jouerait le rôle du trouble-fête.

Certains disent à la légère : qu'importe cette trêve? Avec les Allemands, ce n'est que partie remise. En réalité, c'est une concession énorme qu'ils ont faite à la Pologne; et celle-ci, jusqu'à nouvel ordre, est le véritable bénéficiaire de l'accord.

Du côté allemand, o a vounlu en faire un grand succès. Et c'en est un, en effet, mais point du tout, apparemment, dans le sens d'une politique nationaliste ou impérialiste. Admirez, a-t-on dit, la sagesse et la puissance du Führer : d'un coup de baguette magique il a mis fin à une inimitié qui semblait irrémédiable. Il a fait ce que Stresemann ni aucun homme

d'État républicain n'auraient jamais pu songer à entreprendre : il a rapproché ces deux peuples, il a éteint un foyer de troubles dans l'est de l'Europe. Ces laudateurs auront peut-être raison : le rapprochement polono-allemand pourra s'avérer un jour comme une contribution à la paix européenne, si les circonstances s'y prêtent : et même si les intentions de ses promoteurs ont été d'un autre ordre.

Sans suspecter les sentiments pacifiques de M. Hitler ou du maréchal Pilsudski, on peut supposer qu'ils ont obéi à d'autres considérations. Du côté polonais le désir de se dégager de l'étreinte russo-allemande en améliorant sa position sur un flanc était bien naturel : or on connaît l'antipathie du maréchal pour la Russie, sentiment qui n'a pu que s'aggraver en raison du bolchevisme. Il doit se sentir beaucoup plus près du national-socialisme, et si son chef se montrait disposé à traiter, il avait intérêt à profiter de l'occasion. Du côté allemand, en dehors du succès de prestige, consistant à surprendre le monde par un accord jugé impossible, on a généralement admis deux motifs : un projet à échéance lointaine, un complot d'une portée immédiate.

Le premier se rattache à la fois aux idées de M. Rosenberg sur l'expansion allemande dans l'est de l'Europe et à certaines ambitions polonaises. La conjonction de ces deux forces pourrait se manifester un jour aux dépens de la Russie. Que l'on suppose une défaite des Soviets, dans une guerre contre le Japon (le conflit, dans l'état actuel du monde, le plus menaçant) : défaite suivie, ou non, d'un changement de régime. La porte ne serait-elle pas ouverte à de nouveaux bouleversements, dont la Pologne pourrait tirer avantage, aussi bien que l'Allemagne? Nous ne savons pas si cette question a été discutée, ni dans quels termes : des événements imprévisibles pouvant la poser de telle ou telle façon, des accords précis ne sont pas nécessaires. Il suffit qu'on envisage diverses éventualités. Et l'on peut être certain que l'Allemagne les envisage.

M. Hitler, personnellement, s'intéresse davantage à l'Autriche. Autrichien de naissance, il a à cœur de réaliser l'Anschluss. C'est là le premier but extérieur qu'il s'est donné, et cette orientation politique a largement facilité l'accord avec

la Pologne : comme on l'a dit, l'Allemagne national-socialiste a suspendu son offensive à l'est, pour pousser sa pointe vers le sud.

Les apparences, dans cette direction, étaient des plus favorables. Grâce à une propagande énergique, le parti hitlérien faisait de grands progrès en Autriche. On comptait que de nouvelles élections lui donneraient un tiers des voix et des sièges au parlement. Le reste se répartissant entre les chrétiens-sociaux et les sociaux-démocrates, ennemis mortels, les nazis, appuyés sur le Reich, seraient bientôt les maîtres. On pourrait renoncer, pour le moment, à un Anschluss formel, une Autriche nationale-socialiste, avec un semblant d'indépendance, serait gouvernée de Berlin.

***

Telle était la situation fin janvier, quand M. Lipski, ministre de Pologne à Berlin, signa son traité avec l'Allemagne. Le gouvernement du Reich venait de marquer un point — du moins pouvait-il le prétendre. Il s'apprêtait à en marquer un second. Mais tous ses plans se trouvèrent bouleversés par les événements d'Autriche.

La révolte des sociaux-démocrates de Vienne, réprimée avec rigueur, fournit à M. Dollfuss un prétexte pour bouleverser la Constitution. A son tour il établit un régime autoritaire, dirigé contre les nazis aussi bien que contre les marxistes. Il les envoya, lui aussi, dans des camps de concentration, s'appuya, lui aussi, sur des milices : il alla même plus loin que le national-socialisme, en supprimant le suffrage universel. Et le protocole signé à Rome le 17 mars établissait entre l'Italie, l'Autriche et la Hongrie des liens politiques et économiques qui ressemblaient à une hégémonie italienne. Au lieu de se rattacher à Berlin, à Munich, l'Autriche allait-elle tomber dans l'orbite romaine?

Tous les calculs allemands s'écroulaient. Ils étaient viciés par quelques erreurs fondamentales. En prêchant le règne de la force brutale, on avait oublié que tout le monde peut y recourir, et que celui qui en donne l'exemple invite le voisin à l'imiter. Si l'on entre dans cette voie, celui qui détient le

pouvoir, l'armée, la police, etc., est toujours mieux placé que l'adversaire : s'il est résolu à se servir de ses atouts, toutes les chances sont pour lui. M. Hitler avait négligé l'importance du catholicisme en Autriche. Comme son parti, le 5 mars 1933, avait emporté la majorité dans la catholique Bavière, il pensait que l'Autriche ne ferait pas plus de résistance. Mais les rapports entre nazis et catholiques avaient changé du tout au tout, au cours de l'année écoulée : à une tentative de compromis, soutenue par le Saint-Siège, avait succédé une hostilité ouverte. Rome regrettait son Concordat avec le Reich, qui l'appliquait, au goût des autorités catholiques, d'une façon insuffisante. La propagande nationale-socialiste dégageait un relent fâcheusement païen. C'en était assez pour que le Vatican misât contre l'Anschluss, et, d'accord avec Mussolini, se portât au secours de M. Dollfuss, qui instituait un fascisme chrétien.

Le jeu perdu à Vienne brouillait aussi l'Allemagne et l'Italie, qu'on avait pu croire presque alliées, en vertu du cousinage de leurs régimes et de certaines aspirations communes. Le Reich allait-il se voir exclu de la région danubienne, que M. Mussolini semblait vouloir prendre en tutelle? En dépit de la trêve avec Varsovie et de rapports meilleurs avec Belgrade, il se voyait repoussé dans un isolement de plus en plus grand qu'aggravait l'échec des négociations pour le désarmement.

Elles avaient repris dès décembre, donnant lieu à diverses notes et aide-mémoire des gouvernements allemand, français, britannique et italien. Ces documents trahissaient de graves divergences de vues, qui toutefois ne paraissaient pas insurmontables. On sait comment le gouvernement du Reich concevait cette « Gleichberechtigung » (égalité des droits) qui, en principe, lui avait été reconnue en décembre 1932 : il réclamait une armée de 300 000 hommes avec des armes dites défensives, consentait à ce que les autres nations conservassent des armes offensives, qui seraient supprimées peu à peu, acceptait un contrôle, qui serait étendu aux formations paramilitaires, proposait un pacte de non-agression pour dix ans. Exposées dans l'aide-mémoire allemand du 18 décembre, ces conditions provoquèrent une réponse française le 1er janvier,

suivie d'une réplique allemande le 19 janvier. La France discutait les chiffres réclamés par l'Allemagne, aussi bien pour les effectifs que pour le matériel, et l'Allemagne, tout en défendant son point de vue, posait une série de questions au sujet des troupes coloniales, des réserves, des dimensions maxima envisagées pour les tanks et l'artillerie lourde, de la suppression de l'aviation de bombardement, etc.

La proposition italienne du 4 janvier, partant du fait que les puissances armées répugnaient, pour le moment, à réduire leurs armements, offrait une stabilisation au niveau actuel des effectifs, du matériel et des dépenses militaires, accordant au Reich ses 300 000 hommes et les armes défensives correspondantes (canons de 15 cm. et canons anti-aériens, tanks de 6 tonnes et avions de chasse). Quant à la proposition anglaise du 19 janvier, elle s'en tenait plus strictement à l'idée d'un désarmement général, envisageant la réduction de toutes les armées à un type commun dont les effectifs seraient discutés. L'Allemagne aurait des armes défensives; les armes offensives des autres puissances seraient détruites petit à petit. Si la suppression de la guerre aérienne n'était pas décidée dans un délai de deux ans, toutes les puissances pourraient avoir une aviation militaire.

De ces deux propositions, ce fut celle de l'Italie qui rencontra le meilleur accueil, en France comme en Allemagne. A Berlin on déclara l'accepter comme base de discussion. A Paris on n'alla jamais aussi loin : la force qu'elle laissait à la future armée allemande suscitait des objections, qui eussent peut-être été discutables, si le nouveau gouvernement français n'avait jugé extrêmement inquiétant le budget de la Reichswehr pour 1934. Dans sa note du 17 avril il appelait l'attention sur son augmentation considérable, qui atteignait 352 millions de marks en y comprenant les dépenses de l'aviation. Quelques jours plus tard (26 avril) M. von Neurath répliquait que ces dépenses étaient nécessitées par la transformation prévue de l'armée allemande et par le remplacement des vieilles unités de la flotte : un budget de 890 millions de marks, soit à peine 5 milliards et demi de francs, n'avait rien, selon lui, de menaçant pour un pays comme la France, qui consacrait plus de 16 milliards à ses dépenses militaires. Mais les pourparlers,

en fait, se trouvaient rompus, le gouvernement français renvoyant l'Allemagne à Genève. La Conférence du désarmement, qui s'y réunit fin mai, ne put qu'enregistrer ce désaccord : sa commission générale se contenta de voter une résolution en quatre points, recommandant de déclarer la Conférence permanente sous le nom de « Conférence de la paix », d'étudier spécialement les problèmes relatifs à l'aéronautique, à la fabrication et au commerce des armes, et décidant la nomination d'un comité spécial pour préparer la conclusion d'accords régionaux de sécurité.

Ce dernier point, dû à l'initiative de M. Litvinoff, était le résultat le plus important de la réunion de Genève. Le ministre des Soviets, avec une pointe nettement dirigée contre l'Allemagne, s'était efforcé de faire dévier le débat sur le terrain de la sécurité. Rappelant que tous les débats sur le désarmement avaient échoué, que certains pays avaient inscrit à leur programme la conquête de territoires étrangers, et qu'il s'était passé des événements politiques peu propices au succès de la Conférence, il proposait que le pacte Briand-Kellogg fût complété « par des pactes régionaux séparés d'assistance mutuelle du genre de ceux qu'a proposés jadis la délégation française ». La France et la Petite Entente firent bon accueil à ce projet, qui se trouve désormais au premier plan des négociations européennes. Par ailleurs la Russie exprimait le désir d'entrer dans la Société des Nations : son admission est attendue pour septembre, et les États de la Petite Entente décidaient d'un commun accord de reconnaître le gouvernement soviétique, deux d'entre eux, la Tchéco-Slovaquie et la Roumanie, mettant aussitôt leur promesse à exécution.

Cet ensemble de faits produisit en Allemagne une impression désastreuse : le gouvernement et l'opinion publique (s'il est permis de distinguer ces deux choses) y répondirent par un mot qui a le don d'affoler ce peuple : encerclement. La Russie, où l'on avait vu depuis quinze ans une amie, presque une alliée de l'Allemagne, semblait passer au camp adverse. Elle allait remplacer l'Allemagne à Genève : du coup la Société des Nations, que celle-ci pensait frapper à mort en se retirant, allait revivre sans elle. Et les pactes que proposait la Russie, correspondant à ce « Locarno de l'est » que le Reich refusait

obstinément depuis 1925, allaient fixer définitivement ses frontières orientales, comme le premier Locarno avait garanti celle du Rhin. L'Allemagne se trouverait prise des deux côtés, au moment même où se bloquait la voie qu'elle avait cru ouvrir vers le sud-est, vers l'Autriche.

***

Cette situation, à la veille de l'entrevue de Venise, donnerait à croire que la main tendue par Hitler à Mussolini était un signe de détresse. Mais le Duce avait de bonnes raisons pour la prendre. Il venait d'encaisser, lui aussi, une série d'échecs. Le pacte à quatre, dont il était l'auteur, demeurait lettre morte. L'Albanie semblait se dérober à l'influence italienne. Le pacte balkanique se présentait comme une barrière à ses projets d'expansion vers l'Orient; et la Bulgarie, qui ne s'y est pas encore jointe, marquait déjà des velléités de rapprochement avec ses voisins. La politique de MM. Barthou et Litvinoff à Genève était un obstacle du même ordre : patron de deux États minuscules, la Hongrie et l'Autriche, M. Mussolini allait-il voir se dresser contre lui toutes les autres nations de l'Europe centrale et orientale, y compris la Russie?

Cette menace devait le conduire à chercher un appui plus solide : le péril de l'Anschluss momentanément écarté, il n'y avait plus d'inconvénient à se rapprocher de l'Allemagne hitlérienne. Le Duce devait alors se rappeler qu'il avait toujours conservé deux points de contact avec elle : la communauté de vues sur le désarmement, la parenté des régimes politiques.

Sur ce dernier point, des discussions s'étaient élevées dans la presse allemande et italienne : après avoir exagéré les ressemblances entre fascisme et national-socialisme, on se plaisait à souligner leurs différences. Chemises noires et chemises brunes se traitaient réciproquement de faux socialistes, de capitalistes. En Allemagne on critiquait l'organisation corporative italienne, qui laisse subsister séparément des syndicats patronaux et ouvriers; en Italie on se gaussait du racisme « aryen » et antisémite. Mais ces querelles ne sauraient faire oublier le fond du débat : il n'est pas vrai, comme on l'entend dire — même chez nous — qu'il n'y ait à peu près rien de

commun entre deux systèmes politiques qui reposent sur les mêmes principes et usent des mêmes méthodes. Il n'est pas vrai non plus que ces affinités ne jouent aucun rôle en politique extérieure. Certes leur rôle n'est pas prédominant, il ne prévaut pas toujours contre des considérations vitales, d'ordre géographique, militaire, économique. Mais il n'en est pas moins réel. L'Allemagne nationale-socialiste en offre un exemple frappant : l'avènement du nouveau régime a retourné du jour au lendemain les rapports du Reich avec la Russie; il a facilité, sinon causé le rapprochement avec la Pologne. Il favorisera l'accord avec l'Italie : car s'il n'a pu empêcher une brouille de quelques mois à propos de l'Autriche, Hitler et Mussolini sont capables d'enterrer cette dispute. Nul autre régime, en Allemagne, ne le pourrait. Stresemann refusa toujours de voir Mussolini, à cause du Tyrol méridional. Les nazis ont solennellement renoncé à cette province allemande; et si les Italiens conservent quelque méfiance et combattent l'Anschluss pour ce motif, il y a là un dissentiment qui n'apparaît nullement comme insurmontable.

Le problème autrichien est naturellement le premier qui fut discuté à Venise. Comme pour les autres, nous en sommes réduits à des conjectures sur les propos échangés. Du côté allemand il n'y eut aucune indiscrétion; du côté italien les confidences furent maigres, et parfois dénuées de précision.

On a dit que M. Hitler s'était déclaré prêt à reconnaître l'indépendance autrichienne. Cela paraît douteux; et s'il l'a fait, ce geste est sans importance. Officiellement, les nazis n'ont jamais préconisé l'Anschluss. S'ils avaient pris le pouvoir à Vienne, ils n'auraient pas commis l'imprudence de proclamer l'annexion au Reich, au risque de provoquer des complications internationales. Ils se seraient contentés d'être les maîtres, comme ils le sont à Dantzig. Le Parti eût établi une liaison suffisante avec Berlin, pour le reste on aurait attendu des temps meilleurs.

Si l'Anschluss — et par suite le renoncement à l'Anschluss — est du point de vue national-socialiste une formalité superflue, il n'a pu tenir une grande place dans les entretiens de Stra. Mais les communiqués italiens contiennent une phrase intéressante : les deux chefs de gouvernement se sont mis

d'accord pour souhaiter le rétablissement d'une situation *normale* en Autriche. Qu'est-ce à dire? Certains ont compris que M. Hitler se serait engagé à y restreindre la propagande de son parti, surtout à la maintenir dans les voies légales. On sait en effet que de nombreux attentats lui ont été récemment attribués. Mais comment admettre que le Führer ait reconnu devant le Duce la responsabilité de son parti, alors que sa presse accuse journellement les marxistes autrichiens? En Allemagne on a interprété tout autrement ce retour à une situation normale : il s'agirait, a-t-on dit, d'une consultation populaire qui permettrait de connaître les sentiments véritables du peuple autrichien; et des dépêches tendancieuses de Vienne annonçaient qu'il serait déjà question de remplacer M. Dollfuss par le docteur Rintelen, ministre à Rome.

Il semble bien que les Allemands prennent leurs désirs pour des réalités. Néanmoins on peut admettre que la situation de l'Autriche, et surtout ses rapports avec l'Allemagne sont *anormaux*, et que le retour à la normale doit être souhaité non seulement par M. Mussolini, mais par la plupart des Autrichiens comme des Allemands. Il ne faut pas oublier que jusqu'à l'an dernier ces deux peuples se considéraient comme frères, que la frontière qui les séparait était à peine visible (la visite douanière y était pratiquement supprimée), que les échanges intellectuels étaient constants (de nombreux professeurs, journalistes, artistes, médecins, etc., autrichiens étaient établis en Allemagne); que des provinces comme celle de Salzbourg ou le Tyrol vivaient presque exclusivement du tourisme allemand. Aujourd'hui deux peuples qui parlent la même langue n'ont pour ainsi dire plus de relations. Des soldats et des miliciens en armes gardent leurs frontières. Pour empêcher les touristes allemands d'aller en Autriche, on leur a imposé un droit de sortie de mille marks. Tous les journaux allemands sont interdits en Autriche, et de rares journaux autrichiens sont autorisés dans le Reich. Comment mettre fin à cette situation aussi pénible qu'absurde? Quelque bonne volonté de part et d'autre y suffirait-elle? C'est malheureusement douteux. M. Hitler peut bien donner à ses partisans autrichiens l'ordre de se calmer. Mais dépend-il de lui, ou de qui que ce soit de supprimer le national-socialisme en

Autriche? Étant donné la position géographique des deux peuples, leurs liens de toutes sortes, et l'attraction irrésistible de celui de 66 millions d'habitants sur celui de 6 millions, on ne voit pas bien comment le national-socialisme cesserait d'être un problème pour l'Autriche, tant que ce régime subsistera en Allemagne. On le voit d'autant moins que le régime de M. Dollfuss, autoritaire comme celui de M. Hitler, n'en diffère pas essentiellement. Une hostilité persistante serait concevable, si l'Autriche était restée fidèle au libéralisme démocratique, ou s'était ralliée à un marxisme bolchevisant. Mais deux nations, allemandes l'une et l'autre, gouvernée de la même façon, n'ayant pas d'intérêts contraires, et se querellant comme elles le font aujourd'hui, n'est-ce pas un paradoxe?

Il est vraisemblable que Mussolini et Hitler n'ont pas encore trouvé de solution, mais qu'ils en cherchent, ou en chercheront une. Le Duce est un esprit trop avisé pour ne pas comprendre qu'un changement est nécessaire, qu'il se produira fatalement un jour ou l'autre, que lui-même a intérêt à l'influencer. Si son jeu consiste d'abord à éloigner l'Autriche de l'Allemagne, en empêchant l'Anschluss, il pourrait bien être un jour de les rapprocher sur la base acquise, étant admis que le national-socialisme ne régnera pas en Autriche, ou du moins n'y régnera pas sous sa forme allemande. Ne peut-on imaginer une sorte de condominium italo-allemand sur ce pays, qui, après avoir été la pomme de discorde, deviendrait un trait d'union entre Rome et Berlin. Du point de vue intérieur, il suffirait de quelques retouches à une constitution déjà considérée comme provisoire, et du partage du pouvoir entre deux partis qui, nominalement, n'existent plus, donc, essentiellement, du changement de quelques hommes. Le plus difficile serait l'accord avec l'église catholique, qui a pris en Autriche une position dominante. Mais Mussolini est dans les meilleurs termes avec le Saint-Siège, et, dans les concessions qu'il pourrait faire aux catholiques en Allemagne, Hitler possède une monnaie d'échange.

Nous ne prétendons pas qu'une telle solution interviendra, mais elle figure parmi les possibles, si l'on envisage aussi bien la ligne de la politique autrichienne que la conjonction entre

l'Italie et l'Allemagne. Celle-ci dépendra naturellement de l'ensemble de la politique européenne qu'il convient de regarder en fonction des derniers événements. En Allemagne on parle déjà d'un prolongement vers Berlin de la combinaison Rome-Budapest-Vienne, récemment esquissée par Mussolini : ce serait le rétablissement de la Triple Alliance, avec une Autriche et une Hongrie diminuées, mais auxquelles on songerait à joindre la Pologne. S'il convient de penser à ces possibilités et de les faire entrer dans les calculs des hommes d'État, on ne saurait les tenir pour certaines, ou pour imminentes. Il leur manque avant tout, pour le moment, l'adhésion du Duce, qui n'est pas encore prêt à s'engager dans un « bloc » de puissances opposé à celui des alliés de la guerre et de l'après-guerre.

Son jeu consiste au contraire — et les Allemands s'y conforment très exactement — à se poser en champion d'une politique européenne, qui exclurait toutes les anciennes alliances. Mussolini, suivi par Hitler et l'opinion allemande, reproche à la France de revenir à cette vieille politique des « blocs », qui ne serait plus adaptée aux exigences des temps nouveaux, et qui mènerait fatalement à de nouveaux conflits. Cette politique résulterait des pactes d'assistance mutuelle, que la Russie et la France ont proposés à Genève, et qui comprendraient, assure-t-on, un « Locarno de l'est » et un pacte méditerranéen. On réplique dans le camp français que l'Allemagne et l'Italie sont invitées expressément à prendre part à ces pactes, que par suite il n'est pas question d'un bloc hostile, ni d'encerclement. Mais les Allemands — affectant d'oublier que Locarno est un pacte d'assistance mutuelle — répètent qu'ils veulent s'en tenir à des pactes de non-agression, qu'on les invite à adhérer à ces nouveaux traités, tout en souhaitant, au fond, qu'ils refusent, que la négociation a été menée sans eux et qu'on veut les mettre devant le fait accompli en leur disant : « Signez avec nous, ou nous signerons sans vous, donc contre vous ».

Dans la politique allemande — on peut ajouter dans la politique italienne — on relève deux attitudes en apparence contradictoires : l'une, que nous venons d'appeler européenne, et qui consiste à dire : nous voulons une paix concertée entre tout le

monde, sans alliances, sans groupements hostiles; l'autre qui repousse les traités destinés à consolider cette paix, parce que l'on conserve l'espoir de modifier un jour le *statu quo* territorial. C'est la tendance revisionniste. Aux yeux des autres puissances, elle l'emporte de beaucoup sur la première, que l'on jugerait volontiers conventionnelle et de pure façade.

Il n'est pas sans intérêt, cependant, de s'arrêter au langage national-socialiste, car si les mots ne sont que des mots, ils engagent dans une certaine mesure ceux qui s'en servent et ne sont pas sans influencer ceux qui les écoutent. Quand M. Hitler tient des discours pacifiques, il n'inquiète pas le monde comme Guillaume II lorsqu'il parlait de poudre sèche; et quand des journaux nationalistes, qui jadis traitaient de billevesées tout programme d'ordre européen, répètent quotidiennement : « Le national-socialisme n'est pas impérialiste, il repose sur le respect des autres nationalités, il souhaite ardemment une entente et une collaboration de toutes les nations de l'Europe », que ces phrases soient sincères ou non, elles trahissent une disposition qui n'est pas négligeable.

Cette disposition n'est peut-être que l'effet de la contrainte. La situation diplomatique de l'Allemagne, comme nous le remarquions au début de cet article, n'est pas brillante; et c'est parfois faute de pouvoir être impérialiste qu'on devient pacifique. Mais l'art du diplomate n'est-il pas précisément de profiter d'une disposition, même passagère? Ces velléités de M. Hitler et de son peuple ne pourraient-elles fournir le point de départ d'une négociation, si, les prenant au mot, on leur disait : « Vous prétendez vouloir la paix avec tout le monde, vous réclamez en même temps une revision des traités, mais quelle revision? Sur le principal point qui vous intéresse, vous avez déjà conclu une trêve de dix ans avec la Pologne. Alors pourquoi cet acharnement à refuser l'accord avec d'autres? »

Déjà l'on entend dire, dans des milieux informés, que l'Allemagne n'aime pas ces pactes dont il est question, mais que peut-être, néanmoins, elle se décidera à les signer. Il y a la formule à trouver, il y a aussi la manière de la lui présenter. Il y aura enfin l'attitude finale de l'Italie... et de la Pologne. N'oublions pas que le « Locarno de l'est » qui revient sur le tapis fut d'abord proposé, il y a neuf ans, pour assurer la

sécurité polonaise. Or aujourd'hui la Pologne s'est entendue avec l'Allemagne et elle ne marque pas non plus un grand enthousiasme pour ce traité.

Enfin le problème militaire reste la grande ombre qui plane sur les rapports de l'Allemagne avec les autres puissances. C'est lui qui a déclanché le mouvement pour la sécurité. Ses armements sont ressentis partout comme une menace, ce qu'elle se refuse à admettre. « Ils sont, dit-elle, purement défensifs, ne comprenant aucune des armes (avions de bombardement, grosse artillerie et gros tanks) avec lesquelles une nation peut attaquer ses voisins ». « Tous ceux que nous avons, ajoutent les Allemands, à l'ouest (France, Belgique), au sud (Tchéco-Slovaquie), à l'est (Pologne) sont alliés contre nous, Berlin et tous nos grands centres sont à une ou deux heures d'avion de l'une ou l'autre frontière, comment pourrions-nous être assez insensés, avec une position géographique et stratégique aussi mauvaise, avec des forces et un matériel inférieurs, pour tenter une guerre d'agression? Les armements que nous réclamons laisseraient une marge de supériorité énorme à ceux qui affectent de nous craindre. Ne pouvons-nous souhaiter ce niveau, largement supérieur, il est vrai, à celui de Versailles, sans avoir des intentions belliqueuses? N'y a-t-il pas au moins deux raisons qui le justifient? L'une, d'ordre moral, qui veut qu'un grand peuple se révolte contre une discrimination et revendique ces mêmes droits qui ne sont pas contestés aux plus petits; une raison plus positive, pour être à l'abri des menaces et des invasions « pacifiques » : car nous avons subi, en dehors de l'occupation prévue par les traités, trois autres occupations depuis 1919, et l'on parle assez souvent, autour de nous, de guerre préventive. »

Ces arguments, quelque valeur qu'ils puissent avoir, ne persuaderont personne, le Reich n'ayant pas attendu, pour réarmer, la conclusion d'un accord, et les nouvelles doctrines que l'on y enseigne, l'éducation militaire et morale de la jeunesse, ayant un caractère des plus inquiétants. Il est vrai, comme nous l'indiquions ci-dessus, que le national-socialisme semble se replier sur une position défensive : du point de vue moral comme du point de vue militaire, il prétend remplacer le nationalisme impérialiste par un système de renouveau, de

rajeunissement purement intérieur. Mais cette note nouvelle donnée par les grands chefs du régime est de date trop récente, elle jure encore trop souvent avec les paroles ou les écrits de leurs fidèles ou des nationalistes vieille manière, pour qu'on en puisse s'y fier entièrement. Ce qui n'est encore qu'un simple motif devra se développer et devenir toute une symphonie, qui dominera la vie politique et spirituelle de l'Allemagne, pour que le national-socialisme soit pris pour ce qu'il voudrait être depuis peu, et qu'il n'était pas à l'origine (voir au reste *Mein Kampf*, d'Adolf Hitler) : une doctrine de renouvellement national, respectueuse d'autrui, pacifique, voire « européenne », au même titre que ce libéralisme démocratique qu'il se donne l'air de mépriser.

***

La Sarre est le seul problème extérieur qui semble devoir réserver un succès prochain au gouvernement du Reich. On sait que, le plébiscite ayant été fixé par le traité de Versailles à quinze ans après sa mise en vigueur, la population sarroise doit voter en 1935. Les délégués de la Société des Nations ont fixé au 13 janvier la date de cette consultation populaire, qui devra décider le retour de la Sarre à l'Allemagne, l'annexion à la France ou le maintien du régime actuel, autonomie sous le contrôle de la Société des Nations. Les Allemands se disent sûrs d'une majorité écrasante, sous prétexte que les Sarrois sont allemands de race et de langue et que cette question doit primer toutes les autres. Les considérations économiques seraient secondaires et n'auraient jamais influencé le vote d'une population lorsqu'elle doit choisir sa nationalité. Au reste il ne serait pas prouvé que l'intérêt des Sarrois fût de conserver le régime actuel, comme certains Français le croient. L'exemple, souvent invoqué, du charbon prouverait précisément que la Sarre peut aussi bien vivre à l'intérieur des frontières douanières allemandes que dans l'unité française : la France absorbe actuellement 4 millions de tonnes, soit 45 p. 100 du charbon sarrois, mais en 1913 elle n'en prenait (l'Alsace-Lorraine comprise) que 2 670 000, l'Allemagne sans la Sarre, 4 717 000, la Sarre elle-même en consommait 4 225 000.

Ces deux derniers chiffres correspondent à la production actuelle, qui n'est que de 9 millions de tonnes, au lieu de 13 millions en 1913. En principe, le Reich devrait donc pouvoir absorber le charbon sarrois.

Sur l'ordre de Berlin, tous les partis allemands, à l'exception des sociaux-démocrates et des communistes, se sont dissous, et leurs membres se sont inscrits au front allemand. Cette organisation, relevant les signatures des électeurs, s'est livrée à un plébiscite anticipé : elle déclare qu'elle a d'ores et déjà derrière elle 93 p. 100 des personnes qui ont le droit de vote; et ce chiffre ayant été mis en doute, elle a offert de le faire contrôler par une commission composée de notaires et de journalistes étrangers.

Ce chiffre, s'il est authentique, fait prévoir un succès très net pour l'Allemagne. Deux réserves, néanmoins, s'imposent : il n'est pas certain que tous ceux qui ont donné leur signature donneront leur voix le 13 janvier, car une pétition est un vote contrôlé, et le plébiscite sera secret. Il faudrait tenir compte aussi de la situation intérieure du Reich, qui peut se modifier d'ici six mois, ce changement influençant le vote. Certains escomptent l'éloignement d'une partie des électeurs catholiques, à la suite des querelles religieuses qui troublent l'Allemagne. Mais ces querelles sont-elles si sérieuses, qu'elles puissent faire pencher la balance? Pour peser les chances, il faut examiner l'alternative : les chances de la solution purement française étant quasi nulles, les Sarrois ont en somme à choisir entre Genève et l'Allemagne. Il ne faut pas se dissimuler que le prestige de Genève est plutôt faible en ce moment, dans la Sarre comme dans le reste du monde; et l'on peut admettre que les Sarrois aimeront mieux être gouvernés par M. Hitler, même s'ils ne sont pas des nazis fanatiques, que par un Canadien, un Hongrois ou un Persan.

Le retour à l'Allemagne posera de nombreux problèmes douaniers, monétaires, industriels : le plus délicat sera le rachat des mines domaniales, qui, d'après les traités, doit être effectué dans le délai d'un an, le prix fixé par une commission étant payé en or. L'Allemagne a des difficultés énormes pour ses transferts : sous prétexte que sa balance commerciale n'a plus d'excédents et que la réserve d'or et de devises de la

Reichsbank est proche de zéro, elle vient de suspendre le service de ses emprunts extérieurs, même des emprunts Dawes et Young. Cette décision a causé une grande indignation dans le monde entier. Si M. Schacht ne peut verser leur intérêt aux détenteurs de ces titres — une centaine de millions de marks — comment fera-t-il pour racheter les mines, que l'on évalue à trois cents millions?

Nous ignorons ce que fera M. Schacht, ou son successeur. Mais on peut se demander si la carence actuelle de l'Allemagne, en matière de paiements extérieurs, n'est pas due précisément au rachat, déjà envisagé, des mines de la Sarre, et si M. Schacht ne constitue pas un pécule en vue de ce paiement. La chose se murmure de différents côtés. Les devises soi-disant inexistantes surgiraient tout d'un coup, lorsqu'il s'agira de libérer un bien national, et le créancier, en présentant une note qu'il s'attend à ne pas voir acquitter, aurait la surprise de recevoir un chèque en bonne et due forme, qui l'obligerait à se retirer définitivement des mines comme du territoire.

***

La politique de transferts, que M. Schacht mène avec sa rudesse bien connue, a mis le Reich en délicatesse avec de nombreux pays créanciers, notamment avec les Anglo-Saxons. Le président de la Reichsbank les rend tranquillement responsables, sous prétexte que l'Angleterre et l'Amérique ayant dévalué leur monnaie, l'exportation allemande ne peut plus soutenir la concurrence avec elles : de là, depuis décembre 1933, le déficit de la balance commerciale allemande, qui fut encore active de près de 900 millions de marks en 1932, de 600 millions en 1933. M. Schacht oublie de dire que de janvier à mai 1934, si l'exportation est tombée de 1933 à 1 747 millions, l'importation allemande a monté de 1 730 à 1 925 millions, et que le déficit est dû au second chiffre, autant qu'au premier. L'Allemagne a importé davantage, pour ses préparatifs militaires, disent les uns, à cause de la lutte contre le chômage, disent les autres. La vérité est sans doute entre les deux. Du cuivre et des métaux ont été achetés au dehors pour faire des armes, de la laine pour les uniformes. Mais la reprise qui

se manifeste dans diverses industries, en corrélation avec la baisse du nombre des chômeurs, a exigé des achats de matières premières. Le programme primitif du national-socialisme, qui tendait à l'autarchie économique, a trahi à l'épreuve une grave lacune : même pour développer son mouvement d'affaires intérieur, l'Allemagne a besoin d'importer de nombreuses matières premières dont elle manque. Pour les payer, il lui faut donc exporter. Le problème de l'exportation revient pour elle au premier rang. Si elle ne peut le résoudre dans un sens favorable, elle devra restreindre ses importations. Déjà des interdictions ont été prononcées à terme : les étoffes de laine, par exemple, deviennent rares sur le marché, on commence à se les disputer pour l'hiver prochain.

L'œuvre de reconstruction, de réabsorption des chômeurs dans le circuit économique, dont le national-socialisme a fait son grand atout, pourrait se trouver menacée, si les machines doivent suspendre leur course, faute de matières premières. La situation du mark, monnaie suspendue dans le vide, devient paradoxale : sa couverture-or est tombée de 3 à 2 p. 100, sa cote en Bourse est devenue fictive, les échanges internationaux ne portent plus que sur des marks spéciaux, « Sperrmarks », « Registermarks », etc., qui se vendent de 30 à 50 p. 100 au-dessous du cours nominal. En fait, le mark n'est plus qu'une monnaie intérieure tenue artificiellement par le contrôle le plus rigoureux du commerce des devises. Cette situation durera-t-elle? L'Allemagne aurait-elle intérêt à dévaluer sa monnaie? En a-t-elle le désir? Il existe parmi ses dirigeants économiques des courants contraires. Mais tant que M. Schacht régnera, il faut s'attendre à une lutte désespérée pour sauvegarder la monnaie nationale.

Les soucis économiques, si graves soient-ils, sont passés au second plan près des complications politiques des semaines récentes. Sous un régime autoritaire comme celui du IIIe Reich, les luttes sont souterraines, il n'en parvient que des échos déformateurs. On sait cependant que les anciens milieux monarchistes et nationaux-allemands sont ceux où s'est maintenue l'opposition la plus vive. Ils détiennent encore des positions importantes, dans la grande industrie, l'armée et la diplomatie, et jusque dans l'entourage du Führer ou du président.

Le Casque d'Acier, incorporé dans les sections d'assaut, mais avec un reste d'autonomie, sympathise toujours avec eux. Crurent-ils qu'ils pourraient réussir, soit à s'emparer du pouvoir, soit, tout ou moins, à faire prévaloir leur influence? Le national-socialisme est à la fois conservateur et révolutionnaire. Son succès vient de ce qu'il a su concilier ces tendances opposées. On se demande constamment, surtout à l'étranger : va-t-il pencher à droite ou à gauche? Mais sa raison d'être est de n'incliner ni d'un côté, ni de l'autre, de tenir l'équilibre entre ces deux tendances, et jusqu'ici le Führer a toujours excellé, précisément, dans ce jeu de bascule.

Que des conflits et des tiraillements se produisent, c'est inévitable. M. Hitler, sur le terrain social, n'ayant pas encore gouverné très à gauche, on s'étonnerait que la révolte vienne de l'autre côté, si l'on ne savait qu'il s'agit d'une classe habituée depuis des siècles au pouvoir. Elle combattit avec fanatisme les républicains, qui le lui avaient enlevé. Elle favorisa contre eux le national-socialisme, dans l'espoir qu'il le lui rendrait. On conçoit qu'elle se console difficilement d'être tenue à l'écart par les nouveaux maîtres du Reich.

A côté de ce mécontentement des hommes d'hier — ou plutôt d'avant-hier, — dont le signe le plus frappant fut un discours de M. von Papen à Marburg le 17 juin, on entendait parler de mouvements inquiétants parmi les Sections d'Assaut. Une milice de ce genre devient aisément dangereuse pour ceux qui l'ont créée, lorsqu'ils sont au pouvoir : elle se prend pour le pilier de l'État, elle s'imagine que tout lui est dû : elle devient un terrain propice aux intrigues et aux entreprises des aventuriers. C'en était un que ce capitaine Röhm, dont le Führer avait fait le grand chef de ses troupes. Homme énergique et sans scrupules, dominé par les passions les plus troubles, il avait rempli après la guerre les fonctions d'instructeur des troupes boliviennes. Rentré en Allemagne, il rendit de grands services à M. Hitler pendant les années de lutte du national-socialisme, en organisant ses Sections d'Assaut. Bien que ses mauvaises mœurs fussent de notoriété publique et qu'à ce titre il compromît lourdement le parti, il fut maintenu à la tête des troupes brunes : position de premier ordre, lorsqu'elles furent portées à l'effectif de plus d'un million d'hommes

et reçurent une instruction de plus en plus militaire. Leur chef ne pouvait-il être tenté de se croire le véritable maître du Reich? C'est ce qui arriva, semble-t-il, à Ernst Röhm : pris de la folie des grandeurs, il perdit complètement le sens des réalités. La première en Allemagne, celle qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est qu'il n'y a qu'un homme vraiment populaire : Hitler. C'était lui, et non pas Röhm, le véritable chef des Sections d'Assaut. L'autre n'était que son lieutenant, un vulgaire soudard qui n'existait que par sa faveur. Il n'était pas de taille à se mesurer contre lui.

Au complot de Röhm et de quelques chefs des S. A. se joignit, il est vrai, une intrigue dont les dessous ne sont pas encore éclaircis. Le principal acteur en aurait été le général von Schleicher, ex-chancelier, tué, en même temps que sa femme, dans sa villa des environs de Berlin, par ceux qui, soi-disant, venaient l'arrêter. La personnalité de Schleicher, l'arrestation de divers collaborateurs de von Papen, la surveillance à laquelle fut soumis, pendant quelques jours, le vice-chancelier lui-même, permettent de supposer dans quel sens aurait été ce complot : il se serait étendu dans les milieux de droite, encore que Röhm et les Sections d'Assaut aient été généralement classés dans la gauche du parti national-socialiste. Mais les expressions de droite et de gauche, courante dans notre politique, conviennent assez mal ici. Il s'agissait vraisemblablement d'un syndicat de mécontents, venus de divers points de l'horizon : jusqu'où son intrigue fut-elle poussée? Fut-elle simplement amorcée par des prises de contact qui ne pouvaient échapper longtemps à une police extrêmement vigilante? La conspiration était-elle sur le point d'éclater? Les déclarations officieuses inclineraient plutôt à cette deuxième version. Mais la rigueur du châtiment, le seul fait qui demeure acquis, autoriserait les deux : si Röhm et sept chefs de groupe des Sections d'Assaut — parmi eux les plus en vue Ernst, chef des S. A. berlinoises, Heines, chef du groupe silésien et préfet de police de Breslau, furent fusillés sans autre forme de procès, cette exécution exemplaire donne une impression de faiblesse, autant que d'énergie. Si elle est de nature à décourager les imitateurs, on peut se demander si une justice aussi sommaire n'est pas inspirée par la peur du

grand jour; si les méfaits qu'elle a punis étaient vraiment en rapport avec le châtiment; et si l'on n'a pas créé sciemment une confusion dans l'opinion publique entre la conspiration et l'immoralité de ses auteurs. Une question se pose : s'ils n'avaient pas conspiré, n'aurait-on pas continué à couvrir leurs débauches, que l'on flétrit aujourd'hui, et qui étaient de notoriété publique? Elles ont été tolérées dix-sept mois, et quiconque y faisait allusion était poursuivi comme traître. Quelle condamnation pour un régime qui se pose en apôtre de la morale, en restaurateur des bonnes mœurs!

En apparence, l'autorité de M. Hitler n'aurait pas souffert de cette crise. Un peu de terreur en impose aux masses. Et ce rôle de champion de la vertu, qu'il a joué avec quelque retard, suscite quand même les applaudissements. Mieux vaut tard que jamais, dit-on. Le vice de Röhm et de sa clique, accompagné de festins crapuleux et d'un luxe insultant pour la misère des sans-travail, commençait à faire murmurer. En portant le fer dans cette plaie, le Führer, Parsifal que sa pureté avait aveuglé sur les souillures d'autrui, accomplit une œuvre de salubrité publique; il ramène ses compagnons à cette simplicité spartiate qui sied à un peuple dans la gêne.

Le résultat le plus tangible de la journée du 30 juin sera la transformation du rôle des Sections d'Assaut, qui verront leur importance diminuer. Si elles se sont avérées inoffensives entre les mains d'un aventurier, il pourrait en être autrement, si un jour elles étaient poussées par une vague de mécontentement populaire, avec un chef qui incarnerait ce sentiment. Un régime autoritaire, s'il peut s'appuyer sur une armée et une police sûres, n'a plus besoin de ces milices. En dehors de la « Schutzpolizei », qu'il a réorganisée, M. Göring s'est créé sa police spéciale, que l'on vit opérer contre le quartier général des S. A.; et le général von Blomberg a proclamé solennellement la fidélité de la Reichswehr envers le troisième Reich.

Police et Reichswehr, ont répété les autorités, doivent être désormais les seuls instruments de la force publique. On en a conclu, peut-être hâtivement, que la Reichswehr était le grand vainqueur du 30 juin, qu'elle restait maîtresse de la situation, que même le chancelier serait désormais à ses ordres. Le problème des rapports de la Reichswehr avec le pouvoir

politique (problème qui domine l'histoire de la république de Weimar) va certes se poser aux nationaux-socialistes : jusqu'à présent il demeurait dans l'ombre, la Reichswehr s'étant tenue à l'écart depuis le 30 janvier 1933. Toutefois il n'y a pas lieu d'anticiper sur la solution. La disparition des Sections d'Assaut, ou simplement leur diminution, ne peut que déplacer l'équilibre au profit de l'armée régulière, qui a, en Allemagne, une forte tradition et l'habitude de jouer un rôle politique. Les Sections d'Assaut, par leur seule existence, par leur masse, formaient un contrepoids que le Führer n'eut même pas besoin de poser sur la balance. Mais dans la Reichswehr, en dehors de l'état-major et des officiers supérieurs, il y a les officiers subalternes, il y a la troupe, que l'on disait favorables à Hitler, dès avant son arrivée au pouvoir. Si les effectifs sont portés à 300 000 hommes, avec service à court terme, l'esprit de corps en subira une atteinte, et l'on prendra soin de choisir les recrues parmi les nazis les plus fervents. Ainsi s'établirait un courant entre le peuple et l'armée, et tant que le Führer restera populaire, il pourrait compter sur un large appui dans la troupe, ce qui compenserait les velléités d'indépendance des chefs militaires.

Ne nous hâtons pas de conclure. Nous ne savons pas s'il en sera ainsi, mais tel est vraisemblablement le plan de M. Hitler, à qui le danger de se voir mis en tutelle n'aura pas échappé. Le problème a aussi un aspect extérieur, d'une importance à peine moindre. Les Sections d'Assaut constituent un des grands obstacles à l'accord sur le désarmement : si l'on est prêt à les éliminer, n'y aurait-il pas là l'élément d'une négociation nouvelle? La Reichswehr n'obtiendrait-elle pas plus facilement les 300 000 hommes qu'elle réclame? Elle ferait coup double, en triplant ses propres dimensions et en écartant les S. A., rival détesté. Il y a toutes les chances pour que tel soit le nouveau jeu, par quoi l'on essaiera de ranimer la conversation entre le Reich et les puissances.

RENÉ LAURET

LES MOCASSINS BLEUS

De nos jours, la mode en femmes change encore plus vite que les modes de femmes. A vingt ans, Lina M'Leod était d'un modernisme presque pénible. A soixante ans, elle était presque devenue une antiquité.

Elle débuta dans la vie en revendiquant son entière indépendance. A cette époque lointaine, voici quarante ans, quand une femme affirmait sa volonté de devenir indépendante, cela signifiait qu'elle ne tolérerait aucune absurdité de la part des hommes. Elle s'insurgeait contre toute autorité masculine et vivait sa vie, sans mari et sans amant.

Aujourd'hui, lorsqu'une jeune fille annonce qu'elle veut être indépendante, cela indique qu'elle va consacrer son attention aux hommes d'une façon presque exclusive : quoiqu'il ne s'agisse pas nécessairement d' « un seul homme ».

Miss M'Leod avait des rentes qui lui venaient de sa mère. C'est pourquoi à l'âge de vingt ans, elle quitta son père qui était pour elle l'image de la tyrannie et alla à Paris étudier la peinture. Lorsque la peinture n'eut plus de secrets pour elle, elle se consacre à l'étude du globe terrestre. Dans sa terrible indépendance elle trouva bientôt l'Afrique trop petite; elle flirta énergiquement avec les vastes plaines de la Chine et elle connaissait les Montagnes Rocheuses et les déserts de l'Arizona comme si elle avait mené avec eux une existence conjugale. Tout ceci simplement pour fuir l'homme.

Ce fut au Mexique qu'elle acheta les mocassins bleus, les mocassins de perles bleues à un Indien qui était son guide et

son serviteur. Malgré son indépendance, elle avait recours aux hommes, bien entendu, mais ne voyait en eux que des serviteurs et des inférieurs.

Quand la guerre éclata, elle retourna dans sa patrie. Elle avait alors quarante-cinq ans et ses cheveux grisonnaient déjà. Son frère, de deux ans son aîné, mais célibataire, s'en alla combattre; elle s'installa dans le petit manoir campagnard de la famille et fit tout ce qui était en son pouvoir. Elle était petite et droite, brève dans sa parole; son pâle visage avait la couleur de l'ivoire; sa peau ressemblait à un parchemin très délicat et ses yeux étaient très bleus. C'était le bon sens en personne, bien qu'elle fît des tableaux. Elle ne mettait même pas de rouge à ses joues délicates et parcheminées. Sincère et honnête, elle se jugeait assez bien telle que Dieu l'avait créée, et dans la petite ville elle inspirait à tous un respect extraordinaire.

En accomplissant les divers devoirs dont elle s'était chargée elle se trouvait souvent en contact avec Percy Barlow, l'employé de la banque. Il n'avait que vingt-deux ans quand elle le vit pour la première fois en 1914, et elle éprouva aussitôt pour lui une vive sympathie. Il n'était en rien un citadin : son père était un pauvre curé de campagne du Yorkshire. Mais il était de ces gens vite apprivoisés, qui sont prompts aux confidences. Il avoua bientôt à miss M'Leod, pour qui il avait un immense respect, qu'il détestait de tout son cœur sa belle-mère, qu'il craignait que son père ne fût qu'une cire molle dans les mains de cette femme autoritaire et que, en raison de ces circonstances, il était sans foyer. Le courroux brillait sur ses traits agréables et cela faisait paraître sa colère amusante, tout au moins pour miss M'Leod.

C'était vraiment un beau garçon aux cheveux lisses et noirs, aux yeux gris, étranges et clignotants, sous d'épais sourcils noirs, à la bouche assez charnue, à la voix singulière et grave qui avait un timbre légèrement rauque et caressant. Ce fut sa voix qui fit fondre la réserve de miss M'Leod, sans qu'elle sût comment. Non pas qu'il eût la moindre intention de l'émouvoir. Il la contemplait avec une admiration sans bornes. « Elle est à des lieues au-dessus de moi. »

Quand elle le regardait jouer au tennis et le voyait se livrer

au jeu avec trop d'ardeur, frapper trop fort, courir trop vite, être trop gentil pour son partenaire, miss M'Leod sentait son cœur se serrer. Il était pour elle un pauvre orphelin : pourquoi irait-il se faire tuer? Elle le retint aussi longtemps que possible, et le fit travailler avec elle à toutes sortes d'œuvres de guerre. Il était si désireux de faire tout ce qu'elle voulait, il lui témoignait un dévouement si absolu...

Mais enfin le jour vint où il dut partir. Il avait maintenant vingt-quatre ans et elle quarante-sept. Il alla lui dire adieu avec sa gaucherie habituelle. Elle se détourna brusquement, appuya son front contre le mur et fondit en larmes amères. Il fut si effrayé qu'il perdit la tête. Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, il avait mis son bras devant sa figure et sanglotait aussi.

Elle s'approcha de lui pour le consoler : « Ne pleurez pas, mon petit, ne pleurez pas. Tout s'arrangera. »

Enfin, il s'essuya les yeux à sa manche et la regarda d'un air timide et niais : « C'est de vous voir pleurer qui m'a fait pleurer », dit-il. Des larmes brillaient dans les yeux de miss M'Leod; soudain, elle l'embrassa.

« Vous êtes si gentil », dit-elle d'une voix pensive. Puis elle ajouta avec une rougeur brusque et intense sous sa peau transparente comme un parchemin : « Vous ne voudriez pas épouser une vieille femme comme moi, n'est-ce pas? »

Il la regarda muet d'étonnement.

— Non, je suis trop vieille, — se hâta-t-elle d'ajouter.

— Ne dites pas que vous êtes trop vieille, vous ne l'êtes pas, — protesta le jeune homme avec chaleur.

— Du moins, je suis trop vieille pour cela, — remarqua-t-elle tristement.

— Pas en ce qui me concerne, — dit-il. — Vous êtes plus jeune que moi par bien des côtés. Que je sois pendu si ce n'est pas vrai.

— Serez-vous pendu si ce n'est pas vrai? — riposta miss M'Leod, à la fois taquine et pensive.

— Oui, — s'écria-t-il — et si je pouvais penser que vous m'aimez, je serais joliment fier si vous m'épousiez. Je le serais, je vous assure.

— C'est bien vrai? — demanda-t-elle toujours taquine.

Cependant, la première fois qu'il obtint une permission et vint, elle l'épousa, discrètement, mais selon toutes les règles. Il paraissait tout jeune dans son uniforme de lieutenant. Ce fut dans la maison familiale de miss M'Leod, nommée Twybit Hall, qu'ils passèrent leur lune de miel. Le manoir appartenait maintenant à la nouvelle madame Barlow, car son frère était mort. Et pendant un mois, ils furent extraordinairement heureux. Elle avait fait cette étrange découverte : un homme.

Il alla à Gallipoli et fut nommé capitaine. Il rentra en 1919, encore vert de malaria, mais bien portant à part cela. Sa femme était alors dans sa cinquantième année. Et ses cheveux étaient presque complètement blancs; de longs cheveux épais et blancs, coiffés à la perfection et un visage presque ivoire et sans couleur avec des yeux très bleus.

Il lui avait été fidèle, car il n'était pas très audacieux avec les femmes. Mais il fut un peu saisi par ses cheveux blancs. Cependant il ferma les yeux et son amour n'en parut pas diminué. Et elle, quoique effrayée et un peu effarée, était heureuse. Elle éprouvait toujours un sentiment de gêne quand il venait flâner dans sa chambre, en pyjama, alors qu'elle était à demi vêtue et brossait ses cheveux. Il s'asseyait et silencieusement, la regardait brosser les longs flots ondoyants et argentés de ses cheveux blancs; son bras nu, mince et blanc comme de l'ivoire, travaillait avec un mouvement étrange et machinal, vif et énergique, et brossait la longue chevelure flottante et argentée. Il restait assis à la contempler comme s'il était hypnotisé. Et lorsqu'enfin elle se retournait brusquement pour le regarder, il se levait et lui adressait une petite remarque banale, un sourire bizarre dans les yeux. Il sortait ensuite, son léger pyjama de coton remontant sur ses hanches, car il était assez fortement charpenté. Et elle se sentait abasourdie comme en face d'une situation imprévue. Et l'habitude bizarre qu'il avait de s'incliner en franchissant silencieusement la porte, sa tête étrange de chat, ses fortes hanches et ses membres lui causaient une impression de malaise.

Ils étaient seuls dans la maison, à l'exception des domestiques. Il n'avait aucun travail. Leur train de vie était modeste, car elle avait perdu une grande partie de sa fortune pendant

la guerre. Mais elle faisait encore des tableaux. Le mariage n'avait fait que stimuler son goût pour la peinture. Elle peignait des fleurs, de belles fleurs qui éveillaient un profond émoi dans son âme. Et lui restait assis, la pipe au poing, silencieux, en contemplation devant elle. Il n'avait rien à faire. Il restait assis et contemplait la petite silhouette élégante de sa femme et ses mouvements précis tandis qu'elle peignait. Puis il cognait sa pipe pour la vider et la bourrait de nouveau.

Elle affirmait qu'enfin elle connaissait le bonheur parfait. Il sortait à peine, excepté pour se promener à cheval dans les chemins. Et personne n'allait les voir.

Mais cependant, quand ils étaient ensemble, ils gardaient le silence. Leurs longues causeries d'autrefois avaient cessé. Et il ne lisait pas beaucoup. Il restait assis, et fumait sans parler. Quelquefois ce silence donnait sur les nerfs de miss M'Leod; elle pensait alors, comme elle avait coutume de le faire jadis, que le bonheur suprême pour un être humain est peut-être dans la solitude, la solitude complète, absolue.

La banque offrit à Percy de le nommer directeur de la succursale du pays et, sur le conseil de sa femme, il accepta. Maintenant, il quittait la maison chaque matin et rentrait chaque soir, ce qui était beaucoup plus agréable. Le recteur le pria de recommencer à chanter à l'église avec le chœur; et de nouveau, elle l'engagea à accepter. Il retrouvait ainsi les vieilles habitudes de sa vie de célibataire et se sentit de nouveau lui-même.

Il était aimé. « C'est un gentil garçon inoffensif », disait-on de lui. Quelques hommes en secret le plaignaient. Ils le comblaient d'amabilités, l'invitaient à déjeuner; il avait du succès auprès des jeunes filles; ce qui était tout naturel, car, si l'une d'elles exprimait un souhait, il disait instinctivement : « Quoi? Cela vous ferait plaisir? Je vous le procurerai. » Et s'il lui était impossible de satisfaire ce désir, il disait : « Je voudrais pouvoir le faire pour vous. Je le ferais avec joie. » Et c'était sincère.

En même temps, bien qu'il s'entendît si bien avec les vierges de la ville, il ne montrait aucune hardiesse. Il était, pour

ainsi dire, encore à moitié endormi. Beau et grand et empressé, il manquait de confiance en lui-même, de personnalité.

La fille du recteur entreprit de le réveiller. Elle avait exactement le même âge que lui; c'était une jeune femme assez petite, au visage anguleux, qui avait perdu son mari à la guerre et en avait éprouvé une grande douleur. Mais elle avait adopté l'attitude stoïque qui plaît à la jeunesse : il faut vivre, n'est-ce pas, vivons donc de notre mieux. Elle avait un cœur généreux, malgré sa brusquerie. Elle possédait un petit poméranien d'un brun rougeâtre, très sémillant, qu'elle avait acheté dans les rues de Florence et qui était devenu un beau petit chien. Miss M'Leod méprisait un peu Alice Howells et son toutou, et de son côté Mrs. Howells n'éprouvait aucune affection particulière pour miss M'Leod, « c'est-à-dire Mrs. Barlow », ajoutait-elle aigrement, « car il est tout à fait impossible de l'envisager autrement que comme miss M'Leod ».

Percy était vraiment plus à l'aise au presbytère où le chien jappait, où Mrs. Howells changeait de robe trois ou quatre fois par jour, ce qu'il était impossible de ne pas remarquer, que dans l'atmosphère presque claustrale de Twybit Hall où miss M'Leod avait une jupe de tweed, un jumper au tricot de teinte naturelle, une jupe longue, des cheveux d'argent pur artistement coiffés et faisait ses merveilleux tableaux de fleurs dans le silence de plus en plus pesant de la journée. Le soir, quand il était rentré, elle se levait pour aller changer de robe. Quoique ce fût pour elle un vif émoi d'avoir un homme qui venait dans sa chambre en s'habillant, en fermant son bouton de col, pour lui dire quelque banalité, pendant que, bras nus dans sa combinaison de soie, elle enroulait rapidement ses torsades d'argent derrière sa tête, c'était aussi un tourment. Quand il était là, il ne pouvait rester loin d'elle. Et il la contemplait longuement sans jamais détourner les yeux, comme si d'elle pouvait venir une ultime révélation. Quelquefois, cette contemplation éternelle l'irritait. Elle était habituée à une solitude si complète. Que regardait-il? Elle ne le regardait jamais, elle, et détournait plutôt les yeux loin de lui. Cet examen lui donnait sur les nerfs. Elle avait plus de cinquante ans. Et ce grand corps silencieux d'homme paraissait presque redoutable.

Il était tout à fait heureux quand il jouait au tennis ou au croquet avec Alice Howells et les autres. Alice dirigeait le chœur. C'était une petite personne qui prenait des airs autoritaires, mais qui était au fond du cœur désolée et affectueuse et se demandait si elle avait encore quelque chose à attendre de la vie. Elle avait maintenant dépassé la trentaine et n'avait personne, sauf son chien, son père et la paroisse, rien dans sa vie vraiment intime. Mais elle était très gaie, même bruyante, affairée par le chœur, l'école, la danse, ses flirts et ses robes.

Percy Barlow l'intriguait. « Comment un homme peut-il être si gentil pour tout le monde? » lui demanda-t-elle un peu exaspérée. « Mais pourquoi ne le serait-il pas? » répondit-il avec l'étrange sourire de ses yeux. « Ce n'est pas que ce soit mal, mais comment peut-il y arriver? Comment pouvez-vous avoir tant de bonté? Je ne puis m'empêcher d'être chipie avec certaines personnes, mais vous, vous êtes gentil pour tout le monde. »

— Oh, vraiment? — dit-il d'un ton lugubre.

Il était pareil à un homme qui vit dans un rêve ou dans un nuage. Il faisait un excellent directeur de banque, capable et intelligent. Même physiquement, son plus grand charme était sa tête d'une forme parfaite. Il avait vraiment une grande intelligence. Mais sa volonté et son corps étaient endormis Quelquefois cette léthargie lui donnait l'air égaré. Et quelquefois il faisait paraître son corps inerte et méprisable, dépourvu de sens.

Alice Howells avait envie de le questionner sur sa femme : « L'aimez-vous? Avez-vous vraiment de l'affection pour elle? » mais elle n'osait pas. Elle n'osait pas lui dire un seul mot sur ce sujet. Il y avait encore une chose à laquelle elle ne pouvait arriver : le décider à danser. Jamais, pas une seule fois. Mais en toute autre chose, il était malléable comme de la cire.

Mrs. Barlow — miss M'Leod — passait tout son temps à Twybit. Elle n'allait même pas à l'église le dimanche. Elle s'était affranchie de l'église ainsi que de bien d'autres contraintes. Elle guettait le départ de Percy et se sentait un peu humiliée. Il allait chanter avec le chœur. Oui, le mariage était pour elle une humiliation. Incontestablement, elle avait fait un mariage indigne d'elle.

Plusieurs années s'étaient écoulées : elle avait maintenant cinquante-sept ans, Percy en avait trente-cinq. Il était encore sous bien des rapports un gamin. Mais, dans son étrange silence, il était sans âge. Elle n'avait aucune peine à lui faire faire tout ce qu'elle voulait. Si elle exprimait un souhait, il acquiesçait aussitôt. Ainsi, il était maintenant convenu qu'il n'entrerait plus dans sa chambre. Et il n'en franchissait jamais le seuil. Mais quelquefois elle allait le trouver dans sa chambre à lui; elle mettait en œuvre tous ses pouvoirs de séduction, et c'était un spectacle pathétique et navrant.

Elle le menait au doigt et à l'œil, comme on dit. Cependant, en secret, elle avait peur de lui. Au début de leur union, il avait manifesté un amour gauche mais violent qui l'avait fait reculer. Elle sentait que ce sentiment ne s'adressait pas à elle. C'était uniquement le désir confus de la femme, la recherche de sa propre satisfaction. Elle n'était cependant pas une femme quelconque faite uniquement pour lui donner cette satisfaction qu'il aurait pu obtenir de n'importe qui. Aussi elle avait frémi d'horreur et s'était reprise. Elle l'avait repoussé. Elle avait revendiqué l'intimité absolue de sa chambre.

Il accepta cette décision avec sa douceur habituelle. Cependant elle était mal à l'aise avec lui maintenant. Elle avait peur de lui, ou plutôt ce n'était pas de lui, mais d'un mystérieux je ne sais quoi qu'elle devinait en lui. Quand elle allait le retrouver et s'efforçait d'être gentille pour lui, avec son charme émouvant de femme de cinquante-sept ans novice et gauche, elle le trouvait aussi aimable que de coutume, mais indifférent au fond du cœur. Il n'était pas insensible pourtant à sa séduction pathétique. Sans qu'il s'en rendît bien compte, son mystère, ses épais cheveux blancs, ses yeux d'un bleu ardent, son raffinement de femme distinguée l'enchantaient toujours. Mais le désir physique qu'elle lui avait inspiré était éteint, complètement éteint. Et en secret, elle s'en réjouissait, mais lorsqu'il la contemplait longuement et fixement, immobile et silencieux, elle avait peur, comme si quelqu'un la montrait du doigt. Cependant, elle savait que, dès qu'elle lui adresserait la parole, ses veux changeraient brusquement d'expression et il reprendrait son bon et aimable sourire.

Ce ne fut que dans les sombres mois qui terminent l'année

qu'elle s'aperçut de la disparition des mocassins bleus. Elle les avait suspendus à un clou dans la chambre de Percy. Non pas qu'il s'en servît : ils étaient trop petits. Elle non plus : ils étaient trop grands. Les mocassins chez les Indiens sont des chaussures d'homme et non de femme. Mais ils étaient d'une délicieuse couleur bleu turquoise et composés de petites perles turquoise où zigzaguaient des petites flammes blanc terne et vert foncé. Quand, au début de leur mariage, il les avait a admirés, elle avait dit : « Oui, ils sont d'une couleur exquise, n'est-ce pas? Si bleus! » Et il avait répondu : « Et cependant beaucoup moins bleus que vos yeux! »

Elle les avait donc suspendus au mur de sa chambre et les avait laissés là. Mais un jour de novembre, alors que les fleurs manquaient et qu'elle mourait d'envie de peindre une nature morte qui contînt quelque chose de bleu — du bleu ardent des dauphinelles — elle était allée dans la chambre de son mari chercher les mocassins. Ils avaient disparu. Elle les chercha partout sans pouvoir les trouver. Les bonnes ne savaient pas ce qu'ils étaient devenus.

Elle demanda : « Percy, savez-vous où sont les mocassins bleus qui étaient accrochés dans votre chambre? » Pendant un moment un silence de mort régna. Puis, la regardant de ses bons yeux clignotants, il répondit : « Non, je ne le sais pas. » Le silence tomba de nouveau. Elle ne le croyait pas. Mais comme elle était d'une éducation parfaite, elle se borna à dire en détournant la tête : « Eh bien, c'est vraiment curieux! » Le silence recommença. Il le rompit en demandant ce qu'elle voulait faire des mocassins. Elle expliqua. Puis on n'en parla plus.

C'était novembre et Percy maintenant s'absentait assez souvent le soir. Il répétait une pièce qui devait être jouée à l'école de l'église, le jour de Noël. Il lui avait demandé son avis. « Croyez-vous que ce n'est pas un peu au-dessous de ma dignité d'accepter un des rôles? » Elle le regarda avec douceur, et déguisa sa véritable pensée : « Voyez, si vous ne vous sentez pas personnellement humilié, dit-elle, il n'y a pas autre chose à considérer. » Il répondit : « Oh, cela ne me trouble pas du tout. » Alors, elle répliqua avec la même douceur : « Eh bien acceptez. » Mais elle ajoutait au fond du cœur : « Si cela vous

amuse, mon enfant! » Pourtant, pensait-elle, le monde était vraiment bien changé puisque le maître de Twybit Hall, ou même le directeur de l'importante banque Stubbs jouait en public sur un théâtre d'école dans une représentation d'amateurs. Et elle resta paisiblement à l'écart, préférant laisser dans l'ombre tous les détails. Elle vivait dans son monde à elle.

Quand il avait dit à Alice Howells : « Vous ne croyez pas que les gens seront indignés, les clients de la banque, par exemple... ils penseront peut-être que cela manque de dignité? », elle avait crié en plongeant son regard dans ses yeux clignotants : « Oh, vous n'avez pas besoin de vous mettre à la torture pour garder votre dignité, Percy, pas plus que moi pour garder la mienne. »

La première représentation devait avoir lieu la veille de Noël; et, après la pièce, l'office de minuit serait célébré dans l'église. Percy annonça donc à sa femme qu'il ne serait pas de retour avant trois heures du matin au plus tôt. Puis il partit dans l'auto.

Lorsque la nuit tomba, accompagnée de pluie, miss M'Leod se sentit triste et seule. On la mettait au rancart. La vie lui échappait. C'était la veille de Noël et jamais dans toute son existence, elle n'avait été aussi seule. Percy lui-même accentuait sa solitude en la laissant ainsi.

Elle décida de ne pas accepter cet abandon. Elle irait assister à la pièce, elle aussi. Il était plus de six heures et elle était en proie à une grande surexcitation. Dehors régnaient l'obscurité et la pluie, dans la maison, le silence et la tristesse. Elle alla au téléphone et demanda le numéro du garage de Shewbury. Ce fut avec grande difficulté qu'elle put obtenir qu'on lui envoyât une auto; M. Slater serait obligé d'aller la chercher lui-même dans la petite cinq-chevaux : toutes les autres voitures étaient sorties.

Nerveusement, elle revêtit une robe vert foncé et se para de quelques modestes bijoux. Lorsqu'elle se regarda dans la glace, elle se trouva encore mince, jeune et distinguée. Elle ne vit pas combien elle était démodée, avec sa taille sans souplesse, l'étincelante torsade de ses cheveux d'argent qui sortait de son chapeau et sa robe longue.

Il fallait faire un trajet de trois milles sous la pluie pour arriver à la petite ville. Elle s'assit près du vieux Slater, qui, habitué à conduire des chevaux, était nerveux et gauche au volant d'une auto; ils n'échangèrent pas un mot... Il la déposa avec soulagement devant la porte de l'école Saint-Barnabé.

Il était presque onze heures et demie. La salle de classe était comble et bourdonnait comme une ruche. « Je crains qu'il ne nous reste pas une seule place, Mrs. Barlow », dit Jackson, un des marguilliers, qui montait la garde devant le porche de l'école, où des gens se battaient encore pour entrer. Il se tenait en face d'elle consterné. Elle le contemplait consternée. « Eh bien, il faudra que je me trouve un petit coin jusqu'à ce que M. Barlow puisse me reconduire, dit-elle. Ne pouvez-vous me mettre une chaise quelque part? »

Tourmenté et embarrassé, il alla partager son tourment et son embarras avec les autres personnes chargées de la direction. Dans la salle, pas une place n'était libre. Mais M. Simmons, le principal épicier du pays, céda à Mrs. Barlow la chaise qu'il occupait au premier rang et s'assit au pied de la scène où il ne voyait rien du tout. Mais il apercevait Mrs. Barlow, installée entre sa femme et sa fille et leur adressant de temps en temps une remarque, et il était satisfait.

Les lumières s'éteignirent. La pièce intitulée : *Les Souliers de Shagput* allait commencer. Le rideau d'amateur fut tiré, montrant la petite scène avec une toile de fond blanche qu'un amateur avait barbouillée de façon à ce qu'elle représentât une cour mauresque. Percy entra costumé en Maure, le visage noirci. Il était très beau, ses yeux gris pâle paraissant étranges et saisissants dans son visage sombre. Mais il était en proie au trac, il se détournait des spectateurs pour parler et allait et venait d'un air emprunté... Après un assez long dialogue qui avait des prétentions comiques, arriva l'héroïne, qui, bien entendu, n'était autre qu'Alice Howells. Elle représentait une houri orientale et portait un pantalon bouffant de gaze blanche, un voile d'argent et... les mocassins bleus. Tout sur la scène était blanc, à l'exception des mocassins bleus, de la ceinture vert foncé de Percy et du fez rouge d'un petit nègre.

Lorsque Mrs. Barlow vit les mocassins bleus, une petite

bombe de rage explosa en elle. Ici, dans ce lieu inattendu entre tous, les mocassins bleus qu'elle avait achetés dans les déserts américains! Les mocassins bleus qui étaient moins bleus que ses yeux. Ses mocassins bleus aux pieds de cette créature, Mrs. Howells!

Alice Howells n'avait aucun trac. Elle regarda en face les spectateurs en levant son voile argenté. Et, bien entendu, elle vit Mrs. Barlow assise là, comme Dieu au Jugement dernier, au premier rang. Et une bombe de rage fit aussi explosion dans son cœur.

Dans la pièce, Alice était l'épouse du vieux calife à barbe grise, mais elle gagnait l'amour du jeune Ali, autrement dit Percy; les deux amoureux cherchaient à fuir le calife, les eunuques noirs, les vieilles commères pour se jeter dans les bras l'un de l'autre. Les souliers bleus jouaient un rôle très important, car lorsque la douce Leila les portait, le vaillant Ali savait qu'un danger les menaçait. Mais quand elle les enlevait, il pouvait approcher sans crainte.

La pièce était enfantine et plaisait à tout le monde, et miss M'Leod se serait peut-être déclarée satisfaite, si la moutarde n'était pas montée au nez d'Alice. La jeune femme, outrageusement fardée, était belle, d'une beauté impudente et hardie. Et brusquement, elle fut hardie, hardie comme un démon. Depuis des années, la pauvre petite veuve était « sage », travaillait comme un nègre dans la paroisse, et ne flirtait que pour égayer un peu sa vie, sans aller très loin; elle savait bien que ces badinages n'auraient jamais de suite; elle était simplement décidée à ne pas s'abandonner au découragement.

La vue de miss M'Leod, assise si droite, si froide avec ses grands airs de supériorité, brusquement déchaîna le démon qui dormait dans Alice Howells. Tous ses membres semblèrent se dissoudre, envahis par une suave langueur, tandis que son jeune instinct sexuel longtemps réprimé se répandait jusqu'au bout de ses doigts. Sa voix était étrange, et elle ne reconnaissait pas ses longs accents plaintifs. Elle sentait que tous ses mouvements étaient fluides. Elle se sentait devenir comme l'eau vivante des fleuves. C'était une sensation délicieuse. Et sous tout cela se cachait un aiguillon venimeux pour

miss M'Leod qui était assise là si droite avec sa grosse torsade de cheveux blancs.

Le rôle d'Alice dans le personnage de la délicieuse Leila consistait à séduire le lourdaud Percy. Et elle fut séduisante à souhait. En deux minutes, elle l'eut ensorcelé. Il ne voyait pas les spectateurs. Un faible sourire d'enchantement entrouvrait ses lèvres pendant qu'il donnait la réplique à la jeune femme en pantalon bouffant. Sa voix grave et rauque changea et prit un timbre sonore qui mettait à nu sa pensée. Quand tous deux chantaient ensemble les duos simples et banals de la pièce, ils semblaient ne plus faire qu'un. Et à la fin du premier acte, lorsque la délicieuse Leila jeta loin d'elle les mocassins bleus en criant : « Adieu, souliers d'esclavage, souliers de chagrin » et dansa toute seule, pieds nus, dans son costume à la turque, devant le héros fasciné, le sourire de Percy exprimait un tel enchantement que tout le monde fut enchanté aussi.

L'indignation de miss M'Leod ne connut pas de bornes. Quand l'impudente Alice envoya d'un coup de pied les mocassins bleus de l'autre côté de la scène en criant : « Adieu, souliers de chagrin », la vieille femme devint rouge de fureur et ce fut à grand-peine qu'elle put réprimer son violent désir de se lever, de saisir les mocassins sur la scène et de les emporter. Elle resta assise, muette d'indignation, pendant le court entr'acte qui sépara le premier acte du second. Ses mocassins! ses mocassins bleus! qui étaient de la couleur sacrée, du bleu turquoise des cieux!

Mais ils reparurent au deuxième acte, aux pieds de l'effrontée Alice Howells. Cela dépassait les bornes. Et les scènes d'amour entre Percy et la jeune femme devenaient d'une impudeur incroyable. Alice perdait toute retenue. Elle était au comble de la surexcitation et prise à son propre piège, elle avait tout oublié, sauf Percy et la présence exaspérante de cette autre femme qui s'imaginait qu'il lui appartenait. Lui appartenir, à elle! Ah, ah! Car il était sous le charme. L'étrange sourire de ses lèvres, le rayonnement fixe de ses yeux, sa façon de cambrer les reins lorsqu'il se penchait sur elle, le son nouveau, insouciant et rauque de sa voix — les spectateurs avaient devant leurs yeux un homme ensorcelé, égaré par l'amour.

Miss M'Leod était honteuse et torturée comme si elle eût été assise sur des charbons ardents. Elle perdait aussi la notion des choses et s'abandonnait à sa colère. Elle était outrée. Le second acte préparait la catastrophe. La catastrophe eut lieu. La délicieuse Leila jeta les souliers bleus : « Adieu, souliers d'esclavage, adieu », vola pieds nus vers Ali au comble du bonheur et se jeta dans ses bras. Si jamais un homme fut fou de désir, ce fut Percy lorsqu'il pressa la forme flexible de la femme contre son corps, et sembla l'envelopper sans s'en apercevoir, oublieux de toute autre chose. Elle, heureuse de l'avoir ensorcelé, mais sentant toujours sur elle les yeux des spectateurs, et ceux de cette miss M'Leod aux grands airs, semblait se fondre dans son étreinte.

Miss M'Leod se leva et regarda la porte. Mais l'espace qui l'en séparait était plein de gens debout, retenant leur souffle, tandis que les deux acteurs sur la scène restaient perdus dans les bras l'un de l'autre et que les trois violons et la flûte s'éveillaient doucement. Miss M'Leod n'en put supporter davantage. Elle était debout et hors d'elle. Elle ne pouvait sortir. Elle ne pouvait se résoudre à se rasseoir.

— Percy, — dit-elle à voix basse et claire. Voulez-vous me donner mes mocassins?

Il leva la tête comme un homme réveillé en sursaut au milieu d'un rêve, il souleva son visage posé sur l'épaule de sa Leila. Ses yeux d'un gris doré étaient pareils à de molles flammes frémissantes. Il regarda avec une stupéfaction mêlée d'horreur la petite femme à cheveux blancs debout au pied de la scène.

— Eh? — dit-il absolument abasourdi.

— Voulez-vous me donner mes mocassins? — et elle montra les souliers sur la scène.

Alice s'était éloignée de Percy et regardait cette vipère de vieille femme qui s'était levée au premier rang des spectateurs. Alors elle le vit traverser la scène, les reins cambrés, semblable à un homme hypnotisé, ramasser les mocassins bleus et se baisser au bord de la scène pour les donner à sa femme qui tendit la main.

— Merci, — dit miss M'Leod et elle se rassit, les mocassins bleus sur les genoux.

Alice reprit son sang-froid, fit un signe au petit orchestre et se remit à chanter aussitôt d'une voix forte et assurée sa partie dans le duo qui terminait l'acte. Elle savait qu'elle pouvait disposer en sa faveur de l'opinion publique.

Percy aussi se reprit immédiatement, son petit sourire revint sur son visage, il oublia de nouveau sa femme tandis qu'il chantait. C'était fini. Le rideau retomba. Les applaudissements éclatèrent. Le rideau s'ouvrit et Alice et Percy saluèrent les spectateurs avec leur sourire mystérieux, tandis que miss M'Leod restait assise, les mocassins bleus sur les genoux.

Le rideau s'abaissa. C'était l'entr'acte le plus long. Après quelques instants d'hésitation, Mrs. Barlow se leva avec dignité, prit son manteau sur son bras et, les mocassins bleus à la main, se dirigea vers la porte. Chacun s'écarta respectueusement sur son passage.

— Je voudrais parler à M. Barlow, — dit-elle à Jackson qui l'avait introduite avec anxiété et se préparait maintenant à la faire sortir avec la même inquiétude.

— Oui, Mrs. Barlow.

Il la conduisit à la petite salle d'étude du fond qui servait de vestiaire. Les acteurs amateurs buvaient de la limonade en bavardant gaiement. Mrs. Howells s'avança et Jackson lui chuchota les nouvelles à l'oreille. Elle se tourna vers Percy :

— Percy, Mrs. Barlow demande à vous parler. Voulez-vous que je vous accompagne?

— Me parler? Oui, venez avec moi.

Tous deux suivirent Jackson dévoré d'inquiétude dans l'autre classe à peine éclairée où Mrs. Barlow les attendait, enveloppée dans son manteau, les mocassins à la main. Elle était très pâle; elle regarda entrer les deux silhouettes qui paraissaient irréelles dans leurs déguisements de mousseline, et feignit de ne pas voir Mrs. Howells.

— Percy, — dit-elle, — je veux que vous me reconduisiez à la maison.

— Vous reconduire à la maison? — répéta-t-il.

— Oui, s'il vous plaît.

— Pourquoi? quand? — demanda-t-il d'une voix à la fois brusque et vague.

— Maintenant, si vous voulez bien.

— Quoi... dans cette tenue? — Il indiqua d'un geste son costume.

— Je pourrai attendre pendant que vous vous changerez.

Un silence tomba. Il se tourna vers Alice Howells et Alice Howells lui rendit son regard. Les deux femmes se dévisageaient du coin de l'œil, mais aucune d'elles ne daignait paraître s'apercevoir de l'existence de l'autre. Il revint alors à sa femme, son visage noir ridiculement ahuri, ses sourcils arqués.

— Mais, vous voyez, c'est plutôt gênant. Je ne peux guère retarder le troisième acte : il faut du temps pour vous reconduire et revenir...

— Vous avez donc l'intention de jouer le troisième acte? — demanda-t-elle avec une férocité froide.

— Il le faut bien, — dit-il déconcerté.

— Vous le désirez? — reprit-elle au comble de la fureur.

— Bien sûr. Je veux finir la pièce convenablement, — répondit-il dans l'innocence complète de son esprit; quant à son cœur, il ignorait ce qui se passait en lui.

Elle se retourna avec brusquerie.

— Très bien, — dit-elle. Et elle appela Jackson qui restait debout près de la porte, — M. Jackson, voulez-vous avoir la bonté de me trouver une voiture ou un véhicule quelconque pour me reconduire chez moi?

— Oui. Dites-donc, M. Jackson, — cria Percy d'une voix forte en allant vers l'homme. — Demandez à Tom Lomas s'il veut me rendre service et prendre ma voiture au garage du presbytère pour reconduire Mrs. Barlow. Oui, demandez à Tom Lomas! Et s'il ne peut pas, demandez à M. Pilkington, à Léonard. Voici la clé. Cela ne vous dérange pas trop, n'est-ce pas?... Je vous suis très reconnaissant.

Tous trois restèrent seuls de nouveau très embarrassés.

— Je suppose que vous avez assez des deux premiers actes, — dit Percy à sa femme d'un ton caressant. — Ces choses ne sont pas à votre hauteur, je le sais. Ce ne sont que des jeux d'enfant. Mais vous le voyez, cela plaît au public. Nous avons une salle comble, n'est-ce pas?

Sa femme n'avait rien à répondre. Il était si comique avec son visage noirci et son pantalon bouffant de mousseline! Et

son esprit était comiquement innocent. Son corps cependant n'était pas aussi comiquement innocent que son esprit, elle le comprit quand il tourna vers l'autre femme.

— Quant à vous et à moi, ces absurdités sont tout à fait à notre portée, n'est-ce pas, — dit-il, avec ce timbre nouveau et rauque qui trahissait une intimité à peine déguisée. Sa femme frissonna.

— Tout à fait à notre portée, — répéta Alice, d'un ton assuré et dégagé.

Elle le regarda, puis jeta les yeux sur les mocassins bleus que portait l'autre femme. Il eut un petit tressaillement comme si une révélation se faisait en lui.

A ce moment Tom Lomas entra en disant d'un ton cordial :

— Tout est arrangé, Percy! mon auto sera ici dans un clin d'œil. Je sais mieux la conduire que la vôtre.

— Merci, mon vieux! Vous êtes un vrai chrétien!

— J'essaie de l'être, surtout quand vous devenez Turc. A tout à l'heure! — Il disparut.

— Dites, Lina, — dit Percy de sa voix la plus aimable, — cela ne vous ferait rien de laisser les mocassins pour le prochain acte? Nous serions très embarrassés sans eux.

Miss M'Leod se tourna vers lui et le fixa avec toute la rage de ses yeux bleus, — myosotis dans son visage blanc.

— Me pardonnerez-vous si je ne les laisse pas? — dit-elle.

— Quoi? — s'écria-t-il. — Pourquoi? Pourquoi pas? Ce n'est qu'un jeu pour amuser les gens. Je ne vois pas quel mal cela pourrait faire aux mocassins. Cela vous ennuie que je fasse l'idiot devant tout le monde, je le vois. Mais en tout cas, je suis né pour faire l'idiot. Quoi? — Il se mit à rire et avec son visage noirci, il ressembla vraiment à un Turc. « Oh oui, il faut que vous compreniez que cela m'amuse de faire l'idiot », reprit-il. « Et après tout, cela ne vous fait aucun mal, n'est-ce pas? Ne nous laisserez-vous pas ces mocassins pour le prochain acte? »

Elle le regarda, puis baissa les yeux sur les mocassins qu'elle tenait. Non, il était inutile de céder à un personnage si risible. Quelle vulgarité dans ses cajoleries, quelle banalité dans toute la représentation! Il était inutile de céder même sur la question des mocassins. Ce serait une trahison envers elle-même.

— Je regrette, — dit-elle. — Mais j'aime beaucoup mieux qu'ils ne servent pas à ce genre de choses. Je ne les ai pas achetés pour cela.

Elle détourna la tête pour ne plus voir le couple ridicule.

Percy changea d'expression comme si elle l'avait frappé en plein visage. Il s'assit sur un bureau d'élève et avec un intérêt glacé promena son regard dans la classe. Alice s'assit près de lui, dans ses gazes blanches, le visage fardé.

Ils étaient comme deux moineaux réprimandés, perchés sur la même branche, lui, avec ses membres longs, tranquilles et secrets, elle légère et vive. Et tandis qu'il était assis là, il s'abandonna à un accord physique tout inconscient avec elle. Miss M'Leod se dirigea vers la porte.

— Il faudra que vous trouviez quelque chose pour les remplacer, — chuchota-t-il à l'oreille d'Alice, en faisant allusion aux mocassins bleus.

Il se pencha, retira un des souliers gris qu'elle portait et caressa le pied de la jeune femme, glissant la main sur sa forme nue et mince. Elle se hâta de cacher son pied nu derrière l'autre qui était chaussé.

Tom Lomas reparut, le col de son pardessus relevé sur ses oreilles.

— L'auto est là, — dit-il.

— Parfait, Tom; je te revaudrai ça, mon vieux, — dit Percy avec une gaieté affectée. Puis, au prix d'un grand effort, il se leva lourdement et alla à sa femme debout près de la porte en disant avec le même entrain qui sonnait faux :

— Vous ne risquerez rien en compagnie de Tom. Vous n'êtes pas fâchée que je ne vous accompagne pas? Non! Mieux vaut que je ne me montre pas aux spectateurs. Eh bien, je suis content que vous soyez venue un petit moment. Au revoir! Je rentrerai après l'office, mais je ferai attention de ne pas vous réveiller. Au revoir. Prenez garde de ne pas vous mouiller...

Et sa voix mensongèrement joyeuse, vibrante de colère, mourut sur un accent d'indignation.

Alice restait assise en silence sur le petit bureau. On semblait avoir oublié son existence. Et cette scène la gênait.

Percy ferma la porte derrière sa femme. Puis il se retourna

vers Alice d'un mouvement vague et lent et dit dans un chuchotement rauque : « Aurait-on pu imaginer une chose pareille... »

Elle leva vers lui un regard anxieux. Le visage de Percy tout barbouillé de noir était transfiguré par la colère et l'indignation. Ses yeux d'un gris tirant sur le jaune flamboyaient et une rage furieuse semblait bouillonner en lui. Une seconde, ses yeux se posèrent sur les yeux bleu foncé débordants d'inquiétude que la jeune femme levait vers lui, puis il les détourna comme s'il ne voulait pas la regarder tant qu'il était en proie à la colère. Cependant elle sentit une tendresse caressante dans ce coup d'œil rapide.

— Et c'est tout ce qu'elle a jamais aimé — ses choses et sa fantaisie — reprit-il avec le même chuchotement rauque, la voix enrouée par une fureur qui, brusquement, pour la première fois se donnait libre cours.

Alice Howells baissa la tête en silence.

— Sacrebleu, non, pas autre chose que ce qui est à elle, à elle — et son caprice sacro-saint, son satané caprice sacro-saint. C'est tout pour elle. — Une fureur qui éclatait enfin faisait trembler sa voix enrouée et chuchotante.

Alice le regarda avec détresse.

— Oh, ne parlez pas ainsi, — dit-elle. — Je suis sûre qu'elle vous aime!

— Elle! M'aimer! M'aimer! — éclata-t-il avec un sourire d'ironie sans limite; — cela la dégoûte de me regarder. Je suis une brute velue, je le reconnais. Eh bien, pas une fois, elle ne m'a touché de façon à me montrer qu'elle m'aimait, pas une fois... quoiqu'elle fasse semblant de temps en temps. Mais un homme ne s'y trompe pas. — Il fit une grimace de mépris. — Il sait quand une femme le caresse comme un bon petit toutou, et quand elle l'aime vraiment comme une amoureuse. Cette femme n'a jamais aimé personne, ni rien de toute sa vie — elle n'a jamais pu malgré son affectation de bonté. Elle ne connaît qu'elle, cette femme; et je l'ai regardée comme si elle avait été Dieu. Idiot! Si Dieu n'est pas bon et doux, qu'est-il donc?

Alice restait assise, la tête baissée; elle se rendait compte une fois de plus que les hommes ne se laissent pas tromper

réellement. La jeune femme était bouleversée, émue par la fureur de Percy et effrayée comme si elle aussi était coupable. Il s'était assis près d'elle. Elle leva les yeux vers lui.

— N'y pensez plus, — dit-elle d'une voix caressante. — Demain vous retrouverez toute votre affection pour elle.

Il la regarda avec un sourire, avec une espèce de sourire gris :

— Vous aussi, vous allez me caresser comme si j'étais un bon toutou, — remarqua-t-il.

— Pourquoi dites-vous cela? — demanda-t-elle déconcertée.

Mais il ne répondit pas. Au bout d'un moment, il reprit :

— Elle n'a même pas voulu laisser les mocassins! Et elle les avait suspendus dans ma chambre, ils étaient là depuis des années, n'importe quel homme aurait jugé qu'ils lui appartenaient. Qu'allez-vous faire maintenant?

— J'ai envoyé chercher une paire de pantoufles en satin bleu pâle — elles feront aussi bien, — répondit-elle.

— Bon! Mais pour moi, cette histoire est le coup de grâce.

— Vous oublierez.

— C'est possible! Mais elle a glacé mon sang dans mes veines. Je ne sais pas comment je vais pouvoir être poli avec elle.

— Mieux vaut peut-être que vous restiez au presbytère ce soir, — dit doucement Alice.

Il la regarda dans les yeux. Et par ce regard, il reprenait toute la fidélité qu'il avait jurée à miss M'Leod pour la donner à Alice.

— Vous voulez être mêlée à mes histoires? — demanda-t-il avec une tendresse inquiète.

Elle se borna à lever des yeux immenses et assombris vers les siens. Le cœur de Percy battait à coups précipités et le faible sourire anxieux de l'amour reparut dans ses yeux.

— Il faut continuer, Mrs. Howells. On ne peut pas faire attendre les gens plus longtemps.

C'était Jim Stokes qui dirigeait la représentation. On entendait les spectateurs impatients qui tapaient des mains et des pieds.

— Miséricorde! — s'écria Alice Howells en se précipitant vers la porte.

D. H. LAWRENCE

(Traduction de JEANNE FOURNIER-PARGOIRE.)

TERRE DE FRANCE : MONSIEUR VINCENT[1]

L'immense programme de réformes auquel va s'attacher Vincent ne saurait le détourner un instant de sa contribution personnelle à l'assistance spirituelle. Il s'y intéresse tout particulièrement, comme à la source la plus pure de l'échange humain. Il s'arrangera toujours pour lui réserver une large part de son activité.

C'est à Saint-Lazare même qu'on peut l'y voir le mieux à l'œuvre.

Pour retrouver confiance en leur foi ébranlée, des gens de tout métier et de toute condition, paysans, ouvriers, magistrats, prêtres, officiers, venaient à Saint-Lazare chercher conseil et assistance. Un frère les conduisait à la chambre qui leur était réservée. Et voici comment l'assistant en prenait charge.

« Il faut aller voir l'exercitant et, en y allant, prier Dieu, l'offrir à Dieu, prier son bon ange, se remplir de l'esprit de l'humilité et non point de docteur, d'autorité, de régence, ô mon Dieu, non! et entrer en sa chambre modestement gai et gaiement modeste, dire le *Veni Sancte Spiritus* avec lui, et puis leur demander comment il se porte; et, après qu'il aura répondu : « Bien, Dieu merci », dire : « Ô que Dieu soit béni du désir qu'il vous a donné de faire une retraite! » le congratuler et tâcher de le réjouir, parce qu'il est en peine de ce qu'on fera de lui, se voyant seul dans une chambre. Si l'on pouvait, il faudrait mêler ces trois couleurs ensemble : la

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet.

modestie, la gaieté et la douceur... » Jamais on n'interroge le nouveau venu et jamais on ne porte atteinte à sa liberté en cherchant à l'engager dans l'Ordre. On le prêche « doucement »; et la question peut être parfois délicate : « Il me souvient qu'un des beaux esprits du siècle et qui était avocat du Conseil me consulta sur sa vocation; il était combattu du désir de se faire chartreux ou missionnaire; je me sentais chatouillé; néanmoins Dieu me fit la grâce de ne lui parler jamais de se faire missionnaire. Il est allé aux Chartreux. Quoi! lui disais-je, Dieu vous appelle aux Chartreux, allez, monsieur, où Dieu vous appelle. Cela n'empêchait pas que je me sentisse chatouillé; mais je lui disais toujours : Allez monsieur, où Dieu vous appelle. » Méthode en apparence discrète, mais qui attirait d'autant plus d'hommes dans la Congrégation de la Mission.

Aux retraites spirituelles, il faut ajouter les conférences du mardi, faites uniquement pour les prêtres, à titre personnel. En ces réunions intimes, qui ont toujours pour but l'édification morale, M. Vincent cherche à provoquer l'émulation et une certaine fraternité. « Ils se représenteront, dit le règlement parlant des prêtres réunis, que Notre-Seigneur les a liés ensemble d'un nouveau lien de son amour et les unit très parfaitement; et ainsi, ils s'entr'aimeront, s'entrevisiteront, s'entreconsoleront les uns les autres dans leur affliction et maladie, etc... » Ces réunions quasi familiales sont simples, touchantes et modestes. On y parle des différents problèmes avec humilité, sans jamais chercher à se faire valoir, mais toujours dans l'esprit de la Communauté, c'est-à-dire, suivant Vincent, « bonnement et simplement ».

Plus de vingt-deux futurs évêques prirent part aux conférences du mardi. Des hommes comme Bossuet y subirent l'ascendant et le charme de M. Vincent. « Nous l'écoutions, dit-il, avec avidité, sentant bien que se réalisait en lui ce mot de l'Apôtre : si quelqu'un parle, que ses paroles soient comme des paroles de Dieu. » Et Bossuet deviendra un des meilleurs ouvriers de Vincent, aidant à la formation des missions par sa magnifique parole. Parmi d'autres noms célèbres, nous trouvons celui de l'abbé de Buzay, le futur cardinal de Retz, dont M. Vincent, avec sa grande indulgence, disait « qu'il

n'avait pas trop de piété, mais qu'il n'était pas trop éloigné de Dieu! »

L'âme de ces réunions était toujours Vincent, égal d'humeur, de gaieté sereine et de constante « gentillesse », transfigurant chacun par son zèle, sa piété et le rayonnement de sa profonde bonté. « Tous ces messieurs, lui dit un jour un prélat, vous prient de leur faire part de vos pensées, car un mot de votre bouche fera plus d'effet que tout ce que nous pourrons dire. »

Si Vincent se félicitait de voir se renouveler des âmes mûres, il s'intéressait encore plus à la formation de la jeunesse. « N'était-ce pas le levain, le pur froment de France? » Il voulait façonner entièrement de sa main ces jeunes hommes appelés à compléter et prolonger son œuvre partout où il ne pourrait pratiquer lui-même l'assistance spirituelle. Les séminaristes eux-mêmes devaient être imprégnés du bon sens français, de la simplicité et de l'humanité qu'il estimait indispensables dans l'œuvre d'assistance.

C'est ce travail psychologique qui explique le prodigieux succès des missions. Des hommes formés par le Maître à une spiritualité pratique, renoncent à leur état, à leur santé, à leur famille, parfois même à leur séjour en terre natale, pour se donner tout entiers à leur tâche épuisante, libres de tout attachement individuel et profondément heureux d'une pauvreté où s'accroît la richesse de leur vie intérieure. L'instinct génial de Vincent aura été de s'attaquer à l'égoïsme intellectuel pour révéler à l'âme française la source d'un nouvel attrait social, « la pratique réelle de l'amour ». Son œuvre n'est certes pas celle d'un contemplatif : en religion même, il formera toujours des séculiers, et non des réguliers; des êtres libres en apparence, travaillant au service de Dieu en pleine vie nationale. Éloigné des purs mystiques et par là même d'autant plus français, il porte trop en lui le sens vraiment social pour admettre jamais la perte de contact avec le peuple. La poésie du thème chrétien le touche infiniment moins que son humanité. Ce qu'il évoque de l'Évangile, c'est la vie pratique de Jésus dépouillée de tout symbolisme, l'anticipation sociale illustrée par un Dieu, le miracle humain au niveau de la foule, au sein même de la foule. Ainsi Vincent est le plus grand des Apôtres, parce qu'il s'est confondu avec son Maître

dans la trame journalière de l'existence. Et cet enseignement pratique constituera l'élément nouveau, presque révolutionnaire de l'œuvre des missions, dont la portée sociale sera beaucoup plus grande qu'on ne pourrait l'imaginer à première vue.

« Il me semble, disait Vincent, qu'il faudrait quasi un ange du Ciel pour nous persuader que c'est la volonté de Dieu qu'on abandonne cette œuvre. C'est le point capital de notre vocation et le reste n'est qu'accessoire, car nous n'eussions jamais travaillé aux ordinations, aux séminaires ecclésiastiques, si nous n'eussions jugé que cela était nécessaire pour maintenir le peuple et conserver le fruit que font les missions, imitant en cela les grands conquérants qui laissent des garnisons dans les places qu'ils prennent, de peur de perdre ce qu'ils ont acquis avec tant de peine. »

De 1625 à 1660, la Maison mère de Saint-Lazare fournit 840 missions. Chaque fois qu'un prêtre était envoyé dans une ville, les habitants de la ville voisine réclamaient à leur tour un missionnaire, et il en était ainsi dans toutes les provinces, qui, soudain, s'animaient d'une vie spirituelle sans précédent. Alors des miracles s'opéraient sous le signe de la bonté : conversions, retour de pêcheurs, réconciliations, restitutions, à la suite toujours d'une confession générale qui purifiait les êtres et les ramenait à la source même de leur jeunesse. La mission était comme une nouvelle croisade. De plusieurs lieues à la ronde, à l'annonce de l'arrivée des missionnaires, femmes, hommes, enfants, quittaient leurs travaux, et ramassant leurs petites économies, dans un large mouvement collectif qui n'était pas déjà sans signification sociale, accouraient tous ensemble à la ville afin d'entendre parole nouvelle. Retournant ensuite à leurs champs, les laboureurs chantaient la louange du Christ, tout le long de la route emplie d'une clameur sacrée. Parfois la prédication prenait l'ampleur d'un événement national. C'est ainsi qu'à Laon, jour de marché, « l'on désistait de négocier pendant cette même heure, afin que tous eussent la commodité d'entendre la parole de Dieu », et « toutes les boutiques étaient fermées ». De Poitou, où les gens s'étaient d'abord montrés récalcitrants, un missionnaire écrivait, après quelques prédications heureuses : « Les âmes

du Poitou qui semblaient dures comme des pierres ont pris le feu sacré. » Et partout ailleurs, dans tous les diocèses, à Mende, à Villepreux, Arles, Angoulême, Cahors, Sens, Annecy, Châlon, Tréguier, Guingamp, Morlaix, d'est en ouest, du sud au nord, on n'entendait parler que de miracles accomplis par les saints hommes de M. Vincent.

Le Maître, lui, suivait de près tout le travail de ses missionnaires. Dans sa petite cellule de Saint-Lazare, mal éclairée et mal chauffée, il écrivait lettres sur lettres pour rammer les courages défaillants. « Écoutez, s'il vous plaît, monsieur, mandait-il à François du Coudray, que mon cœur dit au vôtre qu'il se sent extrêmement pressé du désir de s'en aller travailler et de mourir dans les Cévennes et qu'il s'en ira si vous ne venez bientôt dans ces montagnes d'où l'Évêque crie au secours et dit que ce pays qui a été des plus dévots du royaume, périt maintenant de male faim de la parole de Dieu. » Sans jamais se lasser, avec une ardeur presque surhumaine, Vincent exhorte sa grande armée frémissante, attentive, de tous les coins du monde, à ses ordres qui sont plutôt des conseils. « Il vous faut, disait-il, toujours parler simplement, familièrement et charitablement. Ce n'est pas vous qui parlez, c'est Jésus-Christ qui parlera en vous. » Trois ans avant sa mort, souffrant incessamment de sa « petite fiévrotte » et de douleurs violentes aux jambes, il s'écriera encore avec un enthousiasme juvénile : « Travaillons! travaillons! allons assister les pauvres gens des champs qui attendent après nous. » Et quel élan répond à ses exhortations! « Vos messieurs, lui disait le Père Roussel, Jésuite, sont souples et très dociles en tout, hormis dans les avis qu'on leur donne de prendre un peu de repos. Ils croient que leurs corps ne sont pas de chair, que cela ne doit durer qu'un an... »

Si en province et dans les campagnes les missions étaient couronnées de plein succès, à Paris et aux environs il était beaucoup plus difficile de relever la moralité. Le faubourg Saint-Germain jouissait d'une fort mauvaise réputation. C'était, nous dit Abelly, « la sentine non seulement de Paris, mais presque de toute la France, servant de retraite à tous les libertins, athées et toutes les autres personnes qui vivaient dans le désordre ». La duchesse d'Aiguillon et quelques dames

charitables avaient vainement tenté d'y ramener l'ordre. La dissolution était à ce point établie, qu'il semblait impossible d'y remédier. C'est alors que Vincent songe à y faire donner sa garde. A une des conférences du mardi, il réclame ce privilège, mais ne peut faire entendre son appel. Peu de temps après, nouvelle demande; nouveau refus. A bout d'arguments, Vincent tombe à genoux, et suppliant qu'on lui pardonne son entêtement, il parvient à faire fléchir les récalcitrants : M. de Perrochel va prêcher dans le faubourg. Il y obtient un tel succès que « non seulement, nous dit M. Olier, curé de la paroisse de Saint-Sulpice, les peuples faisaient foule, mais encore les prélats et les prêtres, qui tous lui rendaient témoignage et étaient résolus de l'imiter, avouant qu'il fallait prêcher de la sorte ».

En l'année 1638, le Roi lui-même demande l'envoi d'une mission à Saint-Germain-en-Laye. Prêcher devant la Cour était chose particulièrement difficile, parce que les courtisans voyaient d'un mauvais œil qu'on vînt leur reprocher leur existence tapageuse et dissolue. Eh quoi! un homme du commun, couvert de vermine prise au contact des pauvres, allait se prélasser à la Cour entre les Princes et le Roi! Anne d'Autriche répond à toutes les objections. Mais le pauvre Père Pavillon, emporté par sa franchise, commet un jour l'imprudence de comparer Louis XIII à la bête de l'Apocalypse. Le beau scandale! Les courtisans se révoltent. Pavillon comparaît devant le Roi, qui le somme de soumettre le cas aux docteurs de la Sorbonne. Pavillon n'est pas reconnu coupable et le Roi lui accorde à nouveau toute sa bienveillance. Anne d'Autriche continue de seconder passionnément l'œuvre de la Mission. Afin d'obtenir un bon prédicateur pour Metz, ne va-t-elle pas jusqu'à donner à Vincent une importante somme d'argent, destinée à désintéresser un prêtre qui voulait à tout prix demeurer dans le diocèse, où certainement il ne prêchait pas « à la missionnaire »?

Pour comprendre l'immense portée sociale des œuvres de Saint Vincent de Paul, il faut imaginer ses missionnaires, non pas comme des personnages illustres, mais bien comme des êtres anonymes, aussi anonymes en vérité que les artisans du moyen âge. Des hommes de bourgeoisie se trouvent parmi

eux, qui frayent aussi aisément avec les miséreux qu'avec les princes du sang. Ce sont tous de braves gens, qui se mêlent à la foule, causant avec l'un et l'autre, s'enquérant des besoins de chacun, soignant eux-mêmes les malades et veillant sur l'enfance, en rapports constants avec le chef de police, le prévôt, le procureur et les sergents. Dans le vieux fabliau de la misère humaine où, sur une même phrase de plain-chant, court le thème éternel des « chants et danses de la mort », il faut désormais compter un acteur de plus : le missionnaire de M. Vincent... « Son zèle le fait entrer dans une maison d'où le monde avait fui, et trouvant tout roide mort celui qu'il cherchait, sans s'effrayer aucunement, se met à genoux à ses pieds, et ayant dit un *De Profundis* pour son âme, s'en va chercher son aventure ailleurs... »

Pour chausser cet homme, l'accoutrer, le nourrir, que de soins quotidiens, que de détails matériels dont l'organisateur de Saint-Lazare n'entend point s'abstraire!... « Je vous prie d'habiller notre frère Christophe. Mon Dieu, monsieur, que ne l'avez-vous fait dès son arrivée? Vous saviez son besoin, vous saviez qu'il était notre frère et que vous nous feriez plaisir; et cependant vous l'avez laissé avec ses haillons. »

Et à un autre correspondant : « Trouvez-vous, de-delà, de la morue, des harengs, du beurre, du fruit, des quatre-mendiants pour le dessert?... »

Tant de soucis se multiplient à l'infini quand l'entreprise des missions est étendue au monde entier. Il faut à Vincent toute sa bonne tête française pour prodiguer partout tant de précisions. Mais c'est un encouragement à son extraordinaire audace que de penser chaque jour au rayonnement moral de la France à l'étranger. « Nous devons faire une moisson plus vaste, toujours plus vaste! » Ses ambitions d'apôtre se haussent au niveau de celles d'un homme d'État. C'est la conquête du monde qu'il organise avec amour.

Il ne s'agit d'abord que de voyages continentaux.

Deux missionnaires sont envoyés en Italie, MM. Martin et Blatiron, qui forment à eux seuls une toute petite compagnie; mais quelle association d'élite! Toujours au travail, la main dans la main, soutenus par une commune ferveur, ils vont de maison en maison porter l'étrange pouvoir de leur âme chari-

table. La peste éclate à Rome. Aidé de deux autres missionnaires, M. Blatiron offre ses services à l'Archevêque. Cette proposition est connue de Vincent, qui blâme, avec bon sens, le zèle trop ardent d'un de ses meilleurs capitaines. « Que nos prêtres, leur dit-il, aillent assister les pestiférés au lieu de vous, à la bonne heure; il est juste que les membres s'exposent pour la conservation du clergé; c'est ce que la nature fait; mais de dire que c'est au chef de commencer le premier, cela n'est pas vrai, sinon en certaines occasions qui ne sont pas de la qualité et de l'importance qu'est celle-ci; car, quand il s'agit d'une grande désolation où les supérieurs doivent donner des ordres, ainsi que les généraux dans les armées, dans les combats et les batailles, ils sont et doivent être les derniers à se mettre en danger. » M. Blatiron ne s'en dépense pas moins sans compter et le terrible mal l'emporte en peu de temps. Le cœur de Vincent saigne atrocement, mais son courage ne fléchit point. La petite compagnie est reformée et l'essaim se remet au travail...

Pour fonder une mission en Pologne, à la demande de la reine Louise-Marie de Gonzague, Vincent envoie à Varsovie « son œil et son bras droit », le Père Lambert. La peste éclate à Varsovie. L'homme de Vincent s'empare encore de l'organisation des soins. Déblayant les ruelles, multipliant les formations sanitaires, pourvoyant au nécessaire dans les maisons, M. Lambert veille à tout; à la fois infirmier, confesseur et ami, conseiller public et supérieur d'une petite communauté en formation, il se prodigue de toutes parts. Et Vincent, accablé de pressentiments, le supplie, lui aussi, de rentrer en France. Mais l'homme de bien a trop à faire. Il doit secourir « les pauvres artisans, les pauvres serviteurs et servantes, les pauvres veuves et orphelins qui sont complètement abandonnés, et qui ne trouvent ni à travailler, ni à qui demander du pain, parce que tous les riches s'en sont fuis ». Comme M. Blatiron, M. Lambert va mourir. Et le cœur de Vincent saigne encore atrocement.

Pour surmonter la peine humaine, il lui faut, dans un sursaut, mesurer toutes les difficultés qu'accroît une telle perte, à l'heure même où il a décidé d'essaimer au delà des mers.

Que l'on songe à la hardiesse d'une telle entreprise! La compagnie n'est pas bien riche : elle vit de maigres dons faits irrégulièrement, du rapport de quelques terres, et, par bien-

veillance royale, de la rente des Coches. Que de calculs à la chandelle pour établir un devis de frais de voyages, d'équipement et d'entretien en terres d'outre-mer! Et le problème matériel n'est pas le seul; c'est chose hasardeuse et grandement cruelle d'exiler en pays exotiques de bons Français terriens, qui ont tous profondément enraciné en eux le goût de la terre natale, de la communauté française et familiale.

Le débat clos, les comptes établis, Nicolas Bagni, nonce à Paris, est respectueusement prié de vouloir bien désigner à la Société des Indes la Congrégation de la Mission pour aller évangéliser les sauvages de Madagascar. Et Charles Nacquart, jeune missionnaire de la maison de Richelieu, reçoit de M. Vincent sa lettre de nomination : « M. le Nonce, de l'autorité de la Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi, de laquelle Notre Saint-Père le Pape est chef, a choisi la Compagnie pour aller servir Dieu dans l'Ile Saint-Laurent, autrement dite Madagascar, et la Compagnie a jeté les yeux sur vous, comme sur la meilleure hostie qu'elle ait, pour en faire hommage à notre souverain Créateur... O mon plus que très cher monsieur, que dit votre cœur à cette nouvelle? A-t-il la honte et la confusion convenables pour recevoir une telle grâce du ciel? Vocation aussi grande et aussi adorable que celle des plus grands apôtres et des plus grands saints de l'Église de Dieu; desseins éternels accomplis dans le temps sur vous! » Assisté du Père Gondrée, un prêtre « humble, charitable, cordial et zélé », M. Nacquart s'embarque à La Rochelle sur le *Saint-Laurent*, le 21 mai 1648, jour de l'Ascension. Pendant les six mois que dure la traversée, ils vivent à bord comme ruraux en terre française, sauf que M. Nacquart passe trois heures par jour à étudier la langue malgache. Et débarquant le 4 décembre, ils affrontent aussitôt, dans une vie de misère, la lutte ingrate contre le fétichisme d'un peuple défiant : lutte patiente et douce, où le travail d'infiltration morale demande autant d'intelligence que d'abnégation.

Bientôt Nacquart et son bon frère, mourant littéralement de faim, doivent implorer des secours qui ne viennent pas, car M. Vincent ne peut réussir à faire équiper un vaisseau, et « la cause de cela, écrit le cardinal Préfet, c'est l'état présent de la France ». Le Père Gondrée est emporté par la fièvre, et quelques

années plus tard, après avoir mené seul à bien une œuvre invraisemblable, M. Nacquart s'écroule à son tour, relevé dans sa tâche par le Père Bourdaise, qui devait lui-même le rejoindre dans la tombe... Leur vie douloureuse laisse sur cette terre étrangère une empreinte française : la modeste église de Fort-Dauphin, où les convertis s'assemblaient sous le même signe du Christ et de la France.

Faut-il évoquer encore les magnifiques missions de Tunis et d'Alger; et tant d'autres projets qui ne purent être réalisés du vivant du Maître, mais dont il avait d'avance arrêté tout le plan, dans son grandiose programme d'association universelle?

La minutie même avec laquelle l'Apôtre s'attachait à consolider ses premières conquêtes, limitait dans l'espace les progrès de sa marche.

Instruit par les « Relations », cet admirable journal où chaque missionnaire racontait avec simplicité et grandeur ce qu'il avait vu dans ses tournées quotidiennes, Vincent suivait pas à pas l'effort de ses troupes, prêt à les seconder, matériellement et moralement. Ce n'était pas seulement à l'étranger, mais de tous les coins du pays que lui parvenaient des appels. Tenant à jour sa carte de France, il savait qu'en Picardie, en Champagne, en Ile-de-France, « les missionnaires de M. Vincent » avaient passé, que des familles avaient été sauvées de la ruine ou du déshonneur, des âmes humaines arrachées au désespoir. Il écoutait monter la légende de tel de ses bonshommes anonymes, comme cet énigmatique Frère Mathieu, personnage légendaire, qui parcourait villages et forêts, la besace lourde d'aumônes, sans que jamais bandits de grand'routes pussent repérer le son de ses écus. Il prodiguait conseils et avertissements : « Monsieur, ne nous trompons pas, si nous n'avons l'humilité, nous n'avons rien. » Il demandait toujours que l'on fît modérer la dépense et le faste : « Qu'on fasse la procession le plus simplement qu'il se pourra, sans éclat et sans habiller certains enfants en forme d'anges. » Pour ménager, en bon diplomate, le Clergé, il priait chaque missionnaire de ne s'établir dans une ville ou un village, qu'il ne se fût assuré de l'accord du curé. Les missions devaient vivre sur le seul revenu des fondations, afin de ne pas enlever de ressources aux prêtres préalablement établis dans un dio-

cèse. « Nous ne sommes pas moins obligés à faire gratis nos missions que les capucins à vivre d'aumônes », disait-il à madame de Longueville, qui prétendait payer d'avance les frais d'une mission.

Et cependant cette question d'argent donnait bien du souci au pauvre père de famille qu'était Vincent. La Fronde le privait du secours des Coches, c'est-à-dire de vingt-deux à vingt-trois mille livres de rente. Les soldats pillaient partout son grain. « Nous perdons cette année de vingt-six à trente muids de blé pour le moins, quand même nous conserverions le peu qu'on nous a laissé, qui est pourtant en grand danger, parce que la plupart est encore aux champs, dans les granges. » Quand on était réduit vraiment à toute extrémité, alors M. Vincent, ayant eu raison de ses hésitations, devait donner lui-même de sa personne, c'est-à-dire partir en campagne, afin de rapporter de quoi faire vivre un peu son monde. Quelquefois la récolte était bonne, d'autres fois lamentable. « Aujourd'hui, après avoir bien prêché une dame, j'espérais qu'elle me donnerait une somme considérable. Savez-vous ce que j'ai reçu? Quatre écus blancs. »

Aux jours de pire détresse, la charité se faisant de plus en plus difficile, il voulait mesurer par lui-même cette grande pitié de la terre de France qui lui tenait tant à cœur. Pour étendre, sur cette terre, le champ de sa vision, il se décidait alors à prendre le carrosse des grandes occasions, celui qui lui avait été donné par des dames charitables et qu'il devait un jour leur renvoyer comme un objet de luxe. A la façon de tous ses pairs, les grands serviteurs du Royaume de France, mais plus qu'aucun d'eux proche de l'âme de son peuple, il tenait, de ses propres yeux, à se rendre compte sur place de tant de maux et des moyens d'y remédier. Et parce qu'il était fils de paysans landais, il souffrait plus qu'aucun autre de l'appauvrissement d'une terre délaissée, il percevait mieux qu'aucun autre la sourde peine des hommes de la terre : « Vous pourrez, disait-il en passant à une âme charitable, leur recommander de préparer quelques morceaux de terre, de les labourer et fumer et de prier Dieu qu'il leur envoie quelques semences pour y mettre et sans leur rien promettre, leur donner espérance que Dieu y pourvoiera. »

C'est en rentrant de ces tournées en pleine campagne que l'Apôtre, accablé et distrait de tout ce qui n'était pas la santé de la France, reprenait en son cœur la plus fervente de ses prières : « Mon Dieu, mon Dieu, donnez-nous la paix!... »

***

Vincent de Paul n'eût pas été le novateur qu'il fut, s'il n'avait compris tout l'intérêt d'associer, non pas seulement moralement, mais directement et pratiquement, la collaboration effective des femmes à la réalisation de ses grandes entreprises sociales.

« Je puis, a-t-il écrit, porter ce témoignage en faveur des femmes, qu'il n'y a rien à redire en leur administration, tant elles ont de soin et de fidélité. » Et sans s'attarder à l'idée de charités d'hommes ni de charités mixtes, il s'était résolument consacré à l'organisation des charités de femmes.

Parmi les très nombreuses créations du Saint, « l'Œuvre des Filles de la Charité » touche le fond du cœur français au delà de toute conviction religieuse : pour une âme sensible à la chose française, les cornettes blanches de ces « Filles » sont à jamais mêlées à la douceur de notre imagerie nationale, au point que la vue, en terre étrangère, hors chrétienté, de ces morceaux d'aile française, suscite confusément un indicible trouble au cœur même de l'aventurier. Au tournant d'une ruelle asiatique ou dans la crudité d'un port africain, ce sont filles de chez nous, qui témoignent soudain là du meilleur de nous-mêmes; et qu'il soit mécréant ou croyant, cédant alors fraternellement à l'on ne sait quel sens intime du chevaleresque et de l'honneur, tout Français retrouve en lui l'instinct du Croisé servant la France humaine chez l'Infidèle. Voyageurs qui nous contez un soir les grands silences du cœur viril aux déserts de l'exil, dans vos récits où règne malgré vous ce souffle d'éternel qui monte, vers nos Indes, de tant de mers, catholiques ou païennes, j'aime entre toutes votre méditation sur quelque tombe de fille de Saint Vincent de Paul, cette évocation d'un humble nom de nos provinces comme une conque portée à l'oreille française...

En France même, dès l'origine, les « Filles » de M. Vincent

furent si populaires qu'il n'était pas commune modeste qui ne prétendît posséder sa sœur de charité. Avec le curé et l'échevin, elles faisaient partie intégrante de ces petites communautés locales, où leurs coiffes signifiaient l'apaisement, la douceur et l'espoir.

Pour secourir « nos seigneurs les pauvres », Vincent avait fait appel à la France entière. Il entendait proclamer une sorte de loi martiale des âmes, qui ne permît aucune désertion. A la faveur de cette levée en masse, il avait pu faire sortir de l'ombre, où elles se tenaient depuis si longtemps, comme une force perdue, nos paysannes et filles d'artisans. Et faisant ainsi accéder le peuple lui-même à l'action charitable, il lui avait donné rang de tiers-état. Telle fut sa révolution, qui ne pouvait être plus « catholique » au sens propre du mot. Loin de vouloir bouleverser l'ordre social, l'Apôtre, toujours mû par son sens profondément humain et naturel, voulait harmoniser toutes les parties d'un même corps et assurer ainsi la même dignité à tous les membres d'une même famille, imitant en cela l'exemple du Christ dans la leçon évangélique.

Au service d'une telle entreprise, il eut, de surcroît, la suprême habileté de faire travailler la noblesse elle-même, et comme il savait, plus qu'homme au monde, se montrer persuasif, les plus grands noms de l'époque se trouvèrent bientôt associés à son œuvre. La charité devint de mode. Ce fut à qui redoublerait de zèle pour apporter son aide. De toutes parts les bonnes volontés surgissaient, où M. Vincent n'avait plus qu'à faire son choix. Pour constituer son état-major, il prit les femmes les plus actives, les plus dévouées et surtout les plus courageuses : celles que rien ne pouvait rebuter d'un travail ingrat et pénible. Et parce qu'il trouvait ces dévouements dans toutes les classes de la Société, on ne saurait imaginer meilleure illustration française qu'une histoire anecdotique de ces premières « Dames de la Charité », dont quelques-unes furent princesses du sang, comme Louise-Marie de Gonzague, fille de Catherine de Lorraine et de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue. Devenue reine de Pologne, et toujours rêvant de France, elle continuera de s'intéresser aux nouvelles fondations de M. Vincent. « Nous savons, lui écrivait-il, que l'histoire nous fait voir une princesse qui filait tous les jours le fil qu'il

fallait pour ensevelir son corps; mais je ne me souviens point d'avoir lu que la piété d'aucune l'ait portée comme Votre Majesté à employer l'ouvrage de ses mains au service des pauvres. » Pour secourir les misérables, Louise-Marie, impatiente, réclame des Filles de la Charité. Le voyage est dispendieux, l'entreprise difficile. M. Vincent lance le rappel : « Oh! la grande vocation que la nôtre, mes chères filles!... En Pologne, des filles!... et les voilà prêtes! » Dépaysées à la Cour de Lorraine, dans un milieu aussi différent du leur, elles demanderont, non pas à rentrer en France, car leur soumission était parfaite, mais à s'employer du moins dans l'atmosphère saine et pure à laquelle elles étaient accoutumées.

Il faudrait détacher encore les figures de la duchesse de Nemours, de madame de Sully, de la duchesse de Verneuil, de la maréchale Schomberg, de la future duchesse d'Aiguillon et de cette Françoise de Pontcarré, reçue à treize ans pour ses qualités exceptionnelles.

Mais c'est aux plus proches compagnes de Vincent que je voudrais dédier ces pages.

Voici madame Goussault, fille et femme de Présidents à la Cour des Comptes, qui fut Supérieure de la Compagnie des Dames.

Son voyage à Angers, ville natale de son grand-père maternel, témoigne de la condition aisée qu'elle avait abandonnée : « A mon arrivée, écrit-elle à Vincent, il vint deux messieurs au-devant de moi... J'arrivai droit céans, où je trouvai un souper magnifique et tout le monde à me recevoir, qu'enfin l'on me traita de grand. » Madame Goussault a de la rondeur et une grande bonhomie, une robustesse de jugement et une spontanéité toute française : elle ne s'offusque pas de jouer au tric-trac pendant ce voyage, qu'elle relate de vive allure : « Mon révérend Père, par la miséricorde de Dieu, nous avons tous les jours entendu la sainte messe. Dès que nous étions en carrosse, je disais un *viam pacis* et tous me répondaient. Quand nous passions en quelque village, nous saluions l'ange gardien. A Etrechy, notre premier dîner. J'arrivai à l'Église et demandai s'il y avait un Hôtel-Dieu. Je trouvai quelques petits enfants avec lesquels je m'arraisonnai; et me vint en pensée qu'ils étaient enfants de Dieu. Je ressentis une joie

avec eux en leur faisant dire leur Pater, qui me fit passer la petite tristesse que j'avais eue la matinée de mon départ. Toutes les heures que ma montre sonnait, soit dans le carrosse ou dehors, nous disions un Ave Maria... J'étais faite avec un collet bas, sans vertugadin et comme une servante. »

Toute la vitalité de notre race est dans cette bonne humeur et cette santé morale, qui faisaient dire un jour à un vieux prêtre : « Je m'estimerai heureux de pouvoir finir mes jours auprès de vous, sans gages ni récompense, pour ouïr les paroles qui sortiront de votre bouche. »

Vincent la tenait pour « une grande Sainte ». Il admirait en elle la « servante de Dieu », qu'il citait souvent en exemple aux sœurs. Active, et toujours effective, elle était celle qui ne dérobe pas aux pauvres une miette de son temps. Un peu avant de mourir, elle livra d'un cri toute la fraîcheur de son âme naïve et passionnée : « Oh! monsieur, j'ai vu toute cette nuit les Filles de la Charité devant Dieu; ah! qu'elles se multiplieront et feront de bien! Ah! qu'elles seront heureuses! Si vous saviez en quelle estime je les ai! »

Alors que madame Goussault s'occupe des filles garde-malades, mademoiselle de Poulaillon prend à sa charge les filles perdues ou « filles de la Providence ». C'est une bien « brave » fille que mademoiselle *Poulaillon*, comme l'a surnommée Vincent. Avec son grand nez, ses yeux vifs, son front bien dégagé, cette commère du moyen âge est une maîtresse femme. Malgré les injures et les menaces, « Marie Poulaillon » pénètre dans les taudis les plus infects, dans les milieux les plus dépravés; elle ne craint pas de se déguiser, s'il le faut, pour s'arroger plus facilement son droit d'entrée. Et pour abriter une telle force de la nature, la plus fragile santé, dont elle n'a cure : « Monsieur, écrivait-elle à Vincent, la crainte que nous avons que les voleurs ne viennent la nuit en notre église à cause qu'il n'y a que des vitres aux fenêtres et que notre clôture est très basse, nous avons eu la pensée, pour garder le Saint-Sacrement, qui est notre trésor, de faire qu'il y ait toujours deux de nos bonnes filles tour à tour la nuit, comme il y en doit avoir le jour, et ayant fait choix des plus dévotes, elles ne veilleront qu'une fois la semaine, ou, pour mieux dire, elles ne dormiront cette nuit que cinq heures; et,

quoique je ne sois pas des bonnes, je vous demande, monsieur, la permission de veiller à mon tour; et je vous assure que cela ne me fera point de mal; car de commander aux autres et de ne pas le faire, cela leur donnerait occasion de se relâcher. Et puis vous savez, monsieur, que, aurais-je mille vies, je les devrais employer pour réparer toutes mes communions faites si indignement ». La sainte fille devait succomber à la tâche.

Il était réservé à mademoiselle de Villeneuve de donner son essor à une œuvre entre toutes difficile, « l'Œuvre des Filles de la Croix ». Ces filles méritaient bien leur nom, disait Vincent, « car elles sont entrées sur la grâce du Sauveur, en partageant ses opprobres, ses contradictions et ses persécutions ». Fonder des écoles de petites filles, leur apprendre à lire, à écrire, à coudre et à aimer Dieu, tel était le simple but de la fondation qui fut pourtant si violemment attaquée par le peuple. Mademoiselle de Villeneuve, mariée à dix-huit ans à un de quadragénaire peu sérieux, avait cherché dans la retraite et le travail l'oubli des déceptions de sa vie de femme. Avec une douce obstination et malgré d'insurmontables difficultés, elle cherchait à faire agréer son œuvre dans l'opinion publique. « Je ne sais, dit-elle, ce que Dieu veut faire de moi, pauvre roseau agité par les persécutions, sans qu'aucun jusques ici l'ait pu renverser, pas même ébranler. » Elle s'étonnait qu'on pût envoyer « un escadron de gens d'armes pour vaincre un chétif petit soldat ». Ame exquise, formée au mysticisme de Saint François de Sales, qui disait d'elle et de sa sœur Hélène-Angélique Lhuillier de la Visitation, « qu'elles étaient comme des avettes spirituelles qui ne portent que miel et cire dans leurs actes ». A la mort de mademoiselle de Villeneuve, madame de Traversay héritera d'une œuvre assez vivante pour essaimer jusqu'au Canada.

Madame de Miramion, belle, riche et veuve à seize ans, était un des plus beaux partis de son époque. Elle n'en avait pas moins dédaigné tous les avantages de la vie de Cour pour se préparer, dans la retraite, aux œuvres d'assistance. L'hôpital de l'Hôtel-Dieu trouva en elle sa plus puissante bienfaitrice. Pour secourir des malheureux, elle vendit tous ses bijoux, dont un collier de perles fameuses, estimées vingt-quatre mille livres. Et, s'occupant des enfants pauvres, elle

fonda « l'Œuvre de la Sainte-Famille ». « C'est une perte publique », écrira madame de Sévigné le jour de sa mort. Elle mourait épuisée d'avoir voulu vivre d'autant plus misérablement que son enfance délicate avait été entourée de plus de luxe. Sur son lit fait de deux petits ais attachés par des ficelles, son pauvre corps rongé d'une lourde chaîne de fer révélait toute l'usure secrète des privations et des macérations.

Mais parmi toutes ces filles de France, brille pour nous d'un extraordinaire éclat celle dont l'étrange personnalité devait jouer un rôle si considérable dans la fondation des Filles de la Charité : mademoiselle Le Gras.

Épouse d'Antoine Le Gras, écuyer, secrétaire des commandements de la reine régente Marie de Médicis, Louise-Marie de Marcillac était devenue, par son mariage, « mademoiselle » Le Gras. Après dix ans de mariage et la naissance d'un fils, Michel-Antoine, elle avait assisté son mari dans l'épreuve d'une grande maladie, et le tourment qu'elle en avait ressenti l'avait livrée elle-même sans défense à la plus redoutable affection de l'âme : la maladie du scrupule. Qu'elle eût fait vœu, avant son mariage, de se faire capucine, c'était là un souvenir qu'elle ne pouvait plus évoquer sans torture. L'évêque de Belley, Pierre Camus, son confident et ami, la rassurait de son mieux : « Ne songez plus au passé. Pour le moment les liens sacrés du mariage vous enlèvent votre liberté; tout ce que vous pourrez, et cela je vous le permets, c'est de faire vœu de rester en état de viduité si monsieur Le Gras quitte ce monde avant vous... » L'apaisement ne durait pas longtemps. Son oncle, le très pieux maréchal de Marcillac, devait venir à la rescousse : « Portez l'incertitude en paix », lui disait-il sans espoir... Un jour que Louise était en dévotions, elle eut une sorte de vision : elle se voyait d'une communauté de pauvres, liée par les vœux d'obéissance, de pauvreté et chasteté; et, chose étrange, les sœurs de cette communauté étaient libres bien qu'elles eussent fait leurs vœux.

C'est en 1624 que M. Vincent prit à charge l'âme de mademoiselle Le Gras. Dès lors la pensée du saint homme devint aussi indispensable à Louise que la nourriture quotidienne. Venait-il à s'absenter, la malheureuse entrait de nouveau dans l'angoisse. Les soins mêmes prodigués à son mari

agonisant, ne faisaient qu'aviver son tourment. Le Gras mort, mademoiselle Le Gras était libre.

Mais quelle liberté existe pour une âme enserrée de scrupules? En vain, dans l'existence d'une religieuse laïque, levée de bon matin et affairée tout le jour entre ses oraisons multiples et ses multiples bonnes actions, peut-elle engager désormais tout son cœur; le règlement, de grande austérité, qu'elle a rédigé pour elle-même, ne peut l'affranchir de son mécontentement de soi. Aussi bien le moindre manquement à cette règle intime lui apparaît-il péché grave. Scrupuleuse jusqu'à se persécuter elle-même, elle devient presque janséniste dans la conception de ses pratiques religieuses : la communion fréquente lui est intolérable de crainte de s'y mal préparer. Au vrai, mademoiselle Le Gras ne peut plus faire un geste sans le secours de M. Vincent. Il n'est pas jusqu'au choix d'une servante qui n'exige l'intervention du conseiller. Et Vincent, effrayé des progrès de ce trouble, finit par ordonner : « N'admettez point les pensées de singularité qui vous ont tracassée autrefois, c'est un change que le malin esprit vous voudrait donner. » En même temps il la prie de supprimer la discipline et de « remplacer la ceinture de poils de cheval par une ceinture plus douce de petites rosettes d'argent ». Aux rigueurs de cette fille trop passionnée, il oppose, d'autorité, une règle nouvelle de simplicité et de distraction de soi, lui commandant d'agir « bonnement et bien doucement ». Mais ce n'est pas assez que de calmer, désarmer et contenir une nature aussi impatiente, aussi avide de se donner. Il vaut mieux dériver, épuiser dans l'action cette force trop ardente qui se consume elle-même. Il faut en un mot trouver l'emploi de cette flamme, qui brûle magnifiquement sous des apparences austères et froides.

Vincent de Paul, docteur de l'âme, avec sa grande clairvoyance humaine, mesurant d'une part tout le ressort d'un être aussi exigeant envers soi-même, et d'autre part tout le danger d'une vie contemplative, prend aussitôt sa décision. Louise est chargée de visiter toutes les confréries naissantes de la Charité.

De cette époque date la véritable histoire de mademoiselle Le Gras. Prodiguant tous ses dons et toute sa passion au service de sa tâche, sous l'impulsion de sa prodigieuse activité,

elle va intensifier l'œuvre de la Charité, au point que Vincent, réalisateur méthodique, trouvera en elle son meilleur vicaire et ne pourra plus se passer de ses services. Désormais, dans l'action, ces deux grandes âmes seront jumelées, Vincent cherchant à tempérer, par son bon sens, les ardeurs mystiques de mademoiselle Le Gras, et Louise toute à la joie de nourrir de son zèle le miracle de la vie dans la croissance et dans l'exaltation de la grande œuvre commune.

Sur cette longue route de Dieu, voici, parmi les hommes de France, mademoiselle Le Gras au travail. Munie d'un petit catéchisme rédigé par elle-même en termes clairs et précis, elle entreprend de longues courses en province. Les confréries de Meaux, Beauvais, Laon, Soissons, Châlon, Chartres, Villepreux, Montmirail reçoivent tout d'abord sa visite. Partout où elle passe, l'ordre est rétabli. Son esprit méthodique et minutieux triomphe de toutes difficultés. Prévoyante jusqu'à l'excès, elle gère le bien de ses administrés, les pauvres, avec une extrême parcimonie. A une femme de garde qui lui demande six sols par jour pour un supplément de travail, elle oppose son cri d'indignation : « Eh! bon Dieu! elle emporterait le plus liquide de la Charité! » Jamais administration ne fut plus attentive en ses moindres détails.

Mais comment suffire à tout? Les institutrices manquent dans les villages, et en ville même, les dames de charité, malgré leur dévouement, ne peuvent se consacrer à tous les soins qu'exige le service des pauvres. Où trouver ce surcroît d'assistance?...

C'est alors que Vincent et Louise songent à s'adresser aux Filles, pour en faire des institutrices et des servantes affectées aux plus humbles besognes. Je connais peu de pages aussi émouvantes, dans l'épopée de M. Vincent, que ce récit si grand par sa simplicité :

« Marguerite Naseau, de Suresnes, est la première sœur qui ait eu le bonheur de montrer le chemin aux autres, tant pour enseigner les jeunes filles que pour assister les pauvres malades, quoiqu'elle n'ait eu quasi d'autre maître ou maîtresse que Dieu. Ce n'était qu'une pauvre vachère sans instruction. Mue par une forte inspiration du Ciel, elle eut la pensée d'instruire la jeunesse, acheta un alphabet et, ne pouvant se rendre

à l'école pour apprendre, elle allait prier M. le curé ou le vicaire de lui dire quelles lettres étaient les quatre premières. Une autre fois, elle interrogeait sur les quatre suivantes, et ainsi pour le reste. Après, tout en gardant ses vaches, elle étudiait sa leçon. Voyait-elle passer quelqu'un qui avait l'air de savoir lire, elle lui demandait : « Monsieur, comment faut-il prononcer ce mot-là? » Et Marguerite Naseau trouve sa destinée comme Giotto avait trouvé la sienne. « Monsieur, dit-elle à Vincent, j'ai grand désir d'instruire vos filles des champs : serait-ce bien? — Oui-da, lui dit le Saint, je vous le conseille. »

Marguerite Naseau ne connaît que son instinct. Souvent le pain lui manque, les petits villageois se moquent d'elle, mais qu'importe! « Dès qu'elle sut qu'il y avait à Paris une confrérie de la charité pour les autres malades, elle y alla, poussée du désir d'y être employée... » « Et Dieu le voulait ainsi, nous dit Vincent, pour qu'elle fût la première fille de la charité servante des pauvres malades de la ville de Paris. »

Marie Joly suivit de près Marguerite Naseau. Et bien d'autres encore. Toutes filles du peuple, pures, naïves, dévouées et fortes, magnifiquement religieuses à la façon de notre race. Et quand M. Vincent vit cette grande charité par toute la terre de France, il songea à donner ses statuts à la communauté naissante : le 29 novembre 1633, la Compagnie française des Filles de la Charité naissait, dans une atmosphère de confiance mutuelle et de large solidarité humaine.

C'était une communauté très spéciale et comme on n'en avait jamais vu. Les sœurs de Vincent-de-Paul étaient libres. Elles pouvaient aller et venir, se mêler à la foule quotidienne aussi bien qu'aux officiants du dimanche. Leur ordre était avant tout séculier. « Laissez-là, leur disait Vincent, la grandeur des religieuses; estimez-les beaucoup et n'en cherchez pas la fréquentation; la communication de leur esprit particulier ne vous est pas propre. » Ah! non, ce n'est pas l'enseignement d'un contemplatif, mais d'un homme de bon sens, qui veut faire de la religion une chose pratique, utile aux masses populaires. « Vous avez pour monastère les maisons des malades; pour cellule votre chambre de louage; pour chapelle l'église paroissiale; pour cloître les rues de la ville; pour clôture l'obéissance; pour grille la crainte de Dieu; pour

voile la modestie. » Et le Maître concluait : « Ce n'est pas la religion qui fait les saints, c'est le soin que les personnes qui y sont prennent de se perfectionner. »

Ainsi Vincent montrait à ses braves filles qu'elles pouvaient gagner leur salut parmi les hommes, sans avoir à se retirer derrière les grilles d'un cloître. Conception nouvelle et plus sociale de la religion du siècle.

Certes, il fallait bien « de solide vertu » pour se maintenir dans un ordre en apparence si doux, en réalité si austère. « Oh! mes filles, que la sobriété est nécessaire!... Si vous voulez être de vraies et bonnes filles de la charité, il faut que vous soyez sobres, que vous ne cherchiez point des ragoûts, autant celles qui sont veuves de grande condition que celles qui sont vraiment des villages. » Pauvres dans leur nourriture, elles devaient demeurer pauvres dans leur habillement. Le costume adopté est celui des villageoises de l'époque : une robe de serge grise; un collet et le toquois de toile blanche fortement serré derrière la tête. Plus tard, après expérience personnelle de mademoiselle Le Gras, le toquois, par trop insuffisant pour les hivers rigoureux, sera remplacé par une cornette de toile.

Au surplus, la Confrérie ne doit être composée que de femmes « saines et robustes », « résolues de se bien humilier ». « Le besoin que nous avons de filles bien faites me tient à cœur », disait Vincent. Et chacune doit « se détourner tant qu'elle pourra des tendresses d'esprit et de corps qui ne sont qu'à la recherche de satisfactions ». Gaie et toujours égale d'humeur, la vraie fille de charité ignore la mélancolie et, pendant qu'elle traite le corps des pauvres, elle doit tâcher de « profiter aux âmes ».

Vincent n'accepte que les vocations sûres. « Si Barbe veut aller en religion, mettez-lui en le marché en mains tout doucement, s'il vous plaît; elle sera bientôt lasse, ou la religion d'elle. » Et de Madeleine : « Je pense qu'il y aura un peu à travailler, que ses passions sont fortes. Mais quoi, quand elles ont la force de se surmonter, elles font après des merveilles. Vous la recevrez donc, s'il vous plaît. » Sa récompense un jour est d'entendre une fille s'écrier : « Oh! je ne voudrais pas aller à Dieu si Dieu ne venait à moi. »

... Barbe-la-Grande... Madeleine, « une bonne grosse fille »... Marthe, fille d'un jardinier « qui demeure sur le village d'Issy »... Marie de Saint-Germain, dont la sœur était bègue... Anne-l'ancienne... les quatre grandes filles de Sucy-en-Brie... les deux Perrine... autant de noms fleurant la terre provinciale, sous son parfum de cire, de lessive et de cendre. Et toute cette magnifique légion de filles anonymes élève sur le sol natal un chant d'autant plus noble que le Saint leur a demandé, au profit de la communauté, le sacrifice de l'individualisme, qui est le fond même de la nature française. C'est bien de collectivisme religieux que rêve Vincent de Paul, tout imprégné de la pure conception évangélique, et si profondément averti de l'instinct social des masses populaires!

Pour mettre la religion à la portée de tous et pour en faire un lien vraiment humain, il lui faut commencer par l'épreuve de la charité française. Alors, d'accord avec son fidèle chef d'état-major, mademoiselle Le Gras, il répartit ses légionnaires dans toute la France. « Que Perrette s'en aille à Fontenay, celle de Normandie à sœur Henriette, et l'autre dont vous me parliez à Saint-Sulpice, et celle du Mans à la place de Perrette. » Puis on envoie sœur Isabelle à Richelieu, sœur de Turgis à la Fontaine de Saumur, et Claude et Brigitte auront pour mission d'égayer les sœurs pendant leur long voyage. « Je fais, dit mademoiselle Le Gras, lecture à nos sœurs de tout ce qui peut les encourager de son exemple; elles me paraissent comme l'on dit que sont les soldats quand ils entendent l'alarme. » Et voici monter l'humble récit d'une de ces filles : « Nous sommes accablées de travail et nous y succomberons si nous ne sommes secourues. Je suis contrainte de vous tracer ce peu de lignes la nuit en veillant nos malades, n'ayant aucune relâche le jour, et, en vous écrivant, il faut que j'exhorte deux moribonds. Je vais tantôt à l'un lui dire : « Mon ami, élevez votre cœur à Dieu, demandez-lui miséricorde. » Cela fait, je reviens écrire une ou deux lignes et puis je cours à l'autre : « Jésus, Maria, mon Dieu, j'espère en vous. » Et puis je retourne encore à ma lettre et ainsi je vais et viens, et je vous écris à diverses reprises, et ayant l'esprit tout divisé. C'est pour vous supplier très humblement de nous envoyer encore une sœur. »

Parfois, mademoiselle Le Gras accompagne elle-même ses

filles en chemin, les exhortant toujours à se bien grouper autour de la Croix, « ainsi que les poussins sous leur mère lorsque le huet les guette ». Elle partage avec joie les épreuves de la route. Scrupuleuse à l'excès, elle se prive de volaille le jeudi, par crainte que d'autres voyageurs n'en mangent les restes le vendredi.

Tel de ses voyages durera quatorze jours, en coche et en bateau, pendant lesquels elle visite Chartres, Orléans, Notre-Dame-des-Ardillières, et chaque église lui fournit nouvelle occasion de prières. Elle s'inquiète si d'aventure on lui réserve une réception trop triomphale : « L'on me prend pour une grande Dame!... Oh! que je pleurerai un jour et que je recevrai de confusion!... » Et Vincent de nouveau de calmer ses scrupules : « Saül, lui, cherchait une ânesse, il trouva un royaume; Saint Louis, la conquête de la terre sainte et il trouva la conquête des cimes et la couronne du Ciel. Vous cherchez à devenir la servante de ces pauvres filles et Dieu veut que vous soyez la sienne. » Ah! la bonne fille, et comme elle est fervente! Il faut la soustraire, malgré elle, à telle consomption de soi-même : « Allez un peu vous divertir aux champs; vous prendrez votre voyage sur le fond de votre Charité. » Mais c'est jusqu'à la mort que mademoiselle Le Gras entend servir ses pauvres et s'occuper de ses filles. « Vous me paraissez dans la pressure du cœur », lui dira un jour Vincent, navré de la voir aussi incurablement en proie à l'insatisfaction.

C'est que Louise a fort à faire. Fondation d'abord de la Maison mère des Charités, place Saint-Laurent, pour laquelle elle réclame à l'architecte d'âpres économies : « Il est absolument nécessaire que le bâtiment paraisse à la villageoise et le moins spacieux qu'il se pourra. » Puis l'œuvre immense qui consiste à essaimer des charités par toute la France. Et tous ces grands tourments de l'âme à surmonter, d'ordre de M. Vincent, dans le commandement quotidien de ses filles : « Monsieur, voilà une lettre. Je crois qu'il est nécessaire de pourvoir promptement à cette pauvre fille, qui a tellement gagné le cœur des habitants que le bruit court que, si on l'ôte, l'on ne recevra pas d'autre fille. Elle se conseille à tous, dès il y a longtemps et particulièrement des vieils garçons, nommés Messieurs de la None, de qui elle retire commodités,

et fait bonne chère, reçoit bouteilles de vin et pâtés. Je vous supplie très humblement, pour l'amour de Dieu, de songer aux inconvénients de cette mauvaise affaire dont je peux être cause. »

A Saint-Germain-en-Laye, à Angers, Nantes, Chantilly, Bercy, Châteaudun, Narbonne, Belle-Ile-en-Mer et en tant d'autres lieux, partout où la misère se fait trop grande, on voit apparaître les filles de la charité : dans le taudis où meurent les pauvres; au gîte des infirmes et des enfants abandonnés; dans les prisons; près des pestiférés et des cholériques; aux haltes des galériens en route vers Marseille. Il n'est point besogne si répugnante ni pénible qui ne trouve, pour la remplir, les mains des filles de M. Vincent. On s'efface, dans les rues, devant les Sœurs porteuses du « pot » pour les malades à domicile. On se tait, aux faubourgs et dans les quartiers les plus crapuleux, en présence des saintes filles dont la pureté tient en respect les pires truands. Vincent lui-même, dans une admirable conférence sur les vertus villageoises, laisse percer son émotion : « Les filles des champs ont encore une grande pureté... Elles ne savent pas ce que c'est que d'être cajolées. Viennent-elles de leur travail à la maison pour prendre un repas, lassées et fatiguées, toutes mouillées et crottées, aussitôt, elles s'en retournent sans s'arrêter à leur lassitude, ni à leurs crottes et sans regarder comme elles sont agencées... » Ainsi nous fait-il palper du doigt, avec la simplicité d'un conteur populaire, l'humble matière dont se pétrit cette vertu française. Et c'est un cri d'allégresse qui lui échappe sous la promesse d'une telle rédemption : « Avez-vous jamais lu choses semblables? C'est chose inouïe! Oh! mes filles, vous faites ce qui ne s'est jamais vu!... »

On comprend l'évêque de Belley écrivant, deux siècles plus tard, à un curé nouvellement nommé : « Si vous amenez à Châtillon la cornette d'une sœur de charité, je vous promets un bel ornement : par la porte ou par la fenêtre, comme vous voudrez, mais introduisez les filles de Saint-Vincent-de-Paul. »

***

M. Vincent, homme de Dieu, M. Vincent, homme de France... Nous voici au terme de notre pauvre étude, et nous tournons

encore la tête, avec douceur, vers toute l'espèce humaine qu'il a nourrie de son cœur : gens de notre race et gens d'ailleurs, gens de la terre et gens des villes, gens de nos mers et d'outre-mer. Partout où fut consommée la peine humaine, invisible et présent, il anime à jamais la cendre chrétienne, comme une semence divine parmi nous. Et c'est un geste français que son grand geste fraternel, à la mesure de ses longs bras de paysan landais. Et c'est à longues enjambées, comme les hommes échassiers de sa terre natale, qu'il arpente à jamais, dans nos songes, le champ spirituel de cette France qu'il aima, pour mieux servir l'humanité.

Œuvre des missions, création des différentes charités, réorganisation complète du Clergé : il eût suffi de ces trois réformes pour remplir une vie humaine. Et pourtant, elles ne suffirent pas à Vincent pour le tenir quitte envers soi-même. De combien d'œuvres de miséricorde ne lui fallait-il pas encore prendre charge quotidienne, dans le détail et dans l'application?... de la compagnie du Saint-Sacrement, qui s'occupait des mendiants, des galériens, des esclaves, des filles débauchées, des enfants perdus et de bien d'autres misères; des multiples fondations pour malades et miséreux de toute misère sociale; de l'assistance aux aliénés, qu'il appelait charitablement ses « pensionnaires », puisqu'il en avait plus de soixante à Saint-Lazare; du relèvement des prisonniers, qu'il voulait voir traiter « comme les autres », estimant que tout être, dans la Société, a droit de recevoir « comme pain quotidien » sa part d'allégement de la souffrance humaine.

Bien plus, c'est « hors du siècle » qu'il lui faut aussi prendre ses sûretés, participer de son conseil et de sa peine à des fondations proprement religieuses, déterminer la règle des communautés qui lui tiennent à cœur, comme cet ordre de la Visitation, dont il fut le supérieur et dont il avait guidé pas à pas la naissance, assistant inlassablement la douce Jeanne de Chantal dans toutes les séances de préparation, attentif au traitement délicat qu'exigent les âmes inquiètes et tourmentées d'un haut scrupule, impitoyable aux convenances du monde au point de repousser les sollicitations du duc de Bouillon en faveur de sa fille Louise, qui voulait entrer au monastère sans un vrai « cas de nécessité » et sans concevoir que « les religieuses

sont mortes au monde et ne doivent plus reconnaître de parents sur la terre ».

Quel était donc cet homme d'étrange pouvoir? A quelle source puisait-il l'humble artifice de sa force? Tant d'invisibilité était faite pour surprendre, tant de simplicité pour confondre l'esprit de ses contemporains. Le voici parmi vous, du pas de tout venant, et le miracle, à votre insu, s'opère parmi vous. Un ferment de bonté lève la rude écorce d'une France trop longtemps contractée par l'épreuve et le vide de l'âme. Il n'est plus d'église ni chapelle qui ne possède son tronc pour les « charités », d'hôtellerie sa tirelire, de famille sa cassette pour la soupe du pauvre et le demi-setier de vin des malheureux. Dans la campagne désolée où la nuit s'épaissit, M. Vincent un jour s'est arrêté, discutant simplement de la terre et du grain, et voici que l'âpreté paysanne elle-même livre son croît de charité, comme le silex de la grand'route livre son étincelle sous le fer de la mule : les brebis marquées d'une croix donneront leur laine et leurs agneaux, les vaches donneront leur lait pour les pauvres de M. Vincent. Et aujourd'hui encore, au fond de nos plus rudes provinces, si une ferme isolée dans l'aboiement des chiens entr'ouvre un instant l'huis devant l'hôte sacré qu'est le mendiant, c'est que, par la grâce de Vincent de Paul, quelque chose un jour fut descellé dans l'âme muette de notre peuple....

Ce don de sourcier que fut le pouvoir de Vincent, il l'exerçait avec douceur et modestie, sans que rien de son aspect physique vînt seconder l'intime rayonnement de sa profonde humanité. Son nez épaté, ses grosses arcades sourcilières recourbées sur de petits yeux brillants, ses longues oreilles écartées et sa bouche largement fendue, ne composaient pas un ensemble bien avantageux. Mais l'homme inspirait confiance par sa « contenance simple et naïve, son abord affable et son naturel grandement bon et aimable ».

Son humilité, toute sincère qu'elle fût, était parfois poussée si loin dans ses manifestations, qu'elle ne laissait point de paraître quelque peu singulière. Pour vaincre une résistance, à bout d'arguments, le bonhomme n'hésitait pas à se jeter aux pieds de son interlocuteur, que ce fût son cuisinier de Saint-Lazare, le Cardinal de Richelieu, Adrien Lebon, ou tel mission-

naire dont il voulait obtenir de grandes choses... Fond de malice paysanne où le service de l'âme trouvait son compte. Et ce n'est pas en terre occidentale qu'on s'en offusquerait.

En fait, derrière ce masque de berger landais, circonspect et prudent, c'est déjà, dans la légende, toute une merveilleuse histoire qui s'anime, tout un passé mêlé de fable, comme un inépuisable conte de jadis aux lèvres du conteur errant : Vincent, l'enfant de Pouy, près de Buglose ville-fleur, donnant ses sols à un mendiant de grand chemin... Vincent instruit en droit canon au prix de la vente d'une paire de bœufs... Vincent sur les mers barbaresques, blessé d'une flèche de pirate dont le tenace souvenir lui servira « d'horloge » tout le restant de sa vie... Vincent vendu hors chrétienté, à un pêcheur, puis à un vieillard, « médecin spagirique qui avait travaillé cinquante ans à la recherche de la pierre philosophale »... Vincent esclave, maîtrisant d'étonnantes pratiques, telles que l'usage d'un certain miroir « qui est le commencement, non l'achèvement de la totale perfection du miroir d'Archimède », et « d'un ressort artificiel pour faire parler une tête de mort »... Vincent aumônier de la reine de Navarre, protégé contre les embûches de la Cour la plus dissolue... Vincent parmi ses premiers pauvres et sa famille de manants, dans ses cures de Clichy et de Châtillon-les-Dombes... Vincent chez les Gondi, prenant charge devant Dieu de la première âme qui lui échoit : celle de la très remarquable Françoise-Marguerite de Sully épouse de Philippe-Emmanuel de Gondi... Vincent aumônier des galères, exhortant les forçats... Et puis Vincent le Bâtisseur, le régisseur et l'intendant, Vincent l'Animateur dans sa longue vie d'actions au service des hommes, dans son œuvre prodigieuse d'assistance spirituelle, matérielle et sociale... Vincent enfin sur la grand'route de France, parmi les gens de guerre et de rapine, souriant à ces mots d'un gentilhomme chrétien : « M. Vincent sera bien étonné si à deux lieues d'ici on ne lui donne un coup de pistolet dans la tête... »

Ainsi chargé d'humanité, comme l'est de chaînes, dans sa légende, l'esclave volontaire parmi les galériens, le saint homme a couru si longue route d'aventures parmi les hommes de toute espèce et de tout rang, que son pouvoir occulte, dans l'imagination populaire, emprunte on ne sait quel prestige

aux vertus mystérieuses des grands aventuriers. Et ne fut-il pas le plus grand aventurier de l'âme, à la mesure de la condition terrestre? Ne fut-il pas providentiel au seuil de tel désespoir de l'âme, de telle misère du corps? Ne fut-il pas indéfectible dans ses interventions individuelles comme dans ses entreprises collectives?

Pour bien comprendre son corps à corps avec le mal, et pour surprendre, dans sa naissance, la merveilleuse légende de ce redresseur d'âmes comme une histoire de chevalerie, il faut écouter de quel ton il nous rapporte la conversion d'un pêcheur récalcitrant, d'un illustre et redoutable duelliste, le comte de Rougemont, « franc éclaircilleur » dont il réussit à faire un homme de bien qui revêtira un jour l'habit de capucin... « Il parcourt, nous dit Vincent, ses affaires, ses biens, ses alliances, sa réputation, les grandeurs, les menus amusements du cœur humain; il tourne, il vire, il tombe sur son épée. Pourquoi la portes-tu? pense-t-il... Il descend de cheval, prend cette épée, bat sur cette pierre, et tic et toc, et tic et toc, enfin il la rompt et la met en pièces! »

A telle allure, à telle mesure, une vie militante a vite fait de consommer les forces humaines. Il faut bientôt l'ardeur d'un saint pour se survivre. Sur l'usure du corps l'esprit veille toujours, aussi fervent et lumineux. Et l'âme encore s'efforce à la cime de l'être. Mais voici qu'un jour le corps se fait trop douloureux. M. Vincent a des « bandeaux de tête », « le mal de la courte haleine », « une petite fiévrotte » quotidienne. Et puis un accident survient à son carrosse, qui lui donne un grand choc nerveux. Enfin ses pauvres jambes l'abandonnent. « Me voici devenu grand seigneur à l'égal des évêques », murmure-t-il doucement, contraint à l'immobilité... Vous voici plutôt comme un mendiant recru de lassitude sur le bord de la route, frère des chemineaux et pauvres hommes de transhumance, ô grand Routier des routes de France où furent usées vos jambes inlassables...

Et la souffrance physique resserre son étreinte... « Ah! mon Seigneur, mon bon Seigneur », dit-il tout bas sans plus se plaindre... Ses jambes saignent jour et nuit... Ses yeux l'abandonnent, et il ne peut se résoudre à accepter les compresses au sang de pigeon...

Et puis un jour, une grande rumeur s'élève qui gagne toute la chrétienté, d'Occident en Orient. M. Vincent va mourir!... Une si lourde angoisse parmi les hommes révèle encore mieux tout le bienfait de sa présence. De tous les coins du monde on lui fait parvenir des remèdes. Nicolas Servin lui donne deux cents petites pilules. Le Pape le dispense de la récitation des offices divins. Aux dons des Princes se joint l'offrande des plus humbles. Médailles, cierges, petites prières enchâssées dans des morceaux de la vraie Croix, recettes de bonnes femmes, secrets de missionnaires, rien de tout cela n'émeut autant que l'envoi d'un pauvre vieux nègre : quelques plantes calmantes et rafraîchissantes...

Le 27 septembre 1660, M. Vincent meurt dans sa quatre-vingt-quatrième année. Sur son mince lit d'ascète, un pauvre corps usé gît un instant, plus glorieux que la dépouille des Rois. Et puis la pompe catholique s'empare de ce corps. Et pendant plusieurs jours tout un peuple de France défile devant l'homme de Dieu. Jamais homme de guerre ni souverain ne fut honoré d'un plus large mouvement humain. L'oraison funèbre est prononcée à Saint-Germain-l'Auxerrois. Toute la province suit le deuil. L'évêque du Puy, Henri de Maupas, fait célébrer un magnifique service. Bien au delà des mers, les fils et filles de Vincent, Français et Françaises de Vendée, de Lorraine, de Gascogne et d'ailleurs, s'assemblent en terre païenne, sous la croix, pour pleurer en commun la pure figure française qu'ils ne reverront plus...

Et puis l'heure est venue, comme dans l'histoire biblique, de s'arracher les restes de l'Apôtre. Le « Trésor de Vincent »!... Il se composera d'un vieux parapluie de toile cirée qui tombe en lambeaux, d'un bâton de voyage, de souliers éculés, de sandales, d'une ceinture de corde, d'instruments de pénitence, d'un chapeau, d'une soutane et d'une barette, d'un pauvre manteau, d'un peu de linge blanc, d'un diurnal et d'un bréviaire...

Après la béatification, une chemise teintée de sang sera donnée à Benoît XIII pour être conservée dans la cathédrale de Benévent. Clément XII, la Reine d'Angleterre et d'autres souverains demanderont des reliques du Saint. Du pauvre squelette, on détachera onze côtes, le radius du bras droit, dont la moitié inférieure sera donnée à la Maison mère de la rue du Bac,

la main gauche, les deux rotules, dont l'une reviendra à monseigneur Dulong, évêque de Montauban, et de nombreux osselets...

Mais le cœur, ah! le cœur de Vincent, comme le cœur de Vauban, à quelles vicissitudes ne sera-t-il pas exposé?

La duchesse d'Aiguillon, qui avait toujours aimé Vincent avec la tendresse d'une mère, offre « un petit vaisseau d'argent » pour enfermer cette précieuse relique. En 1792, confié à des Sœurs, le cœur quitte Saint-Lazare pour Turin, dissimulé dans une cavité faite à l'intérieur d'un gros volume in-folio de la Vie des Saints. La route est dure et sur tout le parcours des parcelles s'émiettent, qui sont pieusement recueillies... A la demande instante du cardinal Fesch, le cœur sera ramené en France pour être déposé en l'Église primatiale de Lyon, mais non sans que les missionnnaires de Turin en aient gardé un ventricule... Le reliquaire est enfermé dans la chapelle du Saint-Sépulcre, en attendant la construction d'une magnifique église abbatiale dont rêve pour lui le Cardinal... Après la mort de ce dernier, en 1822, un officiant maladroit laisse tomber le cœur, qui se fractionne. Des morceaux en sont ramassés par un diacre, des parcelles en parviennent aux Sœurs de Saint-Jean... Dans un nouveau reliquaire en vermeil que le cardinal de Bonald a fait venir en 1859 d'Italie, ce qui reste du cœur est enfin transporté de la Chapelle du Saint-Sépulcre au « Trésor »... Et là, bientôt, la relique encore se désagrège; il la faut protéger d'un enduit de gomme laque aromatisée de musc et d'encens, l'enserrer dans un réticule de passementerie d'or, et l'enclore, sous cristal, dans un nouveau reliquaire... En 1888, il faut faire encore appel à un médecin, à un chimiste et à un orfèvre, qui, pour lutter contre la moisissure, se chargent d'étendre le tissu musculaire sur un moule de bois et de le protéger ensuite d'une couche de paraffine stérilisée. Et de nouvelles parcelles sont prélevées en récompense pour les opérateurs...

Il semble que l'apôtre des pauvres veuille, jusqu'à sa dernière parcelle humaine, retourner à la dispersion anonyme de l'argile.

Et de son pauvre squelette lui-même, si largement distribué, ce qui reste en la châsse d'argent, maintes fois ouverte pour les grands, n'a pas connu moins de tribulations, depuis qu'il

le fallut cacher en 1792 chez Me Clairet, notaire; en 1795 au domicile privé de M. Daudet, Procureur général; en 1806 chez les Filles de la rue du Vieux-Colombier; en 1815 rue du Bac; en 1831 à Roye en Picardie... Ramenés à la Maison mère en 1834, les derniers ossements devaient être transportés, en 1870, chez la sœur américaine d'une Fille de la Charité, et c'est dans une grande corbeille de pommes que ces reliques furent dissimulées... Elles devaient encore quitter Paris, en 1907, pour chercher un refuge de douze ans en Belgique, chez les Filles de la Charité d'Ans.

Nomade de son vivant, Vincent de Paul l'aura été au delà de la mort... Mais qu'est-ce que l'histoire de ces misérables reliques? C'est son cœur de vivant qui rayonne à jamais dans la maison du pauvre, c'est l'insistance de son âme qui continue de vivifier l'espoir au cœur de l'affligé et du malade, de celui qui n'attend plus rien de la vie... Vienne le soir, et l'heure de porter la lampe aux ténèbres du doute... M. Vincent, partout errant, partout présent, Visiteur ineffable et silencieux Conseil, M. Vincent, Docteur de l'âme, secourable aux tourments de la chair et du cœur, vous répétez pour nous les mots de votre langue : « Sainte Vierge qui parlez pour ceux qui n'ont point de langue et ne peuvent parler... » Ah! Vincent, ne venez-vous pas chaque jour confondre notre silence dans votre magnifique prière?...

Par le miracle de son humanité, aux confins de la grâce, celui qui sut racheter l'âme française à la sécheresse intellectuelle, comme il rachetait jadis l'esclave chrétien aux Barbaresques; celui qui sut restituer sa substance spirituelle à la France catholique, comme il sauvait l'esprit de ses disciples contre la lettre religieuse; le grand homme de bien qui par la seule vertu de son cœur sut opérer chez nous le miracle de l'amour, veille à jamais, parmi nous, pour nous guider dans le péril des haines sociales comme de toutes dissensions humaines... Et il a droit encore à la confiance de tous, celui qui n'a pas craint d'écrire un jour, dans la simplicité de son âme, et en dépit du formalisme le plus conventionnel de son époque : « Il y a bien de la différence entre être catholique et être juste. »

MARTHE DE FELS

UN CRIME POLICIER

M. Boullé, maire de Luc-sur-Mer, en Calvados, habitait assez loin du bourg, au Bout-Varin, près du hameau de la Délivrande. Pendant la nuit du 7 au 8 septembre 1809, vers une heure du matin, on tira un coup de feu contre une de ses fenêtres. Il envoya prévenir un petit poste de canonniers garde-côtes, qui lui détacha deux hommes. Ceux-ci n'arrivèrent qu'à quatre heures du matin. Ils étaient auparavant en patrouille et, vers trois heures et demie, avaient entendu plusieurs autres détonations, avec un appel : « A moi! » Accompagné de ces deux soldats et de ses domestiques, M. Boullé sortit au petit jour pour enquêter sur ce qui s'était passé. *A priori*, il attribuait ces coups de feu à quelques gens ivres : les opérations des élections pour la garde nationale et du tirage au sort devaient avoir lieu dans la journée du 8, et on s'y était préparé la veille par de copieuses libations.

A quelques centaines de mètres de chez lui, M. Boullé fut hélé par un paysan : dans un champ, tout près du chemin, contre une meule de paille, le cadavre d'un homme était étendu sur le dos. Le visage, meurtri de coups, était presque méconnaissable. Un œil sortait de son orbite. Deux blessures d'armes à feu à la figure, une autre à la poitrine, une quatrième à la cuisse. Une cinquième blessure, en plein corps, semblait provenir d'une canne à épée, qui était à terre. A côté, deux pistolets encore chargés et la crosse brisée d'un fusil.

Quand on souleva le corps, on constata que les mains

avaient été liées derrière le dos à l'aide d'une solide ficelle bleue. On se trouvait en présence d'un assassinat.

Dans les poches, aucun papier : une montre, quelques pièces de monnaie, un petit livre de prières, *Pensées chrétiennes*, avec le nom de « Duquesnay de Montfiquet » écrit sur la première page.

Un examen rapide des environs prouva, par les traces de sang, que l'homme avait été tué à deux cents mètres de là, à l'embranchement de la route de Bayeux à Luc avec celle de Caen, et que l'on avait traîné le corps jusque dans le champ.

Pendant ce temps, des paysans s'étaient peu à peu rassemblés. M. Boullé pria l'un d'eux d'aller chercher une brouette et de transporter le cadavre dans une grange voisine de l'église de Notre-Dame-de-la-Délivrande, où on l'étendit sur de la paille, après quoi il se rendit à sa mairie pour y remplir toute la journée ses fonctions municipales.

Vers quatre heures, un chirurgien procéda à l'autopsie, dont il envoya le résultat au maire.

Le soir, celui-ci put enfin rédiger son procès-verbal et l'envoyer à Caffarelli, préfet de Caen.

Quelques renseignements étaient parvenus depuis le matin. Ils étaient fort troublants.

Dans un fossé, à quelque distance, on avait trouvé un cheval blessé d'une balle. On put le relever et le traîner jusqu'au village de Mathieu, à deux lieues de Caen. Un paysan affirmait que le cheval avait été blessé volontairement, après coup, pour donner le change.

D'autre part, dans ce même village de Mathieu, cinq hommes étaient entrés dès l'aube dans un cabaret et s'étaient fait servir à manger. Bien qu'ils fussent habillés en civils, on les reconnut : c'étaient quatre gendarmes, avec le sous-lieutenant Foison, quartier-maître — autrement dit trésorier — de la compagnie de Caen. Si souvent, à cette époque, les gendarmes effectuaient leurs tournées « vêtus en bourgeois » que nul ne s'étonna de les voir ainsi. L'un d'eux avait un fusil dont la crosse était cassée.

Après leur départ, un enfant, qui se trouvait dissimulé dans une alcôve de la salle où ils avaient déjeuné, raconta qu'ils s'étaient partagé des « liards jaunes », appelant ainsi les pièces

d'or que le pauvre petit n'avait sans doute jamais eues entre les mains. On rapprocha ce fait de l'assassinat et le bruit se répandit aussitôt que l'individu, dont on avait découvert le cadavre, avait été tué et dévalisé par les gendarmes. Dans sa lettre au préfet, le maire se faisait l'écho de ces rumeurs.

Le 9 au matin, le lieutenant de gendarmerie Mancel et le sous-lieutenant Foison vinrent à la Délivrande, pour dresser leur procès-verbal. Aux questions que lui posa le maire, Foison répondit sur un ton insolent. Puis, brusquement, il déclara avoir assisté au drame. Étant, dit-il, avec quatre gendarmes, pendant la nuit, en observation sur la route de Luc, ils avaient vu venir à eux deux voyageurs. Quand ils leur demandèrent leurs papiers, l'un d'eux prit la fuite et ne put être rejoint. L'autre, au contraire, leur tira dessus. Les gendarmes se jetèrent sur lui, le terrassèrent. Dans la lutte, il fut tué.

A l'objection que les pistolets de la victime étaient restés chargés, Foison ne répondit pas. Et comme le maire faisait remarquer que les mains avaient été liées derrière le dos, il essaya d'ergoter. « Voici les ligatures! » s'écria le maire en montrant les ficelles. Le lieutenant Mancel reconnut loyalement « que c'étaient bien là des ligatures de gendarmes. » Foison préféra sortir, en jurant « qu'il ne devait de comptes à personne. »

Les gendarmes ne poussèrent pas l'information plus loin et conclurent à une rébellion au cours de laquelle l'homme avait péri.

Devant cette parodie d'enquête, confiée à celui qui, de son propre aveu, avait présidé au meurtre, l'opinion publique se montra indignée, comme l'écrivit le préfet Caffarelli au conseiller d'État Réal, chargé de l'arrondissement de police dans lequel se trouvait le Calvados :

« Comment se fait-il, disait-il, que quatre gendarmes n'aient pu saisir un homme qui a lutté longtemps avec eux? Comment se fait-il qu'il ait été, en quelque sorte, mutilé? Comment, après avoir tué cet homme, l'ont-ils laissé sur le lieu du combat et s'en sont-ils allés, sans s'inquiéter de remplir aucune des formalités voulues en pareil cas?... Que répondre si, comme on le dit, l'individu a été saisi, attaché fortement les mains derrière le dos et ensuite fusillé? Quelles terribles consé-

quences tirer de ces faits, s'ils sont vrais? Comment les gendarmes pourront-ils s'occuper de leurs fonctions sans crainte d'être traités comme des assassins ou des bêtes féroces? »

Pendant ce temps, on se demandait qui était l'homme ainsi assassiné. Dans l'espoir qu'on le reconnaîtrait, son corps resta exposé. De nombreuses personnes, venues des environs, même de Caen, défilèrent devant lui. Quelques-unes déclarèrent que c'était un nommé Morin-Cochu, horloger à Paris, habitué des foires du pays. Quand on fut bien fixé, une femme procéda à une quête, dont le produit servit à l'ensevelissement, qui eut lieu, le 10 septembre, dans le cimetière de Luc.

A Paris, la police, ainsi alertée, se mit à rechercher les traces de ce Morin-Cochu. Il ne fut pas difficile de trouver le personnage tranquillement installé dans sa boutique de la rue Saint-Denis, d'où il n'était pas sorti depuis de longs mois! On se mit alors en quête de son courtier, un certain Festau, qui devait sûrement être l'homme assassiné... Puis Réal, qui savait parfaitement à quoi s'en tenir, finit par écrire, le 20 septembre seulement, au préfet Caffarelli, que de nouveaux renseignements lui permettaient de croire que l'inconnu était l'ancien chouan d'Aché, vainement poursuivi par la police depuis six ans!

De son côté, Caffarelli avait mené son enquête, dont on ne devait, d'ailleurs, tenir aucun compte, précisément parce qu'elle lui avait à peu près révélé la genèse exacte du drame.

***

François-Robert d'Aché, né en 1758, appartenait à une vieille famille normande. Après avoir servi dans la marine, il émigra. Échappé au massacre de Quiberon, il chouanna longtemps en Normandie. Grâce à sa parfaite connaissance de la région de Neufchâtel-en-Bray, où il chassait jadis, il organisa, en 1803, la ligne secrète de correspondance qui permettait aux émissaires, venus d'Angleterre et débarqués au pied de la falaise de Biville, de gagner Paris sans encombre.

Sa participation à ces débarquements, sous le pseudonyme de Beaumont, apparut surtout lors du procès de Georges Cadoudal, en 1804. Vainement essaya-t-on alors de l'arrêter.

Se cachait-il à Paris? On le crut. On emprisonna sa femme et l'une de ses filles, en ayant soin d'en laisser une autre en liberté avec l'espoir qu'une démarche imprudente de cette enfant procurerait la capture du père. Peine perdue.

En réalité, dès qu'il avait pu franchir les barrières de Paris, soigneusement surveillées pendant quelques semaines, il s'était réfugié près de Gaillon, dans le château de Tournebut[1], qu'il avait fréquenté depuis son enfance et où vivait la vieille marquise de Combray avec sa fille, madame Acquet de Férolles. Il y occupa une des nombreuses caches ménagées dans cette demeure d'apparence si tranquille et où trouvaient cependant asile quantité de chouans et de détrousseurs de diligences. Sous le nom de Deslorières, il y passa environ quinze mois, depuis la fin de mai 1804, bien tranquille, se montrant peu au dehors, poursuivant toujours la même chimère, sans que la leçon des événements entamât les illusions qu'il partageait avec quelques royalistes. Grâce au nombre toujours croissant des déserteurs et des réfractaires, joints aux anciens chouans, il espérait constituer une petite armée, à la tête de laquelle ne manquerait pas de venir se mettre un des princes de la famille royale : dès son apparition, l'empire de Napoléon s'effondrerait!

Pour se rapprocher des côtes, sur lesquelles devait, dans ses rêves, débarquer le prince avec les secours venus d'Angleterre, il résolut de gagner le Cotentin. Le 15 juillet 1805, déguisé en postillon, il conduisit donc lui-même le cabriolet de madame de Combray et il la mena dans le château qu'elle possédait à Donnay, à quatre lieues de Falaise. Il en partit quinze jours après, pour se réfugier dans quelques-unes des nombreuses retraites que lui assuraient ses relations dans le pays.

Sous le nom maintenant de M. Alexandre, il habitait tantôt chez madame de Vaubadon, tantôt chez les Montfiquet, chez mademoiselle Dumesnil ou chez madame Amfrie, à Caen, à Bayeux, dans les environs de ces villes. Partout on l'accueillait comme un des plus fidèles serviteurs de la cause royale, un des plus ardents conspirateurs. En 1806, il passa trois mois en

1. On connaît l'admirable description donnée par M. Lenôtre de ce château et de la vie que l'on y menait (*Tournebut*, par G. Lenôtre).

Angleterre, pour transmettre aux princes les vœux de leurs partisans. Il y organisa, pour le printemps de l'année suivante, un projet de soulèvement, qu'appuieraient 20 000 Russes ou Suédois envoyés par l'Angleterre. Cette dernière promettait aussi d'ouvrir un crédit illimité. Il revint en France dans un état d'exaltation extrême. Déjà il voyait le Roi débarquant et prenant la tête du mouvement. Sa vieille amie, madame de Combray, aussi exaltée que lui, préparait dans son château les appartements qu'occuperait le souverain en venant conquérir son trône.

Il semble bien que, lors de ce voyage, les princes ne le virent pas et que seuls les Anglais, suivant leur tactique habituelle, l'engagèrent à fomenter des troubles dans l'ouest, avec l'espoir de paralyser ainsi en partie les forces de Napoléon. Quant aux subsides si généreusement promis, ils se bornèrent à une somme de trente mille francs, que d'Aché toucha chez un banquier de Caen.

Au mois de juin 1807, le pillage d'un courrier dans les bois du Quesnay, entre Falaise et Caen, appela de nouveau l'attention sur lui, bien qu'il n'y eût pas pris une part directe. Depuis l'exécution de Frotté, la police le considérait comme le vrai chef des chouans en Normandie. Elle lui attribuait donc ce nouveau méfait, dont les conséquences furent la condamnation de ses amies, mesdames de Combray et Acquet de Férolles : cette dernière fut exécutée, avec une dizaine d'autres personnes. Cette fois encore, malgré le zèle d'un extraordinaire policier de Rouen, nommé Licquet, qui, dans toute cette affaire témoigna d'une étonnante perspicacité, on ne put arriver à le saisir, mais il lui fallait désormais jouer plus serré.

***

Depuis quelques années, il avait rompu avec madame de Vaubadon, qui, la première, lui avait accordé une hospitalité... des plus complètes, quand il avait dû renoncer à l'asile offert par madame de Combray, à Tournebut et à Donnay. Cette rupture n'avait pas été une brouille. Contrairement à ce qui arrive souvent, l'amour entre eux ne s'était pas changé en haine.

Cette madame de Vaubadon était une femme bien séduisante. D'une taille moyenne, avec un teint très blanc, une chevelure fauve, de beaux yeux, une démarche souple, elle possédait ce charme captivant que ne remplace pas la beauté régulière. Mariée avant la Révolution, quand son mari émigra, elle demanda le divorce, à l'exemple de plusieurs ménages, dont l'un des membres partait, l'autre restait en France, et elle sauva ainsi momentanément la fortune de ses deux enfants, sur laquelle l'État ne put mettre le séquestre. A son retour d'émigration, M. de Vaubadon voulut annuler le divorce et reprendre la vie commune, avec la disposition de ses biens. Mais la jeune femme avait si fort goûté les joies de la liberté que, ne pouvant plus s'en passer, elle entendit maintenir la situation et intenta même un procès à son mari pour la liquidation de ses droits. Cette attitude la plaça quelque peu en marge de la société. On ne se gênait pas, du reste, pour jaser sur son compte et pour lui attribuer, trop généreusement peut-être, un nombre d'amants parmi lesquels il est difficile de discerner ceux qui avaient réellement droit à ce titre envié. Ce qui est certain c'est qu'à Bayeux, où elle habita d'abord, parmi une population qui oubliait dans les bals et dans les fêtes les angoisses maintenant passées de la Terreur, elle connut les succès les plus vifs.

Cependant, sa fortune, déjà ébréchée par la Révolution, ne résista pas à ses folles dépenses. Couverte de dettes, réduite aux expédients, tenue à l'écart par beaucoup, elle quitta Bayeux et s'établit à Caen.

Elle s'y trouvait pendant l'été de 1809.

Cette déchéance morale, ajoutée à sa débâcle financière, la désignait d'autant mieux à Fouché comme une auxiliaire possible pour sa police que ses nombreuses relations de jadis avec des chouans et les services qu'elle leur avait rendus lui permettaient de connaître bien des secrets. Par qui furent accomplies les premières avances? S'offrit-elle spontanément à l'exemple, hélas! de tant d'autres? Reçut-elle les conseils d'un ancien chouan, d'Ollendon, son amant du moment, qui passait pour gagné à la police? Les pourparlers furent-ils engagés par le sénateur Doulcet de Pontécoulant? Selon toutes probabilités, ce dernier, muni des pouvoirs, pour le

moins verbaux, du ministre de la police, vint à Caen. Il exposa à madame de Vaubadon que, depuis longtemps, on connaissait à Paris ses relations avec les royalistes et qu'un mandat d'arrêt allait être lancé contre elle et contre d'Aché. Pour échapper à cette menace, en même temps que pour gagner les faveurs du gouvernement, il lui suffisait de débarrasser Fouché de d'Aché, dont on redoutait les intrigues.

Ainsi qu'on l'a prétendu par la suite pour atténuer l'infamie du marché, fut-il seulement question pour elle de décider le chouan à s'éloigner de France ou promit-elle d'assurer sa capture, sans se préoccuper de ce qui en résulterait pour lui? Les événements incitent à penser que la seconde hypothèse est seule à retenir, de même que, parmi les sentiments qui dictèrent sa conduite, on doit, semble-t-il, écarter la jalousie, invoquée à tort pour la disculper. L'intérêt seul la guida.

Il fallait d'abord rejoindre d'Aché, savoir au moins où il se cachait.

Sans rapports directs avec lui depuis assez longtemps, elle le croyait bien toujours à Bayeux ou dans les environs. Pour en avoir la certitude, elle se rendit, à la fin d'août, dans cette ville, chez une de ses amies, mademoiselle Duquesnay de Montfiquet. Celle-ci, « laide, contrefaite et sage », s'était prise pour d'Aché d'une passion exaltée et pure, qui se traduisait par le plus absolu dévouement. Sans vouloir, par prudence, donner son adresse, elle répondit qu'elle le voyait chaque semaine.

De retour à Caen, madame de Vaubadon s'entretint longuement avec Pontécoulant. L'affaire fut définitivement conclue : elle livrerait d'Aché et on lui verserait les soixante mille francs dont elle avait besoin pour payer ses dettes. Elle imposait toutefois la condition d'agir en dehors de l'autorité. On mettrait à sa disposition le gendarme qu'elle désignerait et elle lui donnerait ses instructions.

Le 5 septembre, la voilà de nouveau à Bayeux, chez mademoiselle de Montfiquet, qui a connu jadis sa liaison avec d'Aché. Elle lui expose le danger couru par le chouan : la police est sur sa piste, à tout prix il faut qu'il s'éloigne de France. Bien qu'intimement liée avec madame de Vaubadon, mademoiselle

de Montfiquet redoute son indiscrétion et refuse de la conduire à l'endroit où se cache d'Aché. La journée se passe en discussions. Le soir, madame de Vaubadon, qui n'a pas encore obtenu ce qu'elle veut, dit à son amie qu'elle préfère ne pas être vue dans Bayeux, où la critique ne l'épargne guère, et lui demande à rester à coucher chez elle. Mademoiselle de Montfiquet n'a qu'une chambre. N'importe. Elles feront lit commun.

Pendant la nuit, dans une insomnie, madame de Vaubadon revient à la charge. Tandis que mademoiselle de Montfiquet n'a aucun moyen pour sauver d'Aché, elle, madame de Vaubadon, dispose d'un bateau à Luc-sur-Mer. Pour huit ou neuf cents francs, un marin le passera en Angleterre. Il suffit de le confier à un guide sûr qu'elle connaît et qui le mènera au lieu de l'embarquement.

De guerre lasse, effrayée des dangers suspendus sur la tête de d'Aché, convaincue, du reste, de la bonne foi de madame de Vaubadon, mademoiselle de Montfiquet promet de décider leur ami à s'éloigner. Rendez-vous est pris pour le 7 septembre au soir : mademoiselle de Montfiquet le conduira elle-même à un endroit dont elles conviennent et où se trouvera le guide promis par madame de Vaubadon.

Le 6 au matin, les deux femmes se séparent. Avant midi, madame de Vaubadon est de retour à Caen.

Le soir de ce même jour, un des soupirants aux faveurs de la jeune femme, Alfred de Formigny, vient frapper à sa porte. On lui répond qu'elle est absente. Cependant, par les interstices des volets et des rideaux, il voit, de la rue, de la lumière dans l'appartement et croit même distinguer la silhouette d'un homme. Mordu par la jalousie, persuadé que son heureux rival est d'Ollendon, il se met aux aguets. Il attend. Quand la porte s'ouvre, il se précipite. L'homme qui sort, se voyant épié, ramène son manteau sur sa figure. Formigny l'écarte. A sa stupéfaction, au lieu de d'Ollendon, il reconnaît le sous-lieutenant Foison, qui s'éloigne en grommelant.

Formigny doute si peu des motifs amoureux qui ont amené dans la maison cet homme, doué « d'un physique avantageux et d'une très belle tenue », disent ses notes, que le soir même, par dépit, il fait avec quelques amis des gorges chaudes de cette rencontre, trop bien expliquée par la conduite ou plutôt

l'inconduite habituelle de madame de Vaubadon. Il est loin de se douter qu'entre eux il a été question de tout autre chose que d'amour!

De son côté, à Bayeux, après le départ de madame de Vaubadon, mademoiselle de Montfiquet a couru chez son amie, mademoiselle Dumesnil. C'est dans sa maison que se cache d'Aché. Mis au courant de la situation, le chouan, qui ne doute pas du dévouement de madame de Vaubadon, accepte la proposition : il passera en Angleterre.

Le 7 au matin, il se rend à l'église Saint-Patrice, où il communie. De retour chez mademoiselle Dumesnil, il met ses papiers en ordre et fait ses préparatifs de départ. Le soir, quand, la nuit tombée, mademoiselle de Montfiquet vient le chercher, elle le trouve tout prêt. Vêtu d'une veste de chasse en drap bleu, d'un pantalon de velours côtelé vert olive, d'un gilet en piqué jaune et chaussé de bottes à la russe, il met dans ses poches deux pistolets anglais tout chargés, se munit d'un petit paquet contenant du linge et prend à la main une canne à épée. Il a environ 300 francs sur lui. Mademoiselle de Montfiquet lui glisse un petit livre de *Pensées chrétiennes*, sur lequel son nom, à elle, est écrit, et, accompagnée de sa servante, elle le conduit au village de Saint-Vigor-le-Grand, à un kilomètre environ de Bayeux.

Le rendez-vous a été fixé devant le portail de l'église. Un peu avant d'y arriver, d'Aché s'arrête. Mademoiselle de Montfiquet s'avance seule, aperçoit un homme près du porche, échange avec lui les mots de reconnaissance : *Samson* et *Félix*. C'est bien l'émissaire de madame de Vaubadon. D'Aché s'approche, adresse ses adieux à mademoiselle de Montfiquet, lui baise la main et s'éloigne avec son guide. Pendant quelques instants, mademoiselle de Montfiquet et la servante le suivent, assez surprises d'apercevoir deux individus, vêtus en bourgeois, qui accostent les voyageurs et se joignent à eux. Les quatre hommes disparaissent sur la route de Saint-Luc, où doit avoir lieu l'embarquement, à sept lieues de là.

***

Le guide était Foison lui-même et les deux hommes, deux gendarmes de Caen, envoyés à l'avance à Bayeux. Pour

plus de sûreté, Foison avait donné rendez-vous, près de la Délivrande, à deux autres gendarmes, venus directement de Caen, également déguisés. S'il avait attendu de parcourir ainsi six lieues avant d'opérer, c'était pour se trouver sur un territoire dépendant de Caen, de manière à ce que l'enquête qui s'imposerait fût confiée à sa propre compagnie.

Que se passa-t-il exactement une fois la troupe au complet? Le récit du drame par Foison est si notoirement faux que l'on ne peut en tenir aucun compte, et l'on ne possède aucun autre témoignage certain. Selon toutes les probabilités, quand Foison eut son monde sous la main, sur un signe de lui, les gendarmes se jetèrent sur le chouan. Celui-ci, qui était très brave, essaya-t-il de se défendre? Eut-il le temps de tirer l'épée de sa canne, que l'on trouva à terre, hors du fourreau, sans qu'aucun des agresseurs eût été blessé, tandis que l'autopsie prouva qu'il avait été percé lui-même par cette arme, dont on avait rageusement retourné le fer dans la plaie? Il ne put pas, en tout cas, se servir de ses pistolets, qu'on retrouva chargés. Solidement ligoté les mains derrière le dos, il fut réduit à l'impuissance et fusillé à bout portant.

Une fois le crime commis, les gendarmes rentrèrent à Caen. Foison remit immédiatement à Pontécoulant les papiers pris sur d'Aché : quelques notes sur la situation militaire et politique de la région et sur la possibilité d'un débarquement. Le sénateur partit sans tarder pour Paris, afin de rendre compte à Fouché de l'événement.

Le préfet Caffarelli eut connaissance de ce dernier fait, d'où il conclut que l'autorité elle-même avait inspiré le meurtre, comme le bruit en courut dans le public. En très honnête homme qu'il était, avec un courage civique bien rare, même chez les fonctionnaires d'alors, il ne cacha pas son indignation à Réal, qui, moins scrupuleux, essaya de le calmer, de lui prouver que, somme toute, on devait se réjouir de ce qui était arrivé. « Si, comme je n'en doute pas, lui écrivit le conseiller d'État, le brigand tué est d'Aché, vous pouvez vous féliciter d'être débarrassé d'un des ennemis les plus dangereux de Sa Majesté. »

A la même époque, le *Mémorial de Bayeux*, petite feuille très prudente, annonçait que c'était bien d'Aché qui avait été

tué à la Délivrande, au cours d'un combat engagé par lui contre cinq gendarmes. Il convenait de confirmer la version officielle.

Pour enlever tout doute sur l'identité, Réal prescrivit une exhumation. Elle eut lieu le 23 septembre. Ce jour-là, Foison et le lieutenant de gendarmerie Mancel, venus l'un et l'autre de Caen, rejoignirent à Luc le policier de Rouen Licquet, qui avait jadis connu d'Aché. En présence du chirurgien qui avait procédé à l'autopsie et du maire de Luc, le corps fut déterré. Licquet, se souvenant d'un signe particulier, déclara que d'Aché « avait les ongles des pieds tellement recourbés dans la chair qu'il marchait dessus ». Sur son ordre, on déchaussa le cadavre, les pieds présentaient bien la conformation indiquée. Foison, pâle, se pencha un moment sur sa victime. Animé on ne sait par quel sentiment, il lui entrouvrit légèrement les lèvres du bout de sa canne. « Un jet de miasmes fétides » s'échappa et atteignit le gendarme, qui « tomba en arrière en poussant un cri d'épouvante ».

La reconnaissance était terminée. Le corps fut remis en terre. C'était bien celui de d'Aché.

Par une exception très suggestive, la mort du chouan, même sous un nom autre que le sien, ne fut pas mentionnée dans le *Bulletin de Police* qui se rédigeait chaque jour au ministère et dont l'Empereur, en quelque endroit qu'il se trouvât, recevait une copie spéciale. Dans ce *Bulletin* quotidien, véritable journal secret de l'Empire, on signalait les moindres événements, aussi soigneusement que les plus importants. Les « faits divers », accidents, vols, suicides, incendies, assassinats y voisinaient avec les articles d'ordre général, les rapports sur l'esprit public, les enquêtes sur les conspirations, les renseignements sur la conscription, les avis venus de l'étranger, etc. La rubrique « Rébellion contre la gendarmerie » était, entre autres, des plus fréquentes. Comment le cas de d'Aché a-t-il été passé sous silence? Pourquoi ne trouve-t-on aucune allusion à ce meurtre, qui souleva une si forte émotion dans la région? De toute évidence, Fouché a voulu cacher le crime à l'Empereur, qui se trouvait alors au loin, à Schœnbrunn, après la campagne d'Autriche et la bataille de Wagram.

Ce fut au mois d'octobre seulement que Napoléon apprit

la mort de d'Aché, par un rapport du maréchal Moncey, inspecteur général de la gendarmerie, qui, trompé probablement lui-même, présenta l'affaire sous un jour complètement faux. Le chouan, armé jusqu'aux dents, aurait engagé, contre les gendarmes qui voulaient l'arrêter, un combat terrible, au cours duquel il aurait été abattu, non sans que ses adversaires courussent de graves dangers. Ainsi complètement induit en erreur, l'Empereur écrivit, le 8 octobre, au maréchal :

« J'ai appris avec intérêt la conduite distinguée que le sous-lieutenant Foison, le maréchal des logis Legras et le gendarme Poulain ont tenu dans l'affaire du brigand d'Aché. Je désire que vous fassiez connaître à toute ma gendarmerie les preuves éclatantes que je viens de leur donner de ma satisfaction et l'intention où je suis d'honorer et de récompenser les officiers, sous-officiers et soldats de ma gendarmerie qui se distinguent par des actes de courage et de dévouement... Je suis bien aise que ma gendarmerie trouve dans cette circonstance une preuve de la satisfaction que j'ai de ses services. »

Cette preuve de satisfaction se traduisait, pour Legras, dans la donation d'une rente annuelle de 500 francs et, pour Foison, dans l'attribution de la croix de la Légion d'honneur.

Le préfet devait remettre cette décoration. Caffarelli, qui connaissait la vérité, prétexta un voyage urgent pour éviter cette cérémonie. Ce fut le premier président de la cour d'appel de Caen, Le Menuet de la Jugannière, qui, le 3 novembre 1809, remplit cette formalité. Plein de mépris pour le récipiendaire, le magistrat se contenta, à la suite d'une audience, de lire la formule officielle, après quoi, montrant à Foison la croix déposée sur une table : « Vous pouvez la prendre », lui dit-il, et il se retira sans lui donner l'accolade ni ajouter un mot.

L'incident, naturellement, causa un grand tapage. La population approuvait unanimement le courageux président. L'autorité, du reste, si elle eut connaissance du fait, ne lui en tint pas rigueur, car l'année suivante, le 6 octobre 1810, Le Menuet était créé baron de l'Empire.

Dans le public courut bientôt ce jeu de mots : « On ne peut pas désirer la croix, car on la donne à Foison. »

Peu après, Foison fut envoyé à l'armée d'Espagne, comme lieutenant. Nommé capitaine en 1812, trois fois blessé, il

fut mis en non-activité à la première Restauration, réintégré pendant les Cent-Jours, définitivement réformé au second retour des Bourbons, avec la note : « Le mettre en retraite et ne l'employer jamais. » Il mourut à Nantes, le 28 novembre 1843.

Quant à madame de Vaubadon, on ne tarda pas à connaître son rôle odieux. Le soir même de l'exhumation, le 23 septembre, on en parlait dans toute la ville de Caen. On disait bien haut que c'était elle qui avait livré d'Aché, dont on venait de reconnaître officiellement le corps. Aussi fut-on stupéfait de son audace quand on la vit entrer au théâtre, dans une loge, très pâle, une écharpe rouge sur les épaules. Son nom circula aussitôt. « A bas l'égorgeuse! » s'écria la salle, debout en un instant. « Son châle est teint du sang de d'Aché! A mort! » Elle essaya de tenir tête à l'orage. Personne ne prit sa défense. Les vociférations redoublèrent. Elle se leva, disparut sous les huées. Le lendemain, elle quittait Caen.

Elle se réfugia à Paris. La police la prit sous sa protection. Un jour elle la défendit contre un gentilhomme normand, le marquis de Lamberville, qui, la croisant dans la rue, lui reprocha le meurtre de d'Aché : il reçut quelques heures après l'ordre de s'éloigner de Paris. La police la protégea aussi contre ses créanciers, dont elle arrêta les poursuites.

Au commencement de 1810, elle réclama le prix du sang, les soixante mille francs qu'on lui avait promis et qu'on ne lui avait pas encore versés. On ne sait trop dans quel but, au lieu de les lui donner de la main à la main, on simula un prêt hypothécaire sur une de ses terres du Calvados. L'année suivante, le prêt fut remboursé et, en échange, elle reçut une des neuf actions réservées par l'État sur les vingt-quatre qui constituaient le capital des quatre journaux d'annonces légales, fusionnés en un seul, *les Petites Affiches*. Pour obtenir le consentement de l'Empereur à l'attribution de cette action, la police, encore une fois, trompa le souverain : elle lui présenta madame de Vaubadon comme lui ayant sauvé la vie par la découverte « d'un brigand venu de Londres pour attenter aux jours de Sa Majesté »! Dans un rapport spécial, Rovigo, successeur de Fouché, confirma le fait et assura que si madame de Vaubadon avait dénoncé d'Aché, c'était parce qu'elle

connaissait avec certitude son projet d'assassinat. En agissant ainsi, elle obéissait d'ailleurs à un sentiment de reconnaissance, car l'Empereur avait nommé son fils officier. Pontécoulant faisait chorus.

Fixée définitivement à Paris, elle s'établit à Belleville, où elle mourut, en 1848. Quelques années auparavant, son fils, très malade, avait tenté, sur son lit de mort, de réconcilier ses parents. M. de Vaubadon accordait son pardon. Elle le refusa, ayant sans doute conscience de son effroyable indignité.

***

Sur qui retombe la responsabilité de cet assassinat? L'a-t-on voulu en haut lieu ou le zèle des exécutants a-t-il entraîné ceux-ci plus loin qu'on ne le désirait?

Et tout d'abord n'oublions pas que si des gendarmes sont intervenus dans cette affaire, ce fut par ordre de la police, dont la gendarmerie était l'auxiliaire et recevait les instructions. Continuellement des gendarmes déguisés remplissaient des missions qui, de nos jours, incomberaient à des policiers proprement dits.

Pontécoulant, qui aurait pu apporter quelque clarté sur la question, s'est bien gardé d'en parler dans ses *Mémoires*, estimant sans doute n'avoir rien à évoquer de particulièrement glorieux pour lui-même.

Fouché, au contraire, a cherché à s'attribuer un beau rôle et a raconté une histoire bien invraisemblable. Selon lui, quelque temps auparavant, par un subterfuge et sous un faux nom, d'Aché se serait présenté dans son cabinet, lui aurait chaudement exposé la fragilité du trône impérial, dont témoignaient les graves mécomptes déjà causés par la guerre d'Espagne, et, comme envoyé des Bourbons, aurait vivement sollicité le ministre de se rallier à la cause royale. Dans un accès de générosité, inspiré par l'audace même de cette démarche, Fouché aurait accordé vingt-quatre heures au chouan pour disparaître, après quoi il le ferait saisir. Mais il se serait cru obligé de rendre compte de cette tentative à l'Empereur, qui aurait personnellement donné des ordres très rigou-

reux. « Toutes les polices, dit Fouché, furent mises aux trousses du malheureux, et l'on s'acharna tellement qu'au moment de se rembarquer pour Londres, sur la côte du Calvados, il périt d'une mort affreuse, trahi par une femme dont le nom est aujourd'hui en exécration dans son ancien parti. »

C'est de la fable. Nulle part, dans aucun *Bulletin*, dans aucune correspondance, on ne trouve trace de ce rapport à l'Empereur. Aurait-il été adressé verbalement? C'est matériellement impossible : l'Empereur quitta Paris le 13 avril 1809, pour rejoindre l'armée en Allemagne, et ne revint que le 26 octobre, alors que les événements que nous avons racontés se sont déroulés au mois de septembre.

La vérité est tout autre. Si elle est difficile à préciser, car personne ne reçut d'instructions écrites, on peut néanmoins essayer de la rétablir.

Fouché désirait très certainement l'éloignement de d'Aché, qui, depuis la disparition des chouans les plus fameux ou leur soumission, restait à peu près le seul à causer quelque inquiétude en Normandie. D'autre part, s'il avait réellement cherché autrefois à s'emparer de lui, il n'avait plus, semble-t-il, maintenant grand intérêt à le prendre vivant et à être obligé de le traduire devant un tribunal. A quoi bon, par un procès forcément retentissant, laisser voir, surtout en l'absence de l'Empereur, que la pacification n'était pas aussi complète qu'il le disait? A ce procès, en outre, on évoquerait des noms de royalistes, alors qu'avec son système de bascule le ministre ne souhaitait pas rendre plus profond le fossé creusé entre lui et ceux que les chances toujours incertaines du champ de bataille, sur lequel se jouait encore la fortune de Napoléon, pouvaient rapprocher un jour du pouvoir.

Dans ces conditions, chargea-t-il Pontécoulant, son porte-parole à Caen, d'effrayer d'Aché pour le décider à s'éloigner de France, ou ne lui laissa-t-il pas entrevoir qu'il serait heureux de sa suppression? Pontécoulant comprit-il ce qu'on lui demandait ou exagéra-t-il? A son tour, comment madame de Vaubadon entendit-elle ce qu'on lui demandait? Foison, enfin, interpréta-t-il sa mission dans le sens où on la lui confiait? Il serait étonnant qu'on lui eût prescrit d'une façon formelle de *tuer* d'Aché : ce sont des besognes que la police exécute parfois,

mais des ordres que l'on donne rarement, que l'on n'écrit jamais. De quel euphémisme se servit-on?

Dans l'examen de cette question, il convient de tenir compte de l'état d'esprit de l'époque. La vie d'un homme pesait alors bien peu. On sortait de la Révolution, pendant laquelle les adversaires politiques s'étaient entr'égorgés, avec des formes d'apparences légales mais sans compter; des guerres incessantes ensanglantaient l'Europe; le brigandage infestait de nombreuses régions; avec les arrestations de diligences et les pillages de courriers, les anciens chouans étaient considérés comme de véritables brigands, contre qui les formalités devenaient inutiles. Continuellement la gendarmerie entrait en conflit avec eux, avec des réfractaires, des déserteurs, des prisonniers évadés qu'elle voulait arrêter. Des combats s'engageaient, les gens étaient blessés ou tués, souvent même dans les rangs des gendarmes. Le fameux *Bulletin de Police* était plein de ces rébellions aux issues sanglantes, sur lesquelles, le plus souvent, on ne procédait à aucune enquête sérieuse. Par sa fréquence, la mort perdait de son importance. On était blasé.

Ce qui est certain, c'est que les supérieurs de Foison le couvrirent entièrement, dans la crainte sans doute de déplaire à une autorité plus haute en se montrant trop curieux. Le Ministère de la Police n'insista pas. Seul le préfet Caffarelli éleva une protestation, dont on ne tint aucun compte. L'enquête, réduite au minimum, fut d'autant plus rapidement étouffée que la presse n'était pas là pour en signaler l'insuffisance. Le secret était facile à garder. Il le fut bien. L'Empereur ne sut pas la vérité.

En matière de police, une des premières règles consiste à soutenir ses agents, à ne pas les « brûler », à ne laisser savoir au public que ce qu'on ne peut pas lui dissimuler ou ce qu'on a intérêt à ébruiter. Dans ce cas particulier, Fouché ne tenait pas à ce que la lumière se fît — et la lumière ne se fit pas, elle n'est pas encore faite, elle ne se fera probablement jamais, du moins avec des preuves irrécusables à l'appui. C'est d'ailleurs le sort des affaires semblables.

ERNEST D'HAUTERIVE

L'AMER ADIEU DE VIGNY A MARIE DORVAL : EVA

Tendresse déchirée et fierté blessée, n'y eut-il pas un peu plus de ceci que de cela dans l'âme du poète, quand il quitta définitivement, au cours de l'été 1838, sa maîtresse de sept années et qu'il s'enfuit au Maine-Giraud? Tant de provisoires ruptures et de reprises précaires avaient marqué ces douloureuses amours que la vraie fin de cette liaison, entre le 19 juin et le 20 septembre, ne s'accompagna chez aucun d'eux du désespoir qu'on pourrait supposer. Ce serait d'ailleurs imaginer un Vigny plus asservi que de raison à la vagabonde actrice que de l'imaginer encore, à quarante ans passés, lié comme un écolier à une maîtresse qui, dans ses tournées autant qu'à Paris, l'avait abondamment trompé; et elle, de son côté, avait pu se plaindre des concurrentes qu'il lui avait données.

Mais, en cette âme si haute, la mobile comédienne remuait des cordes rares et que nulle autre femme n'avait touchées : le sentiment d'un noble service qu'il lui avait rendu en la tirant de son mieux hors d'une bohème intolérable; la certitude qu'en l'initiant à un répertoire plus élevé, il avait promu à une sorte de dignité son meilleur *moi*. Et de fait, *Quitte pour la Peur* à l'Opéra, *Chatterton* aux Français, en un temps d'assez rigoureuses discriminations entre théâtres, avaient été pour madame Dorval et grâce à Vigny une ascension dont sa carrière fût restée démunie sans cette main tendue à la comédienne.

***

Tout cela, sans doute, n'est rien à côté du simple déchirement de l'être intime. Le plus secret agenda du poète, à la date du 19 juin, porte *deux épées croisées*; et puis :

A Montmartre, scène affreuse. Elle me dit que ses enfants ne m'aiment pas. Qu'elle me fera écrire par son mari *de ne jamais venir chez elle. Qu'elle ne m'aime plus depuis quatre ans et ne me voit que par pitié... Je lui jure de ne pas la revoir qu'elle ne me rappelle...*

En majuscules grecques, le mot RUPTURE se détache sur ces lignes douloureuses et mortifiées. Mais dès le lendemain soir :

Elle me supplie de revenir, et dément ce qu'elle a dit.

Les rendez-vous reprennent donc, et les querelles, avec des soirées passées au Gymnase, un dîner en tête-à-tête, mais, visiblement, abandon total des visites si pénibles dans l'intérieur Merle-Dorval; et tout cela, malgré tout, dans une atmosphère affreuse de suspicion qui met en cause Sandeau. « Sombre entrevue »; « scène avec Marie, larmes, séparation, elle me quitte en me baisant la main avec des pleurs et me dit qu'elle m'attend »; « scène, je lui dis qu'il est ignoble d'aller chez un homme, querelle, elle me frappe : je la quitte en coup de vent » : ces pénibles notations trouvent leur couronnement abject lorsqu'après la nouvelle mention d'une rupture le 17 août, une lettre du mari, une démarche de ce complaisant époux sont signalées le 21 et le 23. Cette fois, une amie dévouée comme la languissante madame Duchambge n'y pourra plus rien, et ses doléances ne sauraient aboutir qu'à sa lettre au poète Adolphe Dumas, confident de Vigny :

Je croyais qu'il en mourrait... l'amour-propre vient à son aide, et dussiez-vous dire que je suis une bête, je vous assure qu'elle le regrette plus que lui ne la regrette. Elle me disait hier des paroles qui m'ont fait saigner le cœur : « Au milieu de mes égarements, disait-elle, c'est toujours lui *que j'ai aimé le plus »...*

Marie Dorval croyait-elle que, cette fois encore, l'appel des sens lui ramènerait un cœur ulcéré? Mais elle ne savait pas que Vigny, depuis longtemps assuré de compensations fort alléchantes, sentait bien que cette dernière tentative était la dernière. C'est en juin, sans doute au voisinage du 19, que son *Journal* inédit faisait cette allusion à un livre célèbre : « *Adolphe* de Benjamin Constant est l'agonie de l'amour. *Il faudrait en peindre la vie...* »

Et c'est la vie défunte de son amour que, dès lors, le poète entreprenait de dépeindre sous la forme fragmentaire d'*Éva*. Œuvre dont ne semblent subsister que les bribes incomplètes recueillies par Spoelberch de Lovenjoul : encore est-il possible, avec les indications fournies par le *Journal* inédit, de découvrir au vif la longue meurtrissure dont souffre, cet été et cet automne de 1838, le poète aristocrate. Et si l'homme est torturé dans sa chair bafouée, le protecteur apitoyé n'est certes pas moins désolé de tant d'irréparable qui s'est mis entre eux. Dès le soir du 19 juin, puis au cours de ces semaines, *Éva* s'élabore sans ordre, et plutôt par un retour sur le passé, sur de fragiles ententes qui, entre eux, restaient si souvent douteuses et menacées...

Soir, juin 19, 1838. *Eva.*

O fatale vanité des femmes, d'où viens-tu? Quelle désastreuse et faible prétention leur a persuadé qu'elles devaient lutter contre notre sexe comme avec un implacable ennemi!

O femme qui t'es faite homme! tu es perdue.

Tu te crois forte et c'est encore obéir que faire ce que tu fais. Tu obéis et à quelle influence pestiférée? Crois-tu que je l'ignore? Toute ma vie a été perdue près de toi. J'ai lutté contre tout ce qui t'entourait et m'était hostile. J'ai surmonté l'affreux dégoût que me donnait ta maison et ceux qui l'habitent. Tout cela pour te voir et vivre de ta présence.

La Présence, la présence! chose divine et bienfaisante. Nécessaire vue qui soutient l'amour par une perpétuelle contemplation de l'objet chéri. La présence qui rassure sur chaque chose. Sur la mort, à laquelle on ne croit plus quand on voit tant de vie, sur l'oubli que démentent les yeux et la parole. Sur l'infidélité même qui ne semble plus possible.

Ce besoin, tu ne l'as pas compris : tu l'as pris pour une insignifiante jalousie.

On peut trop aimer. Je ne l'avais pas cru.

« Poésie, c'est délivrance », a dit un des maîtres de la littérature. Mais il semble que chez Vigny un long purgatoire d'amertume précède le moment où, de fait, *la Colère de Samson* donnera au ressentiment sa forme, et cette pleine libération à l'être torturé. En attendant, c'est au contraire un emmêlement du subconscient et de la lucidité qui rend difficile l'apaisement, même poétique, de l'amant ulcéré. Et le 22 juin le *Journal* notait :

Je sens clairement mes idées se dégager du sommeil et se former une à une.

L'une d'elles est triste : elle porte ton image désespérante. Et elle appelle mon cœur. Elle frappe sur lui. Il s'éveille en sursaut, il frémit et résonne et bat comme une cloche funèbre et un gémissement sourd, un soupir profond résonne dans ma poitrine!

La pensée et le supplice commencent. Je vais me lever et fuir pour m'étourdir. Dès mon enfance il en fut ainsi. Toujours une peine éveilla mes idées comme l'ombre de Clytemnestre éveilla les Furies.

Dès lors, ce sont bien plus des souvenirs que des impressions directes qui dictent au poète sa longue et gémissante incantation :

Eva, 30 juin, samedi.

Elle était couchée sur son divan.

Notre conversation, comme il arrive toujours, commença sur un ton paisible.

Elle penchait sa tête sur mon épaule et se reposait dans cette attitude.

— Ne penses-tu pas, — lui dis-je, — que les liens les plus sacrés sont si fragiles qu'il suffise d'un moment de faiblesse, d'un caprice de femme pour les rompre? Cet acte du lit et des draps, en vérité on devrait le regarder comme aussi indifférent que le soulagement des entrailles et des reins. Mais il en est autrement. Cette caresse-là est la plus précieuse que puisse donner l'amour,

à cause de son indécence même et parce qu'il faut vaincre cette sorte de pudeur qui est toujours dans les femmes.

— Mon Dieu! — me dit-elle en se relevant assise, — la gravité solennelle de ton langage et de ta voix me fait rentrer en moi-même et penser aussi profondément que quand on songe à l'avenir et à la mort.

— Et c'est justement, — m'écriai-je en la baisant sur la bouche, — c'est justement quand on songe à la mort que l'on doit rendre heureux pour toute la vie celui qu'on aime. Le faire respecter de tous autour de soi et ne jamais se cacher de lui, l'aimer noblement, loyalement, sans mensonge.

Son profil grave se détachait en noir sur le fond blanc d'une gravure posée derrière sa tête et je remarquai sur sa lèvre quelques petits mouvements convulsifs.

— Hélas! — me dit-elle, — si l'on trompe c'est par bonté et pour ne pas faire de peine.

— Oh! quelle cruelle lâcheté, — repris-je, — que de ménager ainsi le cœur de son amant pour le faire ensuite plus malheureux et lui donner des haines justes, des colères et des vengeances éternelles. — Si jamais j'ai ce malheur que tu aies commencé quelque intrigue, dis-moi loyalement de te quitter, avant de me trahir. Écoute bien, — ajoutai-je en me rapprochant et lui prenant les deux mains dans les miennes, — respecte la dignité de mon caractère et de mon nom, ne m'avilis pas, ne me force pas à quelque honteuse action qui te perdrait. Je ne sais ce que je ferai si je découvre ta conduite, je ne sais où me portera mon sang? à te donner un coup de couteau? peut-être à m'empoisonner. Je te baiserai les mains et les pieds si tu veux me jurer que tu me diras de te quitter quand il le faudra.

Je me levai convulsivement ici.

— Ne crois pas, — lui dis-je, — ne crois pas pouvoir me conserver et me tromper.

Elle essaya de parler en riant :

— J'aimerais mieux cela, — dit-elle.

Je lui pris le front dans les deux mains.

— Ne ris pas de mon cœur, de mon pauvre cœur, — lui dis-je. — Je joue ici toute ma vie et c'est bien grave.

— Eh bien! je sens que tu as raison, — dit-elle enfin. — Quitte-moi.

Et elle fondit en larmes.

— Merci, — lui dis-je en la baisant sur le front. Puis, faisant un tour dans la chambre :

— Tu garderas cela, — lui dis-je, en touchant mon portrait. — Tu as pleuré dessus quand j'étais malade.

Cette scène me tuait, la tête me tournait.

— Que dois-je faire? — dis-je en tremblant.

Tout d'un coup elle se leva :

— Non, — me dit-elle, ne me quitte pas, — viens me voir demain. Nous devons parler ensemble.

— Tu ne seras jamais heureuse, — lui dis-je.

— Depuis quatre ans, je ne le suis pas, — dit-elle en parlant tout bas.

Le même jour encore, une autre évocation de ces entretiens que rompait, dans l'humeur soupçonneuse de l'amant, la malédiction des continuelles défiances :

Eva, 30 juin.

Elle était paisiblement assise et tenait un éventail à la main. Elle avait commencé à causer et je l'avais lancée moi-même, à dessein, dans une conversation indifférente, puis je l'avais regardée, comme une balle qu'on a jetée dans un champ, et puis je l'avais abandonnée et je ne l'écoutais plus.

J'étais retombé dans mes rêveries funestes. Je me demandais, etc., je me rappelais ses lettres, etc., je me demandais ce qu'elle avait fait hier au soir après un entretien comme le nôtre, etc.

Elle m'a regardé et elle a vu clairement que je ne l'écoutais plus.

Alors elle m'a passé doucement son éventail devant le front comme pour chasser mes idées.

Ah! ce ne sont pas des papillons que mes idées, mais de cruels frelons qui ont un dard empoisonné et déchirant!

Les rappels volupteux, à défaut d'une confiante reprise de tendresse, hantent l'amoureux :

1838, 10 juillet, *Eva d'Est* (sic).

S'il y a quelque chose d'adorable au monde, c'est la vue de cet abandon voluptueux qui succède dans les rendez-vous d'amour à la contrainte composée du monde, de la vie extérieure. — Si vous

l'aviez vue ce matin couchée sur ce lit et à demi-endormie dans mes bras, vous auriez dit une enfant dans les bras de sa nourrice. Quand l'heure de se lever est venue, tout en jasant, elle s'est habillée, comme le matin d'ordinaire, sans s'inquiéter si je la regardais ou non, et par je ne sais quelle habitude de pensionnaire, s'est assise par terre, sur le tapis, pour mettre ses bas à ses jolis petits pieds. — Elle était là accroupie comme une femme de l'Orient et me regardait avec un sourire délicieux et enfantin, allongeant sa jambe délicate, avec lenteur, pour retarder notre départ.

***

Cependant les jours ont passé. C'est un livre, décidément, qui recevra la forme embaumée du grand amour défunt : un livre comme les imagine toujours l'auteur de *Servitude*, de *Stello*, de *Daphné*, groupant en pyramide trois récits dont l'assemblage fait monter vers le ciel les trois pans d'une réalité sublimée. La réalité dont il faudra se détacher, ce sera la vraie Marie, toute de vulgarité populacière, mais aussi de vie profonde et de secrètes possibilités :

16 juillet, Eva.

Vue sur ce livre

Trois ans... trois parties.

Cette femme était une harpe très belle, mais abandonnée. On ne savait pas la toucher. — Aucune main n'était assez habile pour faire savoir sa valeur.

Je l'ai prise hardiment, j'y ai mis des cordes qui lui manquaient, je l'ai rendue complète. Elle a parlé et j'ai tiré d'elle des sons délicieux.

Ses lettres ont été comme l'écho durable et la trace visible de ces divines émanations du cœur. Mais depuis un an je les vois se détruire l'une après l'autre.

Quelques-unes se détendent, s'engourdissent et tombent comme mouillées et languissantes, d'autres se sont brisées brusquement et leur cri de mort m'a fait bondir et saigner le cœur.

A présent les cordes basses et fausses murmurent seules, nous enserrant dans la poussière.

(horrible femme! femme mâle, lui dit-il).

Est-ce le souvenir de George Sand qui trouble la mémoire et vient au travers de l'évocation? Plusieurs fois, depuis d'inquiétantes hospitalités demandées par l'auteur de *Lélia* à son amie la comédienne, Vigny s'est préoccupé de la « femme bizarre » dont 1830 avait vu l'apparition dans le monde des artistes parisiens; il avait sans grand succès interdit à Marie la douteuse intimité. La brusque parenthèse trahit-il une obsession impossible à bannir?

Mais, le 13 septembre, Vigny est allé avec sa douce Lydia retenir des places de diligence aux Messageries. Le 17, pour la première fois depuis tant d'années, il trace dans ses notes intimes, à la place du prénom de « Marie », le nom de « Madame Dorval ». Le 20 septembre, il se met en route pour le Maine-Giraud, et une fois de plus « le salut, c'est la fuite ». Le 21, à Tours, à l'auberge, il esquisse ce qui deviendra l'année suivante la *Colère de Samson*, et, provisoirement libéré de l'obsession de Sodome, au calme dès la fin du mois dans la paisible campagne angoumoise, il reprend le fil du souvenir attendri :

Lettre XL.

Eva.

J'aurais pu la troubler par ce que l'on nomme des roueries, et par des coquetteries publiques exciter son amour. La Duchesse de X. me faisait certes assez d'avances pour qu'il me fût facile d'inquiéter Eva. Mais jamais je ne l'aurais pu. Il aurait fallu lui faire mal. Quelquefois j'en suis tenté (barré) *et je choisis une femme à qui je donnerai l'air d'être sa rivale. Mais quand je lui parle il me semble que chaque parole douce que je prononce est une goutte de poison que je verse dans la coupe d'Eva. Je pense que je l'assassine et je m'arrête. — Lui faire passer une nuit dans les larmes, une nuit entière! une grande longue nuit! pauvre petite femme! noyer ses regards dans les pleurs! quelle injustice ce serait! Et pourquoi? pour me faire valoir à ses yeux et la tourmenter! j'aurais besoin de ce supplice pour paraître à ses yeux! quelle humilité! et que ce serait bien là s'avouer son néant!*

Lettre XLI

Eva me désespère. Elle se croit obligée, dès qu'il entre, de prendre un air insouciant, léger, sans façon, de parler des amours connus et trop publics comme de méprisables intrigues. Elle veut ainsi rassurer son mari et pense que si elle ne lui persuade pas qu'elle est innocente, du moins elle le calmera en lui prouvant qu'elle méprise l'amour et l'erreur. — Rien de plus froid que cette manière. Rien au monde de plus glacial aussi.

Ce matin en sortant de ses bras, il m'a pris fantaisie d'entrer chez elle. Elle était déjà assise dans le salon. J'ai trouvé une autre femme. Après quelques instants de ce dialogue de comédie, je n'ai pu y tenir et je suis sorti.

Ce soir elle m'a dit que j'étais bien froid pour elle en apparence. Que j'avais l'air de ne pas l'aimer. Mais pouvais-je faire autrement que de renfermer tout amour et d'éteindre ou d'abaisser mes regards? Elle a sa froideur et me force à me réfugier dans la mienne. Son masque est gai, le mien est grave. Mais tous deux sont glacés. Ah! le monde! le monde!

Lettre CII

Elle a pris toute mon âme pendant sept années. Elle a bu tout mon sang comme un vampire. Elle s'est fait des idées avec les pensées de mon âme, des sentiments avec les battements de mon cœur et comme tout cela était trop grand et trop fort pour elle, elle n'a pas pu contenir ce qui n'était pas venu d'elle et elle a donné, jeté à droite et à gauche ces idées qui ne lui appartenaient pas. La sincérité n'est pas en elle et elle n'y croit même pas dans les autres. Descendre dans son cœur, plonger dans son âme avant de parler à ceux qu'on aime est pour elle un art inconnu et dont elle n'a pas besoin.

Mais poser aux yeux du premier venu. Prendre un rôle à son choix et le jouer avec une duplicité prodigieuse, voilà sa vie.

Lettre CIII

Il y a telle femme qui établit avec son amant une suite de disputes qui forment, à la longue, un véritable procès. Les reproches, les injures, les soupçons en sont les pièces qu'elle évoque et

rajeunit à chaque mauvaise humeur et au moindre mécontentement. Cette coutume hideuse lui irrite les nerfs et la jette dans des accès de véritable maladie — elle a fini par se figurer qu'elle était persécutée par lui et dès qu'il entre chez elle, elle prend un ton et une attitude hostile. Elle va dans ses brusqueries jusqu'à l'insolence, elle cherche à lui faire entendre des reproches et des épigrammes. L'étonnement où il est de cette réception le rend froid d'abord, puis sombre et triste, elle s'en irrite. Il appelle alors son esprit à son secours, il parle, il fait rire. Elle s'en irrite encore et lui dit qu'il la blesse par cette fausse gaieté. Alors il veut se retirer, elle reste seule avec lui et se jette à genoux, l'adore et pleure à ses pieds.

Eva.

Son amitié est dangereuse pour les hommes. Elle a de brusques élans qui ressemblent à l'amitié et aux élans inspirés du dévouement. Mais ici ce sont les nerfs qui singent l'âme, c'est une tête qui fait semblant d'être un cœur. *Écoutez-la et avancez vers elle, vous sentirez bientôt qu'elle s'est jouée de vous et que tout ce qu'elle a voulu a été de vous arracher des éloges plus enthousiastes, des applaudissements plus passionnés. Ses provocations indécentes n'ont pas d'autre but. C'est un froid calcul qui allume toutes ces flammes en vous et si vous lui êtes inutile, l'ennui de vous voir, la peine de vous écrire se feront bientôt sentir en elle. Présent elle cherchera à vous éloigner, absent elle laissera vos lettres sans réponse, votre existence sans souvenir, votre mort sans un mot de regret et sans un mouvement de peine.*

Eva.

J'ai éprouvé une étrange chose, c'était le besoin de la servir et de la protéger, de la vanter, de l'élever et de lui faire rendre hommage, dès que j'avais à me plaindre d'elle. C'était comme pour tromper ce monde et montrer à l'extérieur un amour qui pût me persuader moi-même et affaiblir ma peine.

***

Vers le même temps le poète écrivait à Adolphe Dumas, celui de ses amis qui, par madame Duchambge, était le mieux

au courant des péripéties de l'affaire : « Je voudrais vous donner un peu de ma force qui est inaltérée sinon inaltérable. Quand la tête travaille trop, je marche la nuit au clair de lune sous les grands chênes en écrasant les bruyères et les ajoncs à coups de pied et, l'animal exercé, je le ramène écouter l'esprit. Cela ira ainsi jusqu'à l'hiver, après quoi j'irai à Paris ».

Sans doute la rédaction d'*Eva* eût-elle aidé cette cure de pacification intérieure. Mais, soudain alerté par la mort de son beau-père et obligé de passer en Angleterre plusieurs mois, contraint ensuite d'engager l'interminable procès qui l'occupa stupidement, Vigny abandonne, semble-t-il, le roman de ses mortes amours. Les feuillets ci-dessus supposent-ils un complément, des lettres intermédiaires qu'on pourrait retrouver? C'est assez douteux à l'heure actuelle; et la vraie pointe de la pyramide, « l'élévation » par excellence de l'amant disant sa plainte et tournant en incantation sa malédiction, ce sera la *Colère de Samson*.

FERNAND BALDENSPERGER

LA GRÈCE DE 1934

La Grèce a profondément souffert de la guerre et de ses conséquence. Victorieuse avec les Alliés en 1920, vaincue par les kemalistes deux ans plus tard, le désastre d'Asie Mineure lui a fait perdre ce qui faisait la force de l'hellénisme, le rêve de la Grande Idée, et affaiblie et ruinée, elle n'a pu achever son unité, d'importants territoires grecs restant irrédimés. Cependant, à la période fiévreuse d'extension territoriale que représentent les années 1915-1920, et qui s'acheva sur la défaite de 1922, a succédé une période de réorganisation, troublée d'ailleurs encore par les passions nées de la guerre. Aussi, lorsqu'on considère le pays sous tous ses aspects, a-t-on l'impression d'un vaste chantier où se dépensent de grandes forces d'activité et d'intelligence, qui, bien dirigées, pourraient faire de la Grèce, dans quelques années, un des pays les plus intéressants du sud-est européen.

On ne s'attendra pas à trouver dans ces quelques pages de longues explications. Il n'est possible de donner ici qu'un bref aperçu des choses et des causes.

L'ÉTAT GREC ET L'HELLÉNISME, DE 1830 A 1934

En 1914 la Grèce était à la fois un État et un *ethnos*. Dix ans plus tard, la guerre ayant fait son œuvre, elle n'était plus qu'un État. On sait ce qu'était cet État en 1914 : un territoire d'une superficie de 121 790 kilomètres carrés, peuplé de 4 820 000 habitants. En 1934, depuis le traité de Lausanne, il est de 130 199 kilomètres carrés, avec une population de

6 600 000 habitants. Ce qu'était cet *ethnos* — terme que le mot *nation* traduit mal — on va le comprendre aisément.

Lorsqu'en 1830 le royaume des Hellènes fut constitué par les traités, la Grèce, avec son territoire de 47 500 kilomètres carrés et sa population de 750 000 habitants, était bien peu de chose, comparée à l'hellénisme qui peuplait la Turquie d'Asie comme la Turquie d'Europe. L'histoire de la Grèce depuis 1830 n'est en somme que l'effort accompli par ce minuscule état de 750 000 habitants pour englober peu à peu l'hellénisme irrédimé, pour s'identifier peu à peu à l'*ethnos*. Rappelons ici les principales étapes de cette extension territoriale.

1864. L'Angleterre donne à la Grèce les Iles Ioniennes — Corfou, Céphalonie, Zante, Ithaque, etc. — soit 2 700 kilomètres carrés. La population de la Grèce passe de 1 125 000 à 1 360 000 habitants.

1881. La Grèce s'agrandit de la Thessalie, augmentée des confins de l'Épire, soit environ 13 400 kilomètres carrés et 285 000 habitants.

1897. Guerre gréco-turque. La Grèce, défaite, doit accepter une rectification de frontières et renoncer à un bout de territoire, 400 kilomètres carrés environ.

1898. Autonomie de la Crète.

1912-1913 : Première guerre balkanique. La Grèce se joint à la Bulgarie, à la Serbie et au Monténégro contre la Turquie, qui, vaincue, cède toutes ses possessions à l'Ouest de la ligne Enos-Midia. Elle garde encore la Crète, les Iles et l'Albanie.

Seconde guerre balkanique. La Grèce et la Serbie se coalisent contre la Bulgarie, qui est vaincue.

C'est le démembrement de l'Empire Ottoman. Après le deuxième traité de Constantinople (14 mars 1914), on peut dire qu'il n'y a plus de Turquie d'Europe. La Roumanie a gagné 350 000 habitants, la Bulgarie 400 000, la Serbie 1 290 000, la Grèce 1 620 000[1]. L'Italie, qui s'était emparée du Dodécanèse, garde les îles qu'elle a occupées. Janina et Salonique, l'Épire et la Macédoine sont reconnues à la Grèce, ainsi que les îles de l'Égée, Thasos, Samothrace, Imbros, Mytilène, Chio, Samos. La Crète est définitivement grecque. La superficie de l'état grec et sa population ont presque

1. Cf. Ancel, *Manuel historique de la Question d'Orient*, p. 252.

doublé. La Grèce passe de 63 200 à 121 800 kilomètres carrés et de 2 450 000 à 4 820 000 habitants.

1920. Comme prix de son intervention aux côtés des Alliés M. Vénizélos obtient pour la Grèce la Thrace et, sous forme de mandat, en attendant le plébiscite qui doit avoir lieu quelques années plus tard, le vilayet de Smyrne, ce qui porte la superficie de la Grèce à 150 900 kilomètres carrés et sa population à 5 531 740 habitants.

Novembre 1920. M. Vénizélos, obligé, après la mort du roi Alexandre, et jugeant possible, moins de cent jours après la signature des traités, de procéder à des élections générales, est battu avant d'avoir pu consolider son œuvre en Asie Mineure. Pour exécuter son programme de politique étrangère et réduire l'opposition, il avait gouverné et, en son absence, laissé ses amis gouverner parfois sans ménagement. Les traités signés, une partie du peuple grec crut apparemment pouvoir désormais se débarrasser de maîtres dont il pensait avoir à se plaindre. On ramena le roi Constantin, malgré les avertissements des puissances alliées, décidées à retirer leur appui à une Grèce trop vite oublieuse d'un pénible passé. Ce fut la débâcle. L'armée grecque, battue, recula en désordre, entraînant dans sa déroute toutes les populations grecques d'Asie Mineure. Douze cent mille réfugiés, venant du fond de l'Asie, du Caucase à la Cilicie, la perte du vilayet de Smyrne, la perte de la Thrace Orientale, d'Imbros et de Ténédos, soit 20 630 kilomètres carrés, une révolution à Athènes, le roi de nouveau exilé, six ministres fusillés : tel était le bilan inattendu des élections de 1920. Et comme les passions augmentent avec les malheurs, aux ruines inouïes accumulées par le désastre de 1922 vint s'ajouter la haine politique, qui continue, dix ans plus tard, d'aveugler les esprits.

La Grèce de 1934 n'est pas celle qu'ont rêvée les générations entraînées par le mirage de la Grande Idée. Après la défaite de 1922 et le refoulement de tout l'hellénisme d'Asie Mineure sur le territoire du petit État grec, la Grande Idée ne laisse que de douloureux souvenirs, rendus plus pénibles encore par la pensée qu'en dehors de tant de terres perdues, d'autres terres grecques demeurent irrédimées.

LA SITUATION ÉCONOMIQUE ACTUELLE.

L'activité intérieure de la Grèce depuis 1922 est dominée par le désastre d'Asie Mineure et l'installation des réfugiés. On ne saurait imaginer ce que fut l'arrivée de ce flot de misère. Un peuple de quatre millions et demi d'hommes devait sauver et donner le moyen de vivre à un million deux cent mille êtres humains. Écoles, théâtres, terrains vagues, tout fut utilisé. État, particuliers, aides étrangères — surtout de l'Angleterre et de l'Amérique — se dépensèrent sans compter. On tâcha de dégager Athènes et le Pirée, en envoyant les agriculteurs dans les provinces du nord, Macédoine et Thrace, qui, ayant désormais une population en majorité grecque, en acquirent un caractère grec indubitable. On expropria les grandes propriétés pour les partager entre les réfugiés; la nécessité faisant loi, on se soumit sans murmure.

La Grèce, de commerçante qu'elle était, va-t-elle devenir aussi un pays agricole? Afin d'aider à cette transformation, et pour gagner à l'agriculture des terres arables que la nature n'a pas prodiguées à la Grèce, pays de côtes et de montagnes, on décida d'exécuter de grands travaux productifs et d'assainir les régions marécageuses. On a protégé ainsi contre les inondations plus de 100 000 hectares et gagné à la culture plus de 30 000 hectares en Macédoine et en Thrace. Les travaux ne sont pas achevés et l'on espère gagner environ 20 000 hectares dans la région de Serrès-Drama.

Quelques chiffres donneront une idée de ce qu'est la Grèce agricole.

En 1915, on évaluait les terres cultivées à 1 074 000 hectares; en 1924, on les évalue à 1 467 000; en 1932 à près de 2 millions; malgré le grand progrès accompli en quelques années cela ne représente encore qu'une petite partie de la superficie de la Grèce — 14 p. 100 environ — mais on considère qu'il n'y a en Grèce que 20 p. 100 de terres arables. La population agricole, par contre, représente les 2/3 de la population totale.

La Grèce, qui exporte peu, a obtenu cependant, au cours de ces dernières années, des résultats assez importants pour un

petit pays. Elle a exporté en 1929 — ce fut une assez bonne année[1] :

16 870 tonnes de figues, représentant une valeur de 104 millions de drachmes (1 L. st. = 375 dr.).

80 000 tonnes de raisin, représentant une valeur de 1 056 millions de drachmes.

131 673 tonnes de vin, représentant une valeur de 568 millions de drachmes.

50 055 tonnes de tabac, représentant une valeur de 3 948 millions de drachmes.

12 197 tonnes d'huile, représentant une valeur de 249 millions de drachmes.

En 1932 la Grèce a exporté près de 28 000 tonnes d'huile, d'une valeur de 476 millions de drachmes.

L'élevage donne en Grèce des résultats moins satisfaisants, mais on constate une progression constante, qui va presque jusqu'à doubler en 1931 les chiffres de 1916. L'exportation en est à peu près nulle.

En ce pays maritime on s'attendrait à ce que la pêche soit une des richesses nationales. Il n'en est rien, et l'on est surpris de voir, sur les statistiques officielles, que l'importation l'emporte de beaucoup sur l'exportation. Il y a à cela plusieurs raisons. Les principales sont que la mer Égée est peu poissonneuse, et que le Grec est plus marin que pêcheur. Sans doute aussi faut-il en accuser une organisation défectueuse, à quoi le Ministère de l'Économie nationale essaie actuellement de remédier.

L'activité la plus grande apparaît surtout dans le commerce. Nous donnons ici quelques chiffres caractéristiques :

	Importations.	Exportations.	Balance (en drachmes stabilisées : 1 L. st. = 375 dr.)
1851	344 millions	183 millions	— 161 millions
1914	4 738 —	2 653 —	— 2 084 —
1920	23 848 —	7 515 —	— 16 328 —
1922	7 131 —	5 600 —	— 1 153 —
1929	13 276 —	6 960 —	— 6 315 —
1932	7 870 —	4759 —	— 3 111 —

1. Chiffres publiés par le service de la Statistique rattaché au Ministère de l'Économie nationale.

On a remarqué la chute brutale en 1922, et la reprise importante à la veille de la crise de 1930.

Les principaux pays avec lesquels la Grèce entretient des rapports commerciaux suivis étaient en 1931 : l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis, la Russie, la France, l'Italie, la Turquie, la Roumanie, la Yougoslavie, la Belgique, le Canada, la Tchécoslovaquie.

En 1933, l'Argentine est au 3e rang, puis viennent la Russie et la Roumanie; la France n'est plus qu'au 10e rang.

Les pays où la Grèce exportait le plus étaient, en 1931 : les États-Unis, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, la Tchécoslovaquie; la France venait ensuite avec l'Autriche.

En 1933, l'ordre s'est modifié; l'Angleterre est en tête, puis viennent l'Italie et l'Allemagne; la France arrive au 5e rang, après les États-Unis.

Depuis, la crise a continué de frapper le commerce, et les dernières statistiques indiquent une diminution constante jusqu'en juillet 1933. Il faut noter ici que si les importations ont tellement diminué, c'est à cause des lois défendant l'exportation des devises étrangères, qui ont entravé le commerce, mais aussi, on le verra plus loin, ont sauvé la drachme et contribué au développement de l'industrie grecque.

L'abandon de l'étalon-or par l'Angleterre et la crise mondiale ont eu en Grèce des effets très divers. Comme on a pu le constater plus haut, ce ne sont pas les exportations grecques qui enrichissent le pays. Si la Grèce était livrée à ses seules ressources intérieures, ses importations l'auraient depuis longtemps entièrement ruinée, sa balance commerciale étant éternellement déficitaire.

Le gouvernement fut sage de réduire au minimum les importations et de sauver ainsi les devises étrangères et l'or demeuré en Grèce. La valeur de la drachme n'a été réduite que de moitié, assez pour favoriser les exportations et inspirer confiance. En effet, l'instabilité des monnaies, l'abandon de l'étalon-or par l'Amérique, ont provoqué le retour en Grèce d'une grande partie des capitaux jusqu'alors déposés à l'étranger.

La crise eut pour principaux effets de faire rechercher des marchés où l'on pût acheter à meilleur prix les denrées ou

objets que la Grèce ne peut produire, mais aussi d'accroître l'activité de la marine marchande et de développer l'industrie grecque.

Comme les exportations grecques ont été favorisées par la baisse de la drachme, de même certains marchés étrangers ont été favorisés par la baisse de leur monnaie ou par l'offre de prix meilleurs : on en a donné la liste plus haut. Si l'économique régit le politique, il se peut que la politique grecque soit modifiée par ces importants changements. Ainsi s'expliquent en partie les égards que l'on a eus ces dernières années pour l'Italie.

Si l'argent pouvait si abondamment sortir de Grèce, du moins au commencement de la crise — c'est qu'il en rentrait beaucoup dans le pays. Patient et spéculatif, le Grec est un remarquable commerçant, dont les entreprises à travers le monde sont une source de richesse pour son pays[1]. Parmi ces entreprises, qui sont des plus diverses, on doit signaler la marine marchande, qui vient au 10e rang dans le monde. En 1915 on évaluait à 475 le nombre de navires d'un tonnage supérieur à 30 tonnes — soit un tonnage total de 893 000 tonnes. En octobre 1918, à l'Armistice, il n'est plus que de 115, soit 126 300 tonnes. Mais la marine marchande est immédiatement reconstituée, et on l'évalue à 440 navires, d'un tonnage total de 685 000 tonnes, en 1921. Après le désastre d'Ionie elle retombe à 418 navires, pour remonter en dix ans à 577 navires, représentant un tonnage de 1 675 500 tonnes.

La livre anglaise ayant entraîné la drachme dans sa chute, il y eut en Grèce un moment d'inquiétude. Mais l'on retrouva bientôt la sérénité. Grâce à des mesures draconiennes, on parvint à éviter que la baisse de la monnaie n'entraînât une augmentation du coût de la vie. Quant à la marine marchande, elle sut profiter de la baisse de la drachme et de la diminution du prix de la main-d'œuvre pour faire aux marines étrangères une concurrence redoutable; si redoutable que l'Angleterre aurait décidé, récemment, pour protéger la sienne, de la subventionner, mesure qui inquiète vivement les armateurs grecs.

1. C'est ainsi que les Grecs de l'étranger ne cessent, malgré la crise, d'effectuer d'importants dépôts dans les banques grecques : 15 millions de livres sterling en 1921, 8 360 000 en 1930.

Lorsqu'on parle d'industrie grecque, il ne faut pas songer évidemment à des industries qui présupposent l'existence de houille ou de minerais dans le pays. La Grèce a peu de fer et n'a pas de charbon, mais en dix ans elle s'est acquis des fabriques de tapis et de soie, et elle a développé certaines industries, ayant doublé, triplé, parfois quintuplé et décuplé sa production de tissus, d'engrais chimiques, de naphte, d'huile de lin, de papier, de ciments, de verreries, etc. Sans suffire encore à la consommation du pays, ces industries montrent les ressources de la Grèce et remédient déjà en partie à la difficulté actuelle de se procurer les produits étrangers d'un prix inabordable[1]. Les progrès constatés dans tous les domaines ont permis à la Grèce d'avoir en 1934 une situation financière qui, si elle est encore loin d'être florissante, n'en est pas moins encourageante pour l'avenir. Alors que la circulation des billets de banque est passée de 236 millions de drachmes en 1914 à 4 863 millions en 1928, époque de la stabilisation, où encaisse-or et devises étrangères donnaient une couverture de 81 p. 100, de 1928 à 1934 la circulation des billets n'a été que peu augmentée — de 400 millions seulement — bien que la couverture soit tombée à 39, 4 p. 100 en avril 1932, date de l'abandon légal de la stabilisation. Depuis 1932, l'or et les devises étrangères de la Banque de Grèce ne cessent d'augmenter (4 milliards de drachmes au 15 janvier 1934). Les valeurs restent encore très basses, bien qu'on constate une légère reprise depuis le début de l'année 1933, notamment sur les actions industrielles.

Le budget, qui présentait d'importants excédents pendant les années 1924-1928, les voit tomber en 1929 et 1930, jusqu'à présenter un déficit en 1931-1932 (209 millions de drachmes). Et pourtant les intérêts des emprunts étrangers n'ont pas été payés, en raison de la crise, sinon c'eût été la ruine. Qu'on songe en effet à la dette publique, de 43 milliards de drachmes environ, dont 29 et demi sont des emprunts-or contractés à

1. On doit signaler ici la politique commerciale d'échanges suivie depuis le début de la crise : la Grèce cherche à conclure des accords commerciaux lui permettant de payer en marchandises les produits importés. Après l'Autriche, la Suède, la France, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne et la Yougoslavie, quatre autres états, en 1933, ont signé avec la Grèce des accords en ce sens; ce sont la Suisse, la Turquie, la Hongrie et l'Albanie.

l'étranger, 12 et demi de 1833 à 1914, les 17 autres ayant été effectués principalement pour le payement des dettes de guerre, pour l'installation des réfugiés, et pour l'exécution d'importants travaux productifs. La dette publique, on le voit, pèse lourdement sur l'économie grecque. Lorsque, examinant le budget, on voit le service de la Dette absorber à lui seul environ 4 milliards de drachmes, plus du tiers des dépenses de l'État, et qu'on ajoute à ce chiffre le milliard destiné aux ministères de la Guerre et de la Marine, on se demande comment les autres services de l'État peuvent fonctionner, ne disposant tous ensemble que de 50 p. 100 du budget — soit environ 5 milliards et demi de drachmes.

On conçoit l'anxiété de la Grèce lorsque ses créanciers étrangers lui demandèrent de payer en or des emprunts remontant à 1833. Une commission financière nommée par la Société des Nations vint examiner sur place la situation et reconnut que la Grèce, en l'état où elle se trouvait, était dans l'impossibilité absolue de faire face à ses engagements. Obliger la Grèce à payer, tout ou partie de sa dette, en or et en devises étrangères, c'eût été la ruine, c'eût été arrêter l'œuvre de reconstitution du pays et réduire à la pire des misères les quelque deux cent mille réfugiés que l'État n'est pas encore parvenu à installer ni à faire vivre.

On ne doit point, en effet, être dupe des chiffres donnés plus haut. Ils témoignent surtout de l'admirable vitalité du peuple grec. Qu'on songe à ce qu'était la Grèce au moment où arrivèrent les réfugiés d'Asie Mineure. Agrandie de la Macédoine et de la Thrace, qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'organiser, n'ayant cessé d'être en guerre de 1916 à 1922, ces territoires qui n'étaient en somme que des jachères dont, en tout cas, on ne pouvait rien attendre avant longtemps. La Grèce qui pouvait aider immédiatement les 1 200 000 réfugiés, se composait des 2 700 000 habitants qui peuplaient la petite Grèce de 1911.

Que, dix ans après le désastre d'Asie Mineure, l'installation des réfugiés soit si avancée, que la Macédoine et la Thrace soient devenues méconnaissables grâce au travail de leurs nouvelles populations, que l'activité de tous soit arrivée non seulement à n'être pas entravée par les multiples difficultés,

dont l'instabilité politique, l'indigence du sol grec, les tremblements de terre — comme ceux de Corinthe et de la Chalcidique — les inondations, enfin le contre-coup des événements européens ou mondiaux, mais encore qu'on soit parvenu à développer les richesses du pays et à en créer de nouvelles, c'est là ce qui surprend et mérite admiration.

A voir ce que ce petit peuple a pu faire au milieu des passions politiques, on se demande quels résultats il obtiendrait si ceux qui le dirigent oubliaient ce qui les sépare, pour s'unir et s'attaquer ensemble aux problèmes importants qu'il est urgent de résoudre.

LA SITUATION POLITIQUE INTÉRIEURE

La vie économique de la Grèce et son développement sont en vérité bien mal servis par la vie politique du pays. La lutte entre vénizélistes et royalistes — à quoi sont dus les malheurs de la Grèce — continue, dix ans après la mort du roi Constantin. On sait quand elle commença, et quand elle atteignit son paroxysme, pendant la guerre. Nous n'en donnerons pas ici les raisons, trop confuses d'ailleurs et trop affligeantes pour qu'on les expose brièvement et incomplètement. Il suffit de rappeler que le roi Constantin, effrayé par les conséquences possibles pour son pays de son intervention dans le conflit européen, ne se déclarait ouvertement ni pour les Alliés ni pour l'Allemagne[1]. M. Vénizélos n'hésita pas aussi longtemps[2], convaincu, d'une part, que les Alliés seraient vainqueurs, d'autre part, que l'avenir de la Grèce se jouait et qu'une occasion unique se présentait pour elle de réaliser avec leur aide la Grande Idée. Il préféra à une révolution qui eût renversé le roi le coup de force de Salonique, et ne recula pas devant la division de ses compatriotes en deux camps hostiles, le sien et celui du roi, persuadé que la Grèce, victorieuse et agrandie, ne tarderait pas à s'unir et à oublier ses passions. Il n'en fut rien.

Lorsque le jeune roi Alexandre mourut, quelque temps après le retour de M. Vénizélos, qui avait rapporté avec lui les traités

1. Cf. déclarations du 23 septembre 1914.
2. Cf. déclarations du 23 août 1914.

de Neuilly et de Sèvres, les élections du 1er novembre 1920 ramenèrent triomphalement le roi Constantin, qui avait dû quitter la Grèce en 1917, réduit à l'exil par les Alliés. Une morsure de singe avait posé la question du retour du roi; elle allait être la cause du désastre d'Asie Mineure, et amener la fin de cette période plusieurs fois millénaire au cours de laquelle l'Ionie d'Homère et d'Hérodote n'avait jamais cessé d'être grecque.

Non, évidemment, ce n'est pas la morsure de la guenon avec laquelle jouait le roi Alexandre qui fut la cause de ces malheurs, mais les déplorables passions humaines, qui, affolant les esprits en Grèce, fournirent un prétexte aux Alliés pour se désintéresser des affaires grecques.

On a vu plus haut les conséquences des élections de novembre 1920. Les événements de ces dernières années montrent qu'elles pèsent encore sur la vie politique du pays.

On put espérer quelque temps, en 1927, que le passé était oublié : vénizélistes et antivénizélistes collaboraient dans un ministère d'entente nationale. M. Vénizélos rentrant dans la vie politique et obtenant aux élections de 1928 un véritable triomphe, on crut que le peuple grec reconnaissait désormais en lui l'homme capable de réorganiser le pays. « En quatre ans, avait-il dit, je ferai de la Grèce un pays méconnaissable. » On lui reprocha alors d'avoir dit « *je ferai* » et non « *tous ensemble nous ferons* ». Personne ne songeait à cette époque à des difficultés provenant d'événements extérieurs indépendants de la volonté d'un petit État. La crise et la baisse de la livre sterling reconstituèrent l'opposition antivénizéliste, qui, aux élections de septembre 1932, vit ses forces grandir, jusqu'à obtenir le 5 mars 1933 la majorité à la Chambre, une majorité faible mais suffisante pour assurer le pouvoir à la coalition antivénizéliste.

Depuis le 5 mars 1933 quelques graves événements se sont produits, qui n'ont pas assurément contribué à calmer les esprits.

Le lendemain même des élections du 5 mars, qui avaient porté au pouvoir les partis antivénizélistes, le général Plastiras, chef de la Révolution de 1922, ami de M. Vénizélos, tentait une dictature militaire. Désavoué aussitôt par M. Véni-

zélos, il cédait le pouvoir quelques heures après l'avoir pris. Son coup d'état fut très sévèrement jugé.

Les esprits cependant commençaient de se calmer lorsque, le 6 juin, eut lieu la tentative d'assassinat à laquelle M. Vénizélos échappa par miracle, mais où une personne de sa suite fut tuée et Madame Vénizélos blessée.

Le juge d'instruction chargé de l'enquête a fait arrêter le Directeur de la Police et le chef de la Sûreté, et a demandé la levée de l'immunité parlementaire d'un député de la droite. Inquiet de la lenteur de l'instruction et des proportions que prend l'affaire au bénéfice des partis vénizélistes, prêts à exploiter la moindre faiblesse, faute ou hésitation, de leurs adversaires, le Conseil des Ministres a désigné un autre juge d'instruction, et le ministre de la Justice a ordonné une enquête contre le premier enquêteur. Le nouveau juge d'instruction estimant, après examen, que l'instruction n'était pas de son ressort, l'a fait confier à la Cour d'Appel, qui demande à son tour la levée de l'immunité parlementaire de M. Rallis, ministre de l'Intérieur au moment de l'attentat. Il a fallu les débats provoqués par la récente signature du pacte balkanique pour que l'affaire passât au second plan des questions du jour. L'émotion cependant reste vive.

On s'attend à ce que l'opposition, mécontente que la Grèce ait signé le pacte balkanique dans les circonstances actuelles, impute la précipitation avec laquelle le gouvernement de M. Tsaldaris a adhéré au pacte, au désir d'obtenir un succès avant les élections municipales du 11 février (le pacte a été signé à Athènes le 9 février), regagnant ainsi le terrain perdu depuis l'attentat. Enfin on craint toujours une solution de force par l'un des partis au pouvoir, au cas où le gouvernement ne pourrait faire face aux difficultés intérieures par les seuls moyens constitutionnels.

Il est téméraire de formuler actuellement des prévisions sur ce que sera la réaction du peuple grec aux prochaines élections : de nombreux éléments entrent dans les décisions populaires. Nous nous contenterons ici de constater sans essayer de prophétiser.

Dix partis environ se partagent la Chambre; les plus importants étaient, en septembre 1932, le parti *populaire* (M. Tsal-

daris, 33,8 p. 100 des voix), le parti *libéral* (M. Vénizélos, 33,4 p. 100), le parti *progressiste* (M. Kafandaris, 8,3 p. 100), le parti *agrarien* (M. Mylonas et M. Sofianopoulos, 6,1 p. 100), le parti d'*union républicaine* dit aussi *ouvrier-paysan* (M. Papanastassiou, 5,9 p. 100), le parti *national-radical* (général Condylis, 4,1 p. 100). Le parti *communiste* avait obtenu en 1932 plus de voix que le parti Condylis (5 p. 100); quant au parti royaliste du général Métaxas, il n'avait obtenu que 1,6 p. 100 de l'ensemble des suffrages. En 1928, M. Vénizélos avait obtenu 54,6 p. 100 des suffrages, M. Tsaldaris 19 p. 100. L'échec des partis dits *républicains* en mars 1933 est une précieuse indication sur la vie politique grecque. Du jour où M. Tsaldaris, chef de l'ancien parti royaliste, reconnut la République, affirmant que la question du régime ne se posait plus pour lui, le peuple, jugeant le grand débat résolu et ne voyant pas de bien grandes différences dans le programme des populaires, des libéraux, des progressistes et des condylistes, vota beaucoup plus sur des personnes que sur les idées que prétendent représenter ces partis. Seuls, semble-t-il, le programme des radicaux-socialistes de M. Papanastassiou, d'une part, et, de l'autre, l'esprit très conservateur et le royalisme des partis de droite gardent des partisans plus fidèles, d'ailleurs plus nombreux dans les partis de gauche que dans ceux de droite.

L'électeur grec, se demandera-t-on, a-t-il assez de maturité politique pour voter désormais sur des idées? En fait, si l'on ne peut encore parler de maturité, on peut parler de bon sens politique.

Les élections de 1920 ont montré que, une fois réalisée la politique extérieure qui correspond à son sentiment patriotique, le peuple grec, sans s'embarrasser de gratitude, revient aussitôt aux problèmes intérieurs, dans lesquels il accorde la plus grande importance à la bonne administration de l'État. Ce n'est certes point par paresse d'esprit que le Grec choisit d'ordinaire son député parmi les vieilles familles du pays, auxquelles, lorsqu'il les quitte, il revient périodiquement, après avoir essayé des *hommes nouveaux*. Comme il s'expatrie pour aller faire fortune à l'étranger, puis revient vivre dans son pays le reste de son âge, l'électeur confie pour quelques années sa fortune à l'activité réaliste de quelques hommes, mais revient,

l'expérience faite, quel qu'en soit le bilan, aux conservateurs qu'il croit meilleurs administrateurs. Cependant une politique qui ne serait que d'administration ne peut suffire au Grec. D'où, aux élections, ces oscillations où l'on croit retrouver la versatilité de l'Athènes antique, mais où il conviendrait plutôt de voir un témoignage de l'esprit spéculatif de la race.

Ainsi l'on s'explique assez bien le résultat des dernières élections. Las du gouvernement des libéraux, dont les fautes et les maladresses eurent le tort de se produire au moment où commença la crise mondiale, et curieux de voir de quoi étaient capables les partis de droite, tenus loin du pouvoir depuis onze ans, l'électeur grec crut sage de juger ces derniers à l'action. Les élections de mars 1933 doivent être interprétées comme une mise à l'épreuve de la coalition de droite autant que comme une critique du gouvernement de M. Vénizélos et du revirement trop soudain de ses alliés actuels, naguère membres de l'opposition. Le peuple s'est donné l'occasion de connaître tous ceux qui prétendent le diriger; on verra aux prochaines élections comment il apprécie les actes et les discours des uns et des autres.

Ce serait assurément une erreur de croire qu'il est aussi simple d'administrer six millions de Grecs que deux ou trois départements français réunis. L'étendue, le morcellement, la diversité, l'histoire de la Grèce, l'esprit individualiste de ses habitants, rendent malaisé le gouvernement du pays. De plus, chez un petit peuple, certaines institutions adoptées à l'imitation des grands États occidentaux sont souvent des instruments d'un maniement délicat. Elles ne peuvent produire les résultats attendus que si l'État possède déjà une forte armature, correspondant à la nature et aux traditions du peuple qui les adopte.

On a dit de la Grèce, et non sans raison, qu'elle était une trop petite république pour permettre à sa presse une licence effrénée : dans un petit pays, plus encore que dans un grand, la presse peut faire le plus grand bien mais aussi le plus grand mal. La Grèce, enfin, est une trop jeune démocratie pour vivre sans d'inébranlables cadres administratifs : on conçoit difficilement qu'une nation puisse se développer dans tous les domaines lorsque la chute d'un gouvernement et le

renversement des majorités entraînent d'importantes mutations ou des renvois de fonctionnaires. Il est d'usage que le passage des partis au pouvoir fournisse l'occasion de récompenser les collaborations électorales, mais une démocratie — grande ou petite — est vouée à la ruine lorsque les partis confondent l'intérêt de l'État avec le leur.

La jeunesse grecque, placée devant le conflit qui continue, depuis plus de vingt ans, de séparer en deux camps les anciennes générations, et voyant les suites des passions politiques, cherche sa voie. Avec une sévérité fort justifiée, les esprits jeunes et vigoureux, inquiets de l'avenir, sont en train de faire le procès des gérontes. Ils reprennent le mot fameux de Montesquieu : « Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère; il ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus. » Ce sera un signe heureux que la désaffection de la Grèce à l'égard de ceux qui n'auront été que des hommes de parti, si elle s'applique à former, par de nobles exigences, des chefs qui joindront l'intelligence des besoins du pays et l'audace de conception et d'exécution aux grandes vertus civiques. Si la jeunesse grecque a dû renoncer à l'idéal de la Grande Idée, qui sut établir dans la Grèce du début du siècle l'amour de l'*ethnos*, si elle ne croit pas possible qu'un petit pays essaie, avant tous les grands États de l'Europe, de réaliser l'idéal communiste ou fasciste, il lui reste du moins l'idéal antique, où le bien était dans la connaissance, le beau dans la mesure. Il importe donc peu que la Grèce soit petite, si elle retrouve ce qui fit jadis sa grandeur. La vérité qui se dégagera des expériences sociales du XXe siècle sera sans doute qu'une nation ne progresse pas selon la forme de son gouvernement, mais selon la valeur des citoyens et le nombre des hommes de bonne volonté.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE LA GRÈCE

La Grèce a une triple politique étrangère, déterminée par sa situation en Europe : une politique étrangère, avec tous les États pris séparément, une politique internationale et une politique strictement balkanique.

Le mot d'ordre, peut-on dire, de la politique étrangère de

la Grèce pendant le XIXe siècle, fut de demeurer avec toutes les grandes puissances européennes en relations d'amitié, et de ne montrer nulle part de préférence. Aussi peut-on considérer comme un malheur pour la Grèce qu'elle ait eu un roi d'origine étrangère, marié à la sœur de l'empereur d'Allemagne, au moment où le conflit européen forçait tôt ou tard les petits peuples à sortir de la neutralité : le choix entre les deux camps belligérants, difficile déjà pour la Grèce, se compliquait de l'alliance matrimoniale du roi.

La proclamation de la République, en 1924, a permis à la Grèce de reprendre sa politique de neutralité vis-à-vis des grandes puissances. Cela ne signifie pas que le peuple grec n'éprouve pas de sympathies particulières pour les uns ou pour les autres. Il y aura toujours en Grèce, pays maritime, une vive admiration pour l'Angleterre; la science allemande continue de jouir d'une grande autorité; l'Italie, qui rêve de refaire de la Méditerranée le *mare nostrum* des Romains, provoque plus de curiosité empressée que de sympathie : le Dodécanèse est pour la Grèce ce que fut pour nous après 1870 l'Alsace-Lorraine; les États-Unis ont rendu de si émouvants services à la Grèce défaite qu'ils ont acquis sa reconnaissance. La France, desservie par sa politique au moment du désastre d'Asie Mineure a perdu de son prestige. Avec un peu plus de compréhension dans l'appréciation de l'état actuel du pays, une sympathie plus agissante dans les questions d'ordre économique, plus de largeur de vues dans l'examen de la politique étrangère et balkanique de la Grèce, que sa situation oblige à une réserve et à une souplesse extrêmes, la France retrouverait rapidement l'autorité morale qui la faisait aimer ici avant la guerre — on ne le sait pas assez chez nous — comme une seconde patrie.

Nous ne nous étendrons pas sur la politique internationale de la Grèce. La Société des Nations est pour les petits peuples une institution salutaire. Si elle ne parvient pas à régler les différends des grandes puissances entre elles, elle est pour les petits États une garantie de paix, pouvant régler aisément les conflits locaux. La Grèce est sincèrement attachée à la Société des Nations, et la meilleure preuve de cet attachement et de cette confiance active est la présence à Genève de M. Politis,

dont la remarquable personnalité fait le plus grand honneur au pays qu'il représente.

Cependant, si la Société des Nations peut établir la paix entre les petits peuples, il n'en est pas ainsi malheureusement lorsqu'un petit pays se trouve en conflit avec une grande puissance : on se souvient encore à Athènes de la carence de Genève lorsque des navires de guerre italiens allèrent bombarder Corfou en 1923.

Le salut des petits peuples, la Petite Entente l'a compris, est dans leur union. D'où l'importance donnée en Grèce à la constitution d'une confédération balkanique.

On a été surpris en France de la soudaine amitié gréco-turque. Dans nos jugements sur les relations de ces deux peuples, nous en étions encore au lyrisme des *Orientales* : après le désastre d'Asie Mineure, l'incendie de Smyrne et l'exode des réfugiés, il nous semblait que le peuple grec ne pouvait désirer autre chose que « de la poudre et des balles ». On alla jusqu'à estimer que décidément la Grèce oubliait trop vite, à moins qu'il ne fallût donner aucune créance aux protestations d'amitié des deux pays jadis farouchement ennemis... Ce changement dans les relations diplomatiques gréco-turques paraissait en effet très étrange lorsqu'on songeait qu'il était l'œuvre de M. Vénizélos, qui, naguère, avait consommé le démembrement de l'Empire Ottoman. En fait le pacte gréco-turc est le premier témoignage d'après-guerre de la politique réaliste de la Grèce dans les Balkans et en Asie Mineure.

Qu'on ne croie pas cependant que la politique balkanique de la Grèce date de ces dernières années. Elle bénéficie, en ce moment, de tous les efforts accomplis depuis vingt-cinq ans. Vers 1908-1909, lorsqu'on songeait en Grèce à un rapprochement balkanique, il était particulièrement malaisé à réaliser; la Grèce, alors, n'avait pas encore constitué son unité territoriale. Aujourd'hui les thèses de Jean Dragoumis, de M. A. Souliotis-Nicolaïdis et de leurs amis sont confirmées par les faits. Leurs idées étaient à peu près les suivantes.

Il faut, pour comprendre ce qu'est le Proche-Orient, dissocier la politique des gouvernements de l'esprit des peuples qui habitent la péninsule balkanique et l'Asie Mineure. En effet, les gouvernements — et avec eux certains partis —

veulent agrandir leurs territoires au risque de faire naître la haine dans l'âme des peuples. Or ces peuples, s'ils sont séparés les uns des autres par la langue, la religion, le passé historique, ont acquis au cours des siècles non seulement de multiples traits mais aussi de nombreux intérêts communs. Désunis, comme ils l'ont été parfois dans le passé, ils font le jeu de la politique des grandes puissances. Unis, ils pourront éviter l'intrusion des grands états européens dans leurs affaires; ils pourront plus sincèrement régler entre eux leurs différends. Enfin, bien des problèmes que chaque pays, pris séparément, ne pourrait résoudre, trouveront leur solution dans la collaboration de tous.

A l'époque où Jean Dragoumis et ses amis conçurent et tentèrent de réaliser ce programme, le nationalisme, dans tous les pays balkaniques, était déjà exacerbé, rendant difficile une collaboration balkanique désintéressée et suivie. Ainsi la Grèce devait avoir une double politique, d'une part en vue de se rapprocher des peuples voisins, d'autre part afin de sauver certains territoires irrédimés, la Macédoine, par exemple, où l'hellénisme était en butte aux persécutions des comités nationalistes. On eut de grands espoirs à l'époque du comité jeune turc « Union et Progrès » et après la proclamation de la Constitution. Ces espoirs furent de peu de durée. La politique russe et les deux guerres balkaniques, la première contre la Turquie, la seconde contre la Bulgarie, ruinèrent les résultats moraux et politiques déjà obtenus.

Les difficultés ne provenaient pas seulement de la politique nationaliste des gouvernements, mais aussi du jeu compliqué de la politique des grandes puissances européennes dans les Balkans. En se servant des rivalités de chacun, les grandes puissances bénéficient d'une certaine influence utile à l'établissement de l'équilibre européen. On conçoit qu'il soit peu conforme à leur intérêt individuel et aux ambitions de quelques unes d'entre elles qu'une confédération naisse, qui serait maîtresse souveraine chez elle dans le Proche-Orient, au point de rencontre de trois continents, au carrefour des grandes voies qui mènent de l'Europe vers l'Afrique et l'Asie.

La formation d'un bloc balkanique puissant a été longtemps considérée comme gênant bien des intérêts.

En 1934, la situation s'est quelque peu modifiée. Comme viennent de le montrer les accords conclus par certains États balkaniques, la Grèce, la Turquie, la Yougoslavie, la Roumanie n'ont plus aucune visée territoriale; l'Albanie n'en a pas davantage, seule la Bulgarie est insatisfaite, se considérant notamment comme lésée par la Yougoslavie, qui occupe la Macédoine dite bulgare, et estimant qu'il lui est impossible de se développer sans un port bulgare sur la Méditerranée. Il est évident que dans une confédération solidement organisée la Bulgarie pourrait obtenir tout ce qui lui est nécessaire, l'intérêt de toute la confédération étant que les membres qui en font partie prospèrent et concourent par leur prospérité au développement matériel et moral de l'ensemble.

Mais une autre difficulté a surgi, qu'on ne pouvait prévoir avant la guerre de 1914, les traités de paix ayant modifié les intérêts de certains états balkaniques. La Serbie de 1914, qui n'était il y a vingt ans qu'un état balkanique, est devenue une puissance européenne, et l'actuelle Yougoslavie a son front principal tourné vers l'Europe Centrale. Yougoslavie et Roumanie, en formant avec la Tchécoslovaquie le bloc de la Petite-Entente, semblent devoir rattacher un groupement balkanique, aux intérêts très précis et limités, à un groupement danubien au sort duquel la Turquie et la Grèce, pour ne citer que ces deux pays, ne désirent guère se lier.

Cependant, comme on le voit, l'œuvre qui reste à accomplir semble être plus facile aujourd'hui qu'en 1908. La formation territoriale des États balkaniques est, en très grande partie, accomplie. Elle s'est réalisée aux dépens de l'Empire Ottoman et contre lui. Mais, en s'écroulant, l'Empire Ottoman a créé un nouvel État balkanique, assimilable aux autres, la Turquie. D'où les accords conclus récemment entre elle et la plupart des pays du Proche-Orient.

On put se rendre compte de l'évolution des esprits dans les Balkans lorsque, il y a quelques années, se réunirent pour la première fois en Conférence les représentants de l'Albanie, de la Bulgarie, de la Grèce, de la Roumanie, de la Turquie et de la Yougoslavie.

Reprise chaque année, sous l'impulsion patiente et ferme de M. Papanastassiou, que sa ténacité, son courage et son

intelligence mettent au premier rang des hommes politiques de Grèce et des Balkans, la Conférence préparait le terrain à une entente directe entre les gouvernements. Les voyages des souverains de Yougoslavie, de Roumanie et de Bulgarie, ceux de leurs premiers ministres et des ministres des Affaires étrangères, le voyage récent de M. Maximos, ministre des Affaires étrangères de Grèce, à Paris, à Rome et à Londres, enfin la signature du pacte d'Athènes, ont sanctionné en partie l'œuvre de rapprochement accomplie par les Conférences balkaniques, en lui donnant un caractère officiel et en la faisant reconnaître par les grandes puissances européennes.

Le pacte d'Athènes est destiné essentiellement à garantir la sécurité des frontières balkaniques des quatre États signataires. Il est évidemment dirigé beaucoup plus contre des dangers extra-balkaniques que contre une demande de révision des frontières actuelles par la Bulgarie. Sans en parler, on songe en effet à l'installation italienne en Albanie et dans le Dodécanèse, menace, ici pour la Turquie, là pour les frontières yougoslaves et les frontières grecques[1]. Il est regrettable sans doute que la Bulgarie ni l'Albanie n'aient pas cru pouvoir se joindre aux autres puissances, d'autant plus qu'à la dernière conférence balkanique les délégués des six États avaient émis le vœu de voir leurs gouvernements respectifs conclure un pacte multilatéral[2]. Cependant on espère encore vaincre les résistances des deux États non signataires.

On a beaucoup commenté dans certains milieux, à Athènes, la réserve de l'Angleterre et le mécontentement de l'Italie. Mais il est fatal que l'union des États balkaniques fasse obstacle à la politique de certaines puissances méditerranéennes. Ce que l'on regrette, ce n'est point tant leur attitude, mais plutôt l'état d'esprit de certains gouvernements plus attachés à des alliances étrangères nuisibles aux intérêts proprement balkaniques, qu'à une entente intérieure favorable au

1. Depuis que cet article a été écrit, le pacte d'Athènes a été en Grèce l'objet de critiques sévères. L'opposition, appuyée par le général Metaxas, a obtenu qu'une clause soit ajoutée au pacte, spécifiant que la Grèce est dégagée de toute obligation d'intervention dans un conflit mettant aux prises un des États signataires et une grande puissance non balkanique.

2. Cf. *les Balkans*, revue publiée à Athènes, en français (nº 14-15, nov.-déc. 1933, p. 1087).

développement de la confédération. On va jusqu'à dire que le profit à retirer de l'union est plus grand que le dommage qui en peut résulter pour les participantes et de beaucoup supérieur aux avantages qu'on peut retirer d'une alliance isolée avec une grande puissance.

Il est certain qu'un bloc balkanique bien organisé, maître des Détroits, acquerrait vite en Europe une réelle autorité.

Cependant, si l'union se réalise un jour, il restera à résoudre de nombreux et difficiles problèmes intérieurs. La communauté d'intérêts et de dangers ne peut suffire en période de paix à maintenir des peuples unis, il faut qu'aux liens économiques et politiques s'ajoutent des liens intellectuels et moraux; il faut un même niveau et un même idéal de civilisation; il faudra enfin se hâter de développer le fédéralisme, qui joue dans une confédération le rôle du civisme dans l'État.

Dans la vie de la confédération balkanique, l'apport de la Grèce ne sera pas négligeable. En donnant à la communauté ses côtes, ses ports, ses îles, elle la fera bénéficier d'une situation géographique très importante. Mais elle lui apportera encore son génie du commerce et sa marine marchande. A elle seule la Grèce dispose d'autant de navires que les quatre autres États balkaniques réunis, avec un tonnage total deux fois plus fort (Yougoslavie, 185 navires, 381 000 tonnes; Turquie, 189 navires, 178 00 tonnes). Enfin, à toutes les ressources d'un petit État s'ajouteront encore l'ingéniosité, la vitalité, et cet esprit qui faisait déjà dire de la Grèce, en 1845, qu'elle était la *mens agitans molem* des Balkans.

***

L'année 1922 représente assurément une des dates les plus considérables, sinon la plus considérable, de l'histoire de la Grèce et de l'hellénisme depuis Salamine (480 av. J.-C.). L'Europe, occupée par la « liquidation de la grande guerre », ne s'est pas rendu compte de ce que représentait pour la Grèce l'exode des populations grecques qui habitaient depuis toujours l'Asie Mineure. Ce malheur sans précédent étant dû au conflit des deux grands partis politiques qui, maintenant encore, se partagent le pays, il importerait d'étudier objective-

ment l'origine du conflit et d'examiner les effets de l'arrivée de 1 200 000 réfugiés sur l'évolution d'un peuple de 4 millions d'habitants.

Ce que l'on a cru longtemps, en Grèce, et que l'on croit encore être un débat d'ordre purement politique, semble plutôt avoir été le conflit de deux tempéraments, de deux caractères. L'historien qui étudiera les deux grands partis dont la lutte emplit l'histoire grecque de ces vingt dernières années, trouvera déjà chez Thucydide, dans son parallèle entre les Lacédémoniens et les Athéniens, des rapprochements étonnants.

Vous n'avez jamais réfléchi, semble-t-il, au caractère de ces Athéniens que vous aurez à combattre, caractère si différent du vôtre, ou plutôt qui contraste tout à fait avec le vôtre. Les Athéniens sont novateurs, prompts à imaginer et à exécuter ce qu'ils ont imaginé; vous êtes faits pour conserver ce qui est, ne rien imaginer au delà, et ne pas même en venir aux mesures nécessaires. Leur audace dépasse leurs moyens; ils s'exposent à tous les risques au delà de toute réflexion, et, au milieu des difficultés, ne perdent jamais espoir. Vous agissez en deçà de vos moyens; vous vous défiez de vos réflexions les plus mûries, et, au milieu des difficultés, vous croyez ne pouvoir jamais vous tirer d'affaire. Ils n'ont pas d'hésitation, vous temporisez; ils courent le monde, vous ne bougez pas d'où vous êtes. Sortir de chez eux leur paraît être un moyen d'accroître leurs richesses, sortir de chez vous vous semble être le moyen de compromettre même ce que vous avez. Vainqueurs, ils poussent leur succès jusqu'à l'extrême limite, vaincus, c'est à peine s'ils se découragent... Leurs projets ont-ils échoué, ils croient être privés de ce qui leur appartenait; réussissent-ils au contraire, ce qu'ils ont fait est peu de chose comparé aux résultats qu'ils espèrent encore obtenir.

Sont-ils trompés dans leurs efforts, une nouvelle espérance remplace la première et satisfait leur besoin d'entreprendre... C'est à peine s'ils jouissent de ce qu'ils ont, étant toujours occupés d'acquérir. Bref, on pourrait dire qu'ils sont nés pour ne garder jamais le repos et pour ne pas le laisser aux autres...

Tout Grec reconnaîtra dans cette page certains traits caractéristiques du tempérament des vénizélistes et de celui de leurs adversaires. En vérité la Grèce moderne est faite tout entière de Lacédémoniens et d'Athéniens, les uns conservateurs et circonspects, les autres hardis et entreprenants. Cependant il ne faudrait pas prendre à la lettre ce qu'écrit Thucydide.

Actuellement, l'élément qui l'emporte est l'Athénien, le Grec étant en général plus entreprenant que conservateur.

Tel était l'autochtone avant 1922. L'arrivée des réfugiés d'Asie Mineure ne semble pas avoir modifié la psychologie moyenne du peuple grec. Cependant, lorsque le conflit cessera entre la population indigène et les réfugiés, le rôle des populations d'Asie Mineure peut devenir celui de régulateur entre l'esprit conservateur du montagnard et du paysan, et l'esprit d'audace et de spéculation du marin et du commerçant. Il était inévitable que l'arrivée de 1 200 000 réfugiés créât bientôt des mécontentements. Le partage des terres, le payement des indemnités aux victimes du désastre, la concurrence faite par les nouveaux venus dans le commerce et dans l'agriculture, la sollicitude de l'État à leur égard, la difficulté de plus en plus grande, et due à leur présence, de trouver des carrières ou des débouchés jadis réservés aux seuls Grecs de Grèce, tout cela l'a emporté parfois — et l'on ne peut s'en étonner — sur la pitié que devaient inspirer des malheurs inouïs. L'assimilation cependant s'accomplit peu à peu, et une forte organisation de l'État remédiera, dans un avenir prochain, aux nombreuses difficultés nées du désastre de 1922. D'ailleurs les réfugiés n'ont pas apporté que leur misère. A eux, comme aux autochtones, convient le portrait que Thucydide fait des Athéniens : eux aussi sont entreprenants, prompts à imaginer et à exécuter; on ne les a pas vus, au milieu des malheurs, perdre jamais espoir, vaincus, se décourager. Mais à ces beaux traits de caractère s'en ajoutent d'autres qu'ils doivent à leur passé. Naguère encore sujets de l'Empire Ottoman, ils ont apporté avec eux leur esprit d'initiative, qui leur faisait avoir en pleine Anatolie des cités florissantes; ils ont apporté un patriotisme habitué à penser, au-dessus de la communauté, l'hellénisme et non le parti. Vivant jadis en Asie Mineure sans aucun appui ou secours de l'État turc, ils sauront ici, lorsque la décentralisation nécessaire aura pu être réalisée, développer leurs communautés sans attendre tout de l'État grec, qui ne peut, évidemment, suffire à tous les besoins. Accoutumés à gérer eux-mêmes les intérêts de leurs petites cités, il n'est pas surprenant qu'ils soient venus renforcer le parti républicain.

Peut-être aussi ont-ils amené avec eux certaine humeur

indépendante, et une conception particulière du civisme qu'explique leur existence de minorités dans l'Empire Ottoman. Mais il dépend de l'État de tirer le meilleur parti de leurs qualités, qui sont grandes. Pêcheurs, commerçants, et surtout agriculteurs, ils sont appelés à être dans la Grèce nouvelle un élément d'activité et de pondération, qui contribuera au développement et à la prospérité du pays.

De leur guerre fratricide Sparte et Athènes sont sorties, jadis, affaiblies jusqu'à l'épuisement. L'issue du conflit des partis politiques, en 1920, a failli n'être pas moins fatale. Ce qu'aurait pu être la Grèce, maîtresse de l'Égée et d'une grande partie de l'Asie Mineure, on le conçoit aisément. Cependant, et c'est cela qu'il nous faut souligner au terme de cette étude, le désastre d'Ionie n'a pas épuisé la force de l'hellénisme. Qu'une telle épreuve, à la fin de son premier siècle d'existence libre, n'ait pas anéanti la Grèce, démontre la « vigoureuse élasticité » de ce petit peuple, et fait penser que les siècles n'ont pas corrompu l'esprit de la race.

La destinée de la Grèce n'a jamais été et n'est pas sans doute d'être puissante. Réduite à la mer et à ses montagnes, au marbre et à la fluidité du mirage marin, elle n'a point ces plantureuses richesses qui ont créé la civilisation industrielle des peuples jadis barbares. Pauvre, mais industrieuse, il lui sera plus aisé d'éviter la démesure où sont tombées l'Europe et l'Amérique. Alors que les progrès des sciences appliquées ont fait, ailleurs, dévier l'idéal de l'homme vers la puissance et l'immense, la Grèce balkanique devra se contenter de faire revivre l'esprit antique, en l'adaptant au monde moderne. Au début de son second siècle d'existence libre, son rôle de nation européenne commence.

OCTAVE MERLIER

L'HISTOIRE

Le Centenaire de la Société de l'Histoire de France. — La Frontière du Rhin. — Marie Stuart. — Autour de l'Échafaud. — Le Directoire. — Souvenirs d'un ancien libéral.

On a célébré le centenaire de la Société de l'Histoire de France avec un grand éclat. On a eu raison. L'Histoire a fait depuis un siècle un progrès extraordinaire. Elle était considérée jusque-là comme un genre littéraire. Les historiens prenaient comme modèles les grands historiens de l'antiquité, surtout ceux de Rome. Ils faisaient du Tite-Live, du Salluste, du Tacite. Ils fabriquaient des discours à l'imitation du *Conciones*, même quand les discours véritables existaient, ce qui était du reste le cas des Anciens. Nous avons, par exemple, un discours authentique de l'empereur Claude retrouvé à Lyon et nous le lisons dans les *Annales* revu et corrigé par Tacite. Il y gagne au point de vue de l'art : mais nous préférons les textes originaux dans leur loyale imperfection. Nous ne sommes plus à l'école de l'abbé de Vertot qui, recevant des documents nouveaux sur le siège de Rhodes, dédaigne d'en tenir compte parce que « son siège est fait ». Les historiens rééditaient indéfiniment leurs œuvres sans y apporter le moindre changement. Ceux d'aujourd'hui profitent de chaque nouveau tirage pour les mettre au point.

Cette révolution est due pour une large part à la Société de l'Histoire de France. Ce n'est pas ravaler le mérite de Guizot historien que de voir là son plus grand titre, et le plus

durable, à notre reconnaissance. Il était alors ministre, il avait illustré sa chaire de professeur à la Sorbonne, il avait écrit des ouvrages dont le succès de bon aloi allait, tout jeune encore, lui ouvrir les portes de l'Académie française. Il aurait pu trouver que tout était pour le mieux et qu'il n'y avait qu'à laisser aller les choses suivant les vieilles habitudes. Il eut le mérite, le très rare mérite, de voir ce qui lui manquait, à lui comme aux autres, pour faire mieux, pour faire tout à fait bien. On ne puisait pas directement aux sources, on bâtissait sur des fondations insuffisamment vérifiées. Les Bénédictins avaient commencé à publier les textes essentiels, mais leur travail était resté en plan et Guizot, après avoir essayé de reprendre leur tâche (*Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre, Mémoires relatifs à l'Histoire de France*), s'était rendu compte qu'une vie d'homme ne peut apporter qu'une goutte d'eau à l'Océan.

Il fonda tout d'abord le Comité des Travaux historiques pour publier les documents concernant l'Histoire de France, condition préalable de toute recherche sérieuse sur notre histoire nationale. Mais Guizot sait que l'État s'acquitte administrativement de tout ce qu'il entreprend, qu'il ne faut pas trop attendre de lui les initiatives, l'esprit fureteur, le souci du mieux sans quoi toute entreprise de longue haleine risque de verser dans la routine et l'indolence. Il comprit la nécessité de constituer, à côté de l'organe officiel, un organe indépendant pour activer, stimuler, vivifier le travail obscur mais nullement mécanique des archivistes. Ce ne pouvait être qu'une société d'hommes également dévoués à la recherche de la vérité, quelles que fussent leurs divergences d'opinions, une société où lui-même fraternisait avec Thiers, son rival perpétuel, où Mignet collaborait avec le baron de Barante, Beugnot avec le comte Molé. Barante en fut le premier président et le resta presque un tiers de siècle (1834-1866). Guizot, libéré de la politique depuis 1848, lui succède et précise une fois de plus, dans son discours inaugural, le but poursuivi dès la première heure et jamais perdu de vue depuis. « Vous vouliez remettre sous les yeux de la France d'aujourd'hui, dans leur forme correcte et complète, les principaux monuments historiques de la France d'autrefois, ceux où nos

pères ont fortement empreint les traits originaux de leur vie, de leur âme et de leur sort. »

Ce rôle, la Société s'en est heureusement acquittée. Elle a publié 365 volumes de matériaux; elle a constamment élargi son domaine, d'abord arrêté au seuil de la Révolution, maintenant étendu jusqu'à 1870. C'est grâce à cet effort, autour duquel se sont groupés d'autres efforts analogues à objectifs plus restreints (sociétés locales en particulier), qu'il est devenu possible de ne plus écrire de l'histoire toute faite. On peut travailler. Le succès de l'histoire romancée, retour naïf aux conventions périmées, n'a pu se maintenir, parce qu'il était en contradiction avec l'esprit critique propagé par les bonnes méthodes. Même quand on est en désaccord, on parle à présent la même langue. D'autre part, on refait un bout de toilette aux travaux d'érudition, — thèses de doctorat entre autres, — où toute qualité de style, de composition, d'aisance, paraissait un danger, sinon toujours un défaut, à l'âge héroïque où la réaction contre la fausse élégance donnait à l'illisible une indiscutable dignité.

***

Le Rhin est-il la frontière naturelle et immémoriale entre la Gaule et la Germanie, entre la France et l'Allemagne? La question n'est plus aujourd'hui brûlante, du moins de notre côté, car la France ne revendique pas la limite du Rhin au-delà de l'Alsace. Elle n'en garde pas moins son intérêt historique. M. Funck-Brentano la traite une fois de plus dans un volume de la collection « l'Épopée de la Terre de France » (la Renaissance du Livre). Le titre poétique de la collection explique celui du livre : *Le Chant du Rhin*, qui évoque le chant de l'armée du Rhin, autrement dit *la Marseillaise*. Le tableau de la Rhénanie à travers les âges est à la fois populaire et savant. L'érudit a puisé aux sources, sans ostentation. Il a promené sa plume de lettré à travers les paysages comme à travers les documents.

Que le Rhin ait été la frontière de la Gaule indépendante, puis de la Gaule romaine, nul ne le conteste. Mais à partir des invasions germaniques, on est tenté de croire que l'Austrasie

s'est germanisée. On se figure volontiers que les Barbares de la rive droite se sont implantés en masse sur la rive gauche et l'on s'imagine qu'il y en avait beaucoup. La vérité, c'est que ces barbares, et surtout les plus puissants d'entre eux, s'enfoncent à l'intérieur de l'empire. Les régions frontières sont trop dévastées pour les retenir. Les Ostrogoths vont se perdre en Italie, les Wisigoths en Aquitaine et en Espagne, les Burgondes dans la vallée du Rhône, les Vandales poussent jusqu'en Afrique. Les Francs sont plus stables, mais ils sont quelques milliers seulement, et se romanisent bien vite, même en Austrasie. Fortunat célèbre le mariage de Brunehaut et de Sigebert par un épithalame en vers latins, à Metz. Les ancêtres de Charlemagne et Charlemagne lui-même sont des Austrasiens. Mais l'idée de germaniser ce pays ne leur serait jamais venue. Ils révèrent la culture gallo-romaine, et on ne dira pas que Charlemagne traite les Saxons en cousins. Le terme de Franc a pris dès cette époque un sens qui ne rappelle plus en rien la Germanie. Le Franc est opposé au Germain. Charlemagne a fait placer sur la coupole de son palais à Aix-la-Chapelle un aigle dont le bec tourné vers l'est menace la Germanie. Simple hasard, direz-vous. Non, car les empereurs de la maison de Saxe, les Othons, lorsqu'ils conquièrent la ville, retournent l'oiseau symbolique vers l'ouest, et Lothaire roi de France le remettra dans sa primitive orientation quand il y rentrera momentanément en 978.

Le Rhin est la frontière, Eginhard, qui est d'outre-Rhin, le répète expressément : « La Gaule, dit-il, est bornée par l'Océan et le Rhin, la Germanie par le Rhin et le Danube. » Un petit fait précis atteste que la population n'est pas germanisée sur la rive gauloise. Un synode tenu à Strasbourg en 842 prescrit au clergé de se servir pour la prédication non plus du latin, mais de la langue vulgaire, et cette langue vulgaire n'est pas l'allemand, mais bel et bien le vieux français, la langue romane (*lingua romana rustica*). Coïncidence à relever : c'est cette même année, et dans cette même ville de Strasbourg, que sont échangés les fameux serments bilingues, dont celui de Louis le Germanique est prononcé dans cette « langue romane paysanne » dont il est le plus ancien texte.

Si la Rhénanie n'est pas encore germanique à cette date, on

admet généralement qu'elle le devient lorsque le traité de partage de Verdun (843) crée la Lotharingie en faveur de l'aîné des fils de Louis le Pieux. C'est un démembrement de la Gaule, la création d'un État tampon qui sera malheureusement surtout un théâtre de guerre. Les choses ne vont pas si vite. La Rhénanie redevient française à la mort de Louis l'Enfant, dernier descendant de Louis le Germanique, et elle le redevient délibérément. Elle appelle Charles le Simple en 911, l'année même où ce prince trop sévèrement jugé venait de cantonner Rollon en Normandie. Peu après, pour une entrevue entre Charles le Simple et le roi de Germanie Henri l'Oiseleur (celui de *Lohengrin*), à la limite de leurs États respectifs, Henri l'Oiseleur fait amarrer une péniche au milieu du Rhin, à la hauteur de Bonn, pour y délibérer comme en terrain mitoyen. C'est seulement au milieu du xe siècle que l'empereur Othon le Grand (936-973), fils d'Henri l'Oiseleur, réoccupe la Rhénanie, en bannit les seigneurs et prélats favorables à la France et en commence la germanisation, après mille ans de civilisation latine.

Ne cherchons pas dans l'histoire des arguments politiques. Elle en fournit toujours. Il est tout de même permis de constater que les Rhénans ne sont que des Allemands de la onzième heure. Il est vrai que les Prussiens, les Borusses, ne le sont devenus que cinq cents ans plus tard, si tant est qu'il en ait beaucoup survécu à la croisade et à la conquête des chevaliers Teutoniques. Quand on parle de race pure, de la nécessité de la maintenir telle, on fait du lyrisme. Le lyrisme est inoffensif tant qu'il ne sort pas de la littérature, mais c'est une littérature encombrante et à la longue bien dangereuse.

***

Marie Stuart a eu tous les malheurs, plus celui de passer pour les avoir plus ou moins mérités. Cette pauvre jeune veuve, presque une jeune fille, peut-être une jeune fille à son arrivée en Écosse, était dans une situation terrible. Le trône d'Écosse n'a jamais été un lit de roses, peu de rois d'Écosse sont morts de vieillesse ou même de maladie. La situation se compliquait encore par l'apparition de la Réforme : Knox,

disciple de Calvin, est un Calvin renforcé. Il est plus hérissé que son maître, comme son pays même; c'est un prophète de la Bible, de ceux qui n'ont à la bouche que des malédictions et des prédictions catastrophiques, et qui font le malheur de leurs peuples en ce monde sans leur assurer, vu la prédestination, le bonheur éternel dans l'autre. Le frère de Marie Stuart, le comte Moray, ne pardonne pas à sa sœur la disgrâce qu'il a de n'être pas un enfant légitime. Il a toujours l'impression qu'elle lui vole sa place. Il n'est pas un appui, elle ne peut ni s'en débarrasser, ni s'en prévaloir. Il la dessert plus volontiers qu'il ne la sert.

Le mari qu'elle va choisir n'est pas plus utilisable. Ce Darnley est un bellâtre au-dessous de tout. Il danse, joue du luth, sait s'habiller : il n'a ni cœur, ni intelligence, ni culture. Elle a cru faire un mariage d'amour, elle donne à son mari le titre de roi : ce roi est un triste sire. Et quand Bothwell le fera disparaître, elle épousera Bothwell, qui n'est peut-être pas le forban intégral que tout le monde voit en lui, qui est civilisé, qui a été élevé en France, qui rédige en français sa justification, mais qui, à tort ou à raison, jouit d'une détestable réputation. Les qualités, les talents de Marie Stuart lui font plus de tort que de bien. Elle est cultivée, polyglotte, artiste, élégante, belle entre toutes, elle a fait des délices de la cour des Valois. Ce n'est pas sa faute si elle n'y est plus. Elle a pleuré de n'être plus reine de France. Les Écossais se seraient peut-être accommodés d'elle comme princesse lointaine. De près, elle n'est pas des leurs, bien qu'elle parle la vieille langue des hautes terres.

Nul ne refuse à Marie Stuart la pitié et la sympathie. Son dernier historien, M. Jean Héritier, *Marie Stuart et le meurtre de Darnley* (Alcan), trouve que ce n'est pas assez. A vrai dire, le sous-titre est surtout là pour justifier la présence de ce volume dans une collection intitulée : « Les énigmes de l'histoire » et publiée sous la direction de M. Louis Bertrand. M. Héritier déborde son sujet et on ne peut que l'en féliciter. Même si l'on craint qu'il n'ait été un peu loin dans son plaidoyer pour Marie Stuart, il n'en apporte pas moins à son histoire une contribution précieuse. Il n'exhume pas des documents nouveaux, mais les obscurités qui subsistent sont

dues beaucoup moins au manque de matériaux qu'à leur surabondance. Mettre un peu d'ordre et de critique dans ce chantier est aujourd'hui la première chose à faire. M. Héritier s'y est consciencieusement employé.

Il trace de ce milieu écossais un tableau très vivant. Marie Stuart est isolée, espionnée, trahie de tous côtés. Elle ne peut triompher de cet ensemble de difficultés sans nom. Mais ce n'est pas par insuffisance ou légèreté d'esprit, tant s'en faut. Elle a, dit M. Héritier, autant de génie que celles qui ont réussi : Isabelle de Castille, Catherine de Médicis, Élisabeth d'Angleterre, Marie-Thérèse d'Autriche, Catherine de Russie. Elle fut « le génie qui échoue » parce qu'il y a des circonstances où le génie même est impuissant. Personne à sa place n'aurait fait mieux. On lui reproche Riccio, qui n'est nullement un joueur de guitare objet d'un caprice sentimental, mais un ministre utile et dévoué qu'on tue sous ses yeux dans des conditions sauvages. On tuera Darnley à peu près de même, sauf que la reine n'y est pas. C'est cette absence qu'on lui impute à crime et qu'on interprète comme une complicité ou tout au moins un consentement tacite. Cette accusation n'est pas démontrée, le contraire non plus. M. Héritier le reconnaît modestement : « Sur la question si controversée du meurtre de Darnley, nous ne prétendons assurément pas résoudre l'énigme. »

***

M. d'Alméras, qui a beaucoup écrit sur la Révolution, ne l'aime pas. C'est son droit. Sans aller si loin, beaucoup de nos contemporains n'aiment pas tout dans la Révolution. C'est Clemenceau qui a réclamé pour elle une admiration intégrale, inconditionnelle, irréfléchie; c'est lui qui a proclamé qu'il fallait la prendre et l'approuver en bloc, un « bloc » indivisible et sacré. Ce mot historique, qui fit fortune, n'avait au fond aucun sens, comme beaucoup de mots historiques, et il est probable que Clemenceau n'y attachait pas une importance particulière. Ce qu'on reprochera à M. d'Alméras, ce n'est pas tant d'être sévère que d'avoir trop souvent bifurqué vers la polémique, vers les allusions d'actualité. Mieux vaut

laisser à la malice du lecteur quelque chose à faire : elle ne demande qu'à s'exercer.

Il ne faut pas trop prendre à la lettre les formules grandiloquentes et niaises qui étaient les bouche-trous de l'éloquence révolutionnaire. « Les rois sont dans l'ordre moral ce que les monstres sont dans l'ordre physique », a dit l'abbé Grégoire. Grégoire n'est pas un imbécile et c'est un grand honnête homme. Il emploie le style de l'époque. Nos hommes politiques ont aussi leurs clichés, qui paraîtront tout aussi ridicules à nos arrière-neveux, et avant un siècle. Le conventionnel Mailhe dit un jour qu'un Français qui voudrait un roi « ne serait pas un homme, mais un tigre ». C'est une précaution oratoire. Ce Mailhe est un excellent homme, il n'a rien d'un buveur de sang, il n'est pas un tigre royal, pas même un tigre national, comme disaient les purs. Il n'a voté la mort de Louis XVI qu'en suggérant de retarder l'exécution, il sera arrêté au 18 fructidor comme suspect de modérantisme. Le brave canonnier qui demande à la Convention de supprimer la culture contre-révolutionnaire des lys est dans la même note. C'est un bon jobard. Et encore! La pétition est du 12 avril 1794, l'exécution des dantonistes comme « indulgents » est du 5. C'était le moment de faire du zèle.

De même il ne faut pas trop nous moquer de la manie de débaptiser les villes ou places publiques. Il est enfantin d'appeler Rocroi Roclibre ou Saint-Denis Franciade. Que de municipalités aujourd'hui en font autant! On amuse l'imagination des foules à peu de frais. Au surplus, ce même peuple, capable à certaines heures des pires horreurs ou sottises, donne des exemples de générosité qui n'étaient pas sans danger. Le garçon de café qui rend de petits services aux députés girondins détenus à la prison de la Force, risque gros. Et il refuse les pourboires qu'ils veulent lui donner : « Je prendrai volontiers, répond-il, les quelques sous que l'on donne à un garçon quand on prend le café; mais jamais je ne recevrai rien pour ce que je fais par pure amitié pour vous. » Hébert se plaint à une séance de la Commune que les porteurs d'eau soient des « aristocrates ». Ceci se passe le 23 septembre 1793, en pleine Terreur, trois semaines avant l'exécution de Marie-Antoinette.

Au fond le peuple dont on parle toujours et au nom duquel agissent les Comités et le Tribunal Révolutionnaire, c'est d'une part cette lie des grandes villes qui est toujours prête à sortir de l'égout, et de l'autre une poignée de petits bourgeois, boutiquiers ou ratés intellectuels. Le Maillard de la Bastille, des journées d'octobre, des massacres de septembre, est un clerc d'huissier qui sera capitaine de la Garde nationale. Le meurtrier de Flesselles est un orfèvre de la rue de l'Arbre-Sec. Dans les jurés du Tribunal Révolutionnaire il y a de tout, sauf des hommes du peuple. Ces gens qui, dans la vie courante, étaient conservateurs, routiniers, familiaux et économes, sont rendus enragés par la crise de leur commerce. Ils sont fous de jalousie contre ceux qu'ils croient responsables de leur ruine.

***

Le volume de M. d'Alméras est intitulé : *Autour de l'Échafaud* (Albin Michel). Évidemment l'échafaud est une pièce en vue de l'outillage national sous la Révolution. Mais il y a tout de même autre chose. Justement vient de paraître un volume posthume de Mathiez : *Le Directoire* (Colin), publié et mis au point par un de ses disciples devenu lui-même un maître, M. Jacques Godechot. (Cette circonstance explique sans doute certaines fautes d'impression : Fernan Nunes, ambassadeur d'Espagne, appelé Ferrare Nunes (p. 13), ou même des négligences qui sont peut-être plus que des coquilles : ils « élirent » pour ils élurent, barbarisme qui tend à se répandre. On finira par traduire Dante : ce jour-là nous ne « lîmes » pas plus avant.) Le volume s'arrête au coup d'État de fructidor. Un dernier, conduisant au coup d'État de Brumaire, aurait achevé le cycle. Il n'était qu'en préparation, il nous manquera, Mathiez avait ses partis pris. Son culte pour Robespierre, sa phobie à l'égard de Danton, son anticléricalisme tatillon, ont nui à son œuvre. Il n'en a pas moins fait besogne utile. Lui non plus n'admire pas la Révolution en bloc. On dirait que Robespierre a accaparé toute la faculté d'admiration dont était capable ce dernier des Jacobins. Nul ne lui reprochera sa sévérité pour le Directoire, régime de dictature sans conviction, de dictateurs

en « peau de lapin », dirait un de nos hommes d'État d'aujourd'hui.

Ce n'est pas que Mathiez abomine *a priori* la dictature en temps de révolution. Elle est la condition première, la condition *sine qua non* de toute révolution. Elle peut être individuelle, elle peut être collective, elle ne peut pas ne pas être. Dès la Constituante, elle s'affirme. Le grand théoricien de la Révolution, l'abbé Sieyès (ou mieux Sieys) lui a donné dans sa fameuse brochure sur le Tiers État ses lettres de naturalisation. La séparation des pouvoirs, l'équilibre entre l'exécutif, le législatif et le judiciaire, est un principe fondamental pour le temps normal. Mais en période constructive, il n'y a qu'un droit, et il est illimité : c'est le droit de la nation à constituer son gouvernement sans obstacle. Si le *veto* royal, après avoir été voté, a été sans cesse considéré comme un abus de pouvoir tyrannique, c'est que ce veto, d'après la théorie de Sieys pieusement recueillie et transmise pendant dix ans, ne peut s'exercer en matière de lois constitutionnelles. Et comme la démarcation entre les lois constitutionnelles et les autres est délicate, surtout quand l'Assemblée a le titre officiel de Constituante, le malentendu est irréductible. Voilà une idée intéressante bien mise en lumière par Mathiez.

Sous la Législative, le prétexte des lois constitutionnelles supérieures au veto n'existe plus. Mais le pli est pris, et il est facile de proclamer constitutionnelles toutes les lois qui ont pour objet, non plus d'établir la Constitution, mais de la défendre. C'est le cas notamment de toutes les lois contre les émigrés et les prêtres réfractaires. C'est pourquoi la dictature continue, la dictature de l'Assemblée et de ses comités. Sous la Convention, elle est statutaire, car l'Assemblée a été convoquée expressément pour faire une nouvelle Constitution. Et quand elle sera bâclée — celle de 93 — l'application en sera ajournée, puisqu'il a été décidé que le gouvernement serait révolutionnaire jusqu'à la paix. Les ministres mêmes finissent par disparaître. La lutte des partis avec ses vicissitudes et ses journées n'y change rien. Les thermidoriens useront des mêmes procédés que les terroristes, — avec moins de guillotine et de fusillades, — et le Directoire vivra dans les coups d'État comme un poisson dans l'eau. Le régime sera moins sanglant,

mais un peu plus pourri, un peu plus policier, un peu plus moderne. Mathiez, nous dit M. Godechot, voyait dans le Directoire « un objet de comparaison constant avec la vie contemporaine ». Ce n'est pas nous qui le lui faisons dire.

***

Le sujet du troisième et dernier volume des *Souvenirs* de M. Charles Benoist (Plon) c'est l'évolution d'un esprit parallèle à la décomposition d'un régime. De ces deux points, le premier est le plus intéressant; du point de vue de la philosophie de l'histoire, tenons-nous-en au second, d'ordre plus général et singulièrement d'actualité.

M. Charles Benoist a fait de la politique active; il a été député, il a été l'apôtre de la Représentation proportionnelle, d'ailleurs défigurée par les amendements de ceux qui n'en voulaient pas; il a ensuite passé par la diplomatie, et partout il a montré des qualités rares dont la plus précieuse, et en même temps la plus fâcheuse pour lui, est une indépendance incoercible servie par un esprit endiablé. Sa parole et sa plume sont également à l'emporte-pièce. Il peint les comités électoraux, leur bourdonnement dépensier, leur patronage à la fois nécessaire, dangereux et tyrannique; les affiches électorales avec leur style emphatique, conventionnel, où le vide de l'idée se drape sous l'outrance routinière des termes; les journaux de circonstance où la mendicité et le chantage se disputent le terrain; les réunions publiques qui sont la négation de tout échange et de tout exposé d'idées, mais dont il est difficile de se passer, sous peine d'avoir l'air d'éviter la discussion d'où jaillit, comme on sait, la lumière.

Ce qui attirera le plus le lecteur, étant donné le talent incisif de l'auteur, ce sont les portraits. Il y en a toute une galerie dont les originaux ne seront peut-être pas ravis, et qu'il faut avoir la charité de ne pas croire tout à fait ressemblants. Tous nos hommes politiques en vue y figurent. Voltaire a dit : on doit aux vivants des égards, on ne doit aux morts que la vérité. Il y a ici des vivants qui ont l'honneur d'être traités comme des morts, M. Poincaré, par exemple. Aucune de ses qualités morales et intellectuelles n'est méconnue : son intégrité

farouche, sa faculté de travail illimitée, sa mémoire impeccable qui lui permet de tout apprendre et de ne rien oublier, reçoivent l'hommage que personne du reste ne leur a jamais refusé ni marchandé. Mais il y a le revers de la médaille. La faiblesse humaine est que toutes les supériorités se paient. M. Poincaré paie la rançon de son mérite. Qu'il le veuille ou non, il est prisonnier de la valeur qu'il a et qu'il n'ignore pas. Ses scrupules de conscience sont cause qu'il n'a confiance qu'en lui, qu'il fait tout lui-même, les petites choses comme les grandes. En pleine crise de la Ruhr, alors qu'il est à Londres pour résoudre les graves difficultés qu'on lui crée, il écrit à M. Charles Benoist « pour régler 160 francs des indemnités de voiture » de ses délégués à la Conférence anti-aérienne. C'est admirable comme universalité d'attention, mais la journée n'est que de vingt-quatre heures. M. Poincaré ne sait pas se faire aider, il ne connaît pas les hommes, les voit trop de haut ou de loin. Il y a de la timidité dans cette fierté; M. Poincaré est distant, ce qui vaut assurément mieux que la grossière camaraderie des couloirs, mais, étant distant, il est peu ou mal entouré.

Il n'aime pas les conseils. M. Ch. Benoist, alors ministre à La Haye, en fit l'expérience pour lui avoir adressé, à titre personnel et confidentiel, un mémoire, du reste très beau et très judicieux, au mois de mai 1923. Quatre mois après, étant revenu à la charge, il reçoit un banal accusé de réception par la voie hiérarchique. Quand on sait à quel point M. Poincaré est ponctuel et méthodique, avec quel soin il écrit de sa propre main une foule de billets qu'un autre dicterait à sa dactylo, cette note de service était significative. M. Poincaré n'aime pas qu'on lui donne des conseils quand il n'en demande pas, et il n'en demande pas souvent. Et il a dû trouver que M. Ch. Benoist, de son côté, aimait trop à en donner. Il aurait pu se rappeler qu'il avait fait le même effet à Clemenceau quand, Président de la République, il avait prétendu faire la leçon au Président du Conseil.

A chaque instant, on retrouve dans le « *journal* » que reproduit M. Charles Benoist des extraits, des idées qui vont loin. Dès le mois de juillet 1922, il indique le cercle vicieux dont nous ne sommes pas parvenus à sortir. « Nous avons l'extrême besoin que l'Allemagne répare. Mais, pour qu'elle répare, il

faut qu'elle soit riche. Elle ne redeviendra pas riche sans redevenir forte. Elle ne redeviendra pas forte sans redevenir agressive. C'est-à-dire que, dès le moment où elle sera matériellement en état de réparer, elle sera, du même coup, moralement en disposition de ne pas vouloir le faire. »

La conclusion de M. Charles Benoist, on la connaît. Il a essayé d'organiser la démocratie. Il a cru que des réformes électorales et politiques pouvaient aménager et sauver le régime du gouvernement populaire; il ne peut même encore se décider à croire que cela était impossible il y a trente ou quarante ans et qu'elles étaient d'avance condamnées à ne rien donner. Aujourd'hui en tout cas il ne le croit plus. Il ne croit pas davantage à l'efficacité, surtout à l'efficacité durable, de la dictature. L'homme dont le pouvoir n'a de limites que celles de sa volonté, est entraîné hors du raisonnable et du possible.

Il estime d'autre part que les extrêmes outrances de l'anarchie et du bolchevisme, du fait même de leur outrance, n'ont pas de chance de réussir dans un pays comme la France qui est « modérée, même lorsqu'elle rêve, et raisonnable, même lorsqu'elle déraisonne ». C'est pourquoi il appelle non pas une Restauration de la royauté passée, mais plutôt une Instauration à la royauté moderne. Avec une modestie que nul ne sanctionnera, il laisse aux jeunes, dont il se sent séparé même quand il pense comme eux, le soin de faire mieux que leurs aînés. Il leur souhaite de mesurer, de canaliser leur effort; de ne pas user leur vie « à la recherche de l'impossible ». Et cette conclusion a son éloquence, ce qui ne surprend pas, avec la grandeur mélancolique du vieux lutteur déposant le ceste « avant le grand silence ».

A. ALBERT-PETIT

PARMI LES LIVRES

C'est bien à regret que nous avons tourné la dernière page du *Chant du cygne*[1] de Galsworthy. Nous avions lu quelque douze volumes de la *Forsyte Saga*, nous n'en étions pas encore rassasié. Nous avions fini par nouer des relations dans cette famille et, comme tout le monde, nous ressentions une grande inclination pour Irène. Nous aimions ces grandes demeures, dispersées dans Londres ou dans la campagne anglaise, où tout paraissait luxueux et facile, où les serviteurs et les maîtres s'estimaient, où les tableaux anciens s'alignaient au-dessus des meubles Chippendale, où nous retrouvions toujours dans un coin le portrait d'un grand-père dont nous connaissions l'histoire, où un chien était toujours là pour nous accueillir, où la vigne-vierge se montrait toujours par la fenêtre, où de vieux messieurs roses et bien mis qui avaient pratiqué tous les sports discutaient sagement de la politique, — jamais assez longtemps pour nous faire oublier que le reste de la maison retentissait de rires d'enfants et de jeunes filles. Mi-citadine, mi-rurale, cette vie représentait à nos yeux la seconde grande réussite de la vie aristocratique et bourgeoise, une nouvelle formule de « douceur de vivre » moins brillante, moins spirituelle que la première, mais peut-être secrètement plus poétique.

Une pareille existence, et peut-être le simple fait de l'apprécier, atteste aujourd'hui aux yeux de beaucoup, et même de l'opinion d'un grand pays tout entier, un état d'âme tout à fait abject, car il est entendu que le moindre verre de sherry

1. Traduction de madame Claireau (*Calmann-Lévy*), 2 vol.

absorbé dans le West End a été payé par des torrents de larmes versés dans les faubourgs ouvriers. C'est une conception simpliste, mais enfin un rappel parfois nécessaire de l'inégalité des conditions. S'il est un écrivain que les problèmes sociaux ont préoccupé, c'est bien précisément Galsworthy et il n'y a pas un seul de ses livres où l'on ne voie un homme riche ou influent organiser sous une forme quelconque, une œuvre de secours, créer une cité ouvrière, venir en aide à des malheureux ou plus simplement tenter de fraterniser avec eux. Ces essais ne sont pas généralement très heureux et la générosité ou l'intelligence de ceux qui les entreprennent reçoivent rarement leur récompense. Galsworthy semble avoir été aussi préoccupé de réduire la misère en ce monde que sceptique sur le résultat des efforts tentés dans ce sens. En face des tribulations de l'après-guerre, on sent monter en lui l'appréhension de quelque colossale catastrophe qui anéantira les mondes Forsyte, sans aucun profit réel pour les classes qui les jalousent. Ainsi se réalisera une universelle égalité dans la misère, style U. R. S. S.

C'est la lutte contre les taudis qui occupe dans *le Chant du cygne* la zone humanitaire. Elle est une des plus constantes préoccupations de Michael Mont, le jeune député qui a épousé Fleur Forsyte, celui-là même que nous avons vu antérieurement féru d'une nouvelle doctrine sociale, le Foggartisme. Cette seconde croisade donne lieu à quelques-unes de ces réunions de comités que Galsworthy excelle à dépeindre. Nous l'avons vu antérieurement évoquer des discussions d'affaires, des assemblées d'actionnaires, des procès et nous nous sommes toujours émerveillé de l'intérêt que présentent sous sa plume des scènes dont la description s'avère d'ordinaire d'un si faible rendement littéraire. Mais ce succès, après tout, n'est pas malaisé à expliquer. S'il évoque un conseil d'administration, Galsworthy n'y place jamais un personnage conventionnel. Loin de poser en principe que les membres du conseil sont stupides par essence et infiniment inférieurs au héros sentimental et artiste qui s'est glissé parmi eux (postulat sous-entendu par la plupart des romanciers français), il les dépeint à l'ordinaire souples et intelligents. Loin de mépriser les questions qu'ils discutent, Galsworthy y

prend intérêt. Et — ce qui est essentiel — il se sert d'elles comme de réactifs destinés à préciser la psychologie de ses personnages, qu'il ne juge pas vain, lorsqu'il les a déjà représentés dans une scène d'amour ou de ménage, de considérer étudiant une affaire d'électricité. Il pose ainsi constamment le problème de l'unité de l'esprit et se plaît à rechercher les correspondances qui existent, par exemple pour un Soames Forsyte, entre son goût de collectionneur, son attitude de mari et ses conceptions d'administrateur.

Au travers de cette immense *Forsyte Saga*, Galsworthy a poursuivi les analyses psychologiques les plus subtiles et sa plus éclatante réussite est d'avoir montré comment un groupe d'hommes se transformait au cours de la vie, sans qu'au travers de ces changements nous concevions le moindre doute sur l'identité réelle d'aucun d'entre eux. C'est en quoi il s'oppose avantageusement à Baring, dans la mesure où celui-ci écrit des romans-fleuves. Quand un personnage de Baring vieillit, non seulement il n'est plus le même, ce qui est vraisemblable, mais il n'est plus lui-même, ce qui est inadmissible. Si l'on compare le plus étonnant des Forsyte, Soames, tel qu'il apparaît dans le premier volume de la Saga, *le Propriétaire*, et dans le dernier, *le Chant du cygne*, on constate que dans le premier cas Soames est farouchement égoïste, dans le second merveilleusement altruiste. Quelque quarante années ont dû s'écouler entre les deux épisodes. Mais dans les manifestations de ces deux sentiments de sens contraires, il y a comme dans tous les états intermédiaires qui les ont séparés, des similitudes profondes, de subtiles correspondances qui attestent avec évidence qu'ils émanent du même être, qu'ils sont paysages divers d'un même monde, parties d'une même réalité humaine, la seule qui existe : l'individu.

Et c'est sans doute parce qu'il est si spontanément individualiste, si irrésistiblement éloigné de toutes les formes (nombreuses déjà avant M. Romains même) de l'unanimisme, que Galsworthy, tourmenté de velléités humanitaires, juge les réalisations humanitaires impossibles et que ses personnages, lorsqu'ils ont le cœur gonflé, ne cherchent pas un secours humain, mais ouvrent simplement la fenêtre pour regarder le ciel : unique refuge. Chaque homme est à jamais muré en soi.

Les personnages de la *Saga* en font la triste expérience! Comme dans le poème de Gœthe, l'amour va toujours à celui qui ne peut le rendre et si d'aventure deux êtres s'aiment, la société a vite fait de séparer ces deux insolents phénomènes. Au début de cette geste familiale, la passion de Bosinney et d'Irène chavirait dans une catastrophe. Presque tout le « cycle moderne » de la *Saga* est consacré aux malheurs qui découlent de l'amour du jeune Jon Forsyte, et de Fleur, fille de Soames Forsyte, renouvellement racial — et tout à fait dans le style des grandes malédictions antiques qui pèsent sur plusieurs générations — du drame initial, Jon étant fils d'Irène et Fleur fille de Soames, le premier mari de celle-ci.

Le Chant du cygne qui vient de clore le drame, présente précisément le retour d'Amérique du jeune Jon. Ce garçon s'était expatrié, parce que toutes les forces, tous les souvenirs familiaux s'étaient coalisés contre son amour pour Fleur et les deux jeunes gens s'étaient mariés chacun de leur côté. Jon doit bien constater, quand il rentre dans sa patrie, qu'il aime toujours Fleur et qu'elle est folle de lui. Mais lui est Anglais, loyal et capable de *self control*; elle est à demi française, c'est-à-dire ardente, sans retenue et dénuée de tout sens du *fair play*. C'est dire que Jon est bien décidé à ne pas tromper la charmante Américaine qu'il a épousée, tandis que Fleur n'a nul souci de l'amour que lui porte son mari, Michael Mont. Aussi, après de savantes manœuvres, Fleur réussit-elle à regagner Jon. Il serait plus rapide de dire qu'elle le viole. Mais Jon se ressaisit et rompt définitivement avec l'audacieuse... on est tenté d'écrire : métisse.

Plus important encore que les acteurs de ces jeux d'amour nous paraît dans l'aventure Soames, le père de Fleur. C'est la figure centrale du drame, et en réalité le principal personnage de toute la Saga. Après une existence tumultueuse, cet étonnant vieillard (qui comme tout le monde a pris pour règle de vie celle que précisément son caractère ne lui permet pas d'observer : « être patient »), en est arrivé à ne plus avoir qu'un seul intérêt dans la vie : sa fille. La force même de ce sentiment l'a incité, dans *la Cuillère d'argent*, on s'en souvient, à se lancer dans un procès funambulesque. Toute son activité, dans *le Chant du cygne*, est consacrée à atténuer, avec une obstina-

tion inouïe et des raffinements de délicatesse dont on aurait cru ce violent incapable, les effets de la passion de sa fille pour Jon. Finalement, il sera lui-même victime de ce sentiment : il en mourra. Parce que sa fille a été abandonnée par Jon et que la chaîne des conséquences est toujours en ce monde fort étendue, il recevra sur la tête au milieu d'un incendie un des tableaux de sa collection qui le tuera. Il périt ainsi par ce qu'il a aimé : sa fille, un objet d'art. Être tué par ce qu'on aime, c'est une fin raisonnable et enviable, qui clôt fort bien cette grande épopée familiale.

D'un certain point de vue, celle-ci, qui embrasse les règnes de la reine Victoria et d'Édouard VII et se prolonge à peu près jusqu'à nos jours, représente un incomparable témoignage historique, tout pénétré d'un sentiment patriotique profond. Après nous avoir montré dans les précédents volumes l'influence exercée par l'occupation de la Ruhr sur l'opinion anglaise, Galsworthy étudie dans *le Chant du cygne*, la réaction bourgeoise en face de la grève générale de 1926. Tous les Forsyte prennent part à la lutte. Mais aucun sans doute n'a aussi vivement conscience de la valeur d'un pareil épisode que Soames Forsyte. Celui-là n'est pas touché par les forces « dissolvantes » d'après-guerre; il est resté victorien d'un bloc; il connaît la valeur de l'étape accomplie par ses ancêtres au début du XIXe siècle, le grand siècle de l'ascension de la bourgeoisie, et il se sent, non sans inquiétude, le gardien d'une tradition. L'esprit Forsyte l'habite et le tourmente, et nous le voyons dans le dernier volume de la Saga rendre visite au « lieu de ses origines », un petit village du littoral où ont vécu au XVIIIe siècle les Forsyte cultivateurs. Ce chapitre est un des sommets de la Saga : l'homme, méditant sur sa race, essaie de démêler ce qu'il lui doit. Ici, pour une fois, l'individualisme pur est rudement battu en brèche. Soames est-il lui-même, ou simplement le lieu de passage provisoire de l'esprit d'une lignée?

Si l'on étudiait plus spécialement la composition de la Saga, il faudrait accorder un long commentaire aux épisodes marginaux qui s'inscrivent, à chaque nouveau volume plus nombreux, tout le long du récit. Dans *le Chant du cygne*, un homme du monde déclassé en fournit le thème, fripouille parfaite prête à tous les vols et tous les chantages. En réalité

l'affaire est de peu de conséquence. Comme tous les intermèdes du même ordre insérés dans l'histoire des Forsyte, elle accroît seulement l'impression de vérité suscitée par l'ensemble en marquant la place des affaires *sans lendemain*, des préoccupations éphémères qui distraient sans cesse l'esprit de chacun de nous. Toutes les rivières ne vont pas jusqu'à la mer.

***

On vient de publier deux volumes de *Lettres choisies*[1] de Lawrence précédées d'une remarquable étude sur cet écrivain due à Aldous Huxley. Ce qui frappe le plus vivement le lecteur de ces documents, c'est le grand nombre de contradictions qu'ils recèlent.

Un jour Lawrence déteste le genre humain, le lendemain il veut le sauver; il réclame la solitude, mais tente de fonder des colonies d'élus; il se sent prophète, mais fuit les auditeurs; il hait l'intelligence, mais ne dédaigne pas la logique; il rêve de pureté, mais il déclare que l'*obscénité est à peu près la seule matière d'art.*

Il est un point sur lequel on ne le voit point varier : la haine des idées reçues, et c'est précisément parce qu'il n'était attentif qu'aux idées spontanément jaillies en lui-même qu'il ne se préoccupait pas de se contredire. Un tel souci l'aurait rendu statique. Or il se plaisait à répéter que la vie est dynamique. Il ne se préoccupait pas du goût, ensemble de règles selon lui factices; il cherchait le courant intérieur qui pourrait l'emporter. Huxley constate qu'il ne corrigeait pas ses manuscrits, il préférait tout récrire. « *Notre esprit peut se tromper*, écrit Lawrence à Ernest Collings, *mais ce que notre sang éprouve, croit et dit, est toujours juste. L'intelligence n'est qu'un mors. Tout ce que je veux est de répondre à mon sang directement. Nous sommes devenus si ridiculement intellectuels que nous ne savons plus que nous sommes nous-mêmes quelque chose.* » Il avait le sentiment de porter un mystère, d'être entouré de mystères, et il cherchait, dans ses livres — constant souci d'un écrivain désespéré de l'être — à entrer en communication avec l'étrange, l'inconnu. Le noyau central de cet inconnu, la précieuse amande,

1. Traduction de Thérèse Aubray (*Plon*), 2 vol.

c'était la sexualité. Il haïssait la grivoiserie, voulait réhabiliter les corps. Jusqu'à quel point il y a réussi, les lecteurs de *Lady Chatterley* peuvent en juger.

Mais sa sincérité ne saurait être mise en doute. C'est à propos de ce livre précisément qu'il écrit dans une de ses lettres : « *Je veux rendre les relations sexuelles pures.* » L'ignominie pour lui, c'était Casanova, l'espièglerie libidineuse. Il avait le respect de la femme et croyait personnellement la comprendre dans sa vérité « authentique », alors que les autres hommes, presque tous les artistes en tout cas à commencer par Gœthe, s'étaient seulement servis d'elle comme d'une machine à expériences psychologiques et autres. Pour lui il avait besoin de la femme, non pour prendre conscience de lui-même, mais pour entrer en communication avec le monde inconnu. C'était du renouvellement des rapports entre hommes et femmes que devait, d'après lui, résulter la renaissance de l'art. Plus que toute autre réussite importait la réussite de la vie conjugale. Grande affaire à soigner : pour que la femme jouât son rôle de médium, il ne fallait pas avoir des relations trop intellectuelles avec elle; de pareils rapports, au reste, tuent l'amour, qui est d'avant l'intelligence.

Frieda, l'épouse de Lawrence, joue un grand rôle dans cette correspondance et les circonstances de leur rencontre y sont dépeintes avec soin. Ce fut une aventure assez extravagante. Lawrence, ayant fait la connaissance de Frieda en Angleterre, la suivit en Allemagne. Il était fou d'amour. Mais elle possédait un mari qui n'entendait pas divorcer. Les deux amants s'enfuirent aux environs de Munich. La mère de Frieda, la baronne Richthofen les poursuivit. Il y eut des scènes insensées. « Qui êtes-vous, hurlait la dame, pour que la fille d'une baronne cire vos souliers et vide vos seaux? » Tout finit par s'arranger. Ce fut un bon ménage. Lawrence écrit à maintes reprises : « Nous sommes heureux. » — Ce qui étonnera les lecteurs des nombreux mémoires d'*amis* consacrés à la vie à Taos. — Et heureux dans la solitude, car les Lawrence vécurent presque toujours dans des propriétés isolées ou des villages perdus en Suisse, en Italie. Ils étaient très pauvres, mais n'avaient guère de besoins. Lawrence travaillait beaucoup de ses mains.

Il ne voulait pas se consacrer complètement au travail intellectuel : d'après lui c'est immoral.

La guerre exerça sur la vie de Lawrence une influence profonde : il s'était installé avec sa femme dans un village de Cornouailles (d'où ils durent partir en 1917, chassés par la police qui, considérant la naissance allemande de Frieda, les soupçonnait d'espionnage) et entendait se tenir aussi loin que possible de la « folie universelle ». *Quelle colossale idiotie que cette guerre*, écrit-il dès les premiers jours. Ce qui n'empêche pas qu'il souhaite un moment tuer *des millions d'Allemands*, mais le mouvement dure peu. Toute l'humanité étant gangrenée, pourquoi condamner plutôt un pays? Les soldats incarnent tous à ses yeux un esprit vieux. Qu'ils meurent! Il l'écrit, ce qui est assez fantastique. Qu'ils meurent tous! Lui cultive son jardin, compose des livres aussi parfaitement éloignés qu'il est possible des préoccupations de l'heure, glisse dans ses lettres des descriptions admirables de la campagne, et surtout de la côte qu'il trouve préhistorique, *magique*, et terrifiante.

Il sent la présence de fantômes pré-celtiques. Il fabrique des meubles. Il écrit des lettres désagréables à ses amis. Son premier désir est de quitter l'Angleterre, pays exécrable. Dès que la guerre est finie, il se hâte de quitter l'Europe; mais l'un après l'autre tous les pays le charment et le repoussent; à l'étranger, il se sent de nouveau Anglais : il erre aux Indes, en Australie, au Mexique, en Angleterre, en Allemagne, au Mexique encore, et meurt en France (un pays qui, d'après lui, *sent le taudis*) à Vence, en 1930, après plusieurs mois passés dans un sanatorium.

On trouvera dans ses lettres des pages admirables sur la nature, sur la personnalité (qui lui inspirait des théories tout à fait singulières), sur l'art et les écrivains. L'impression dominante est que Lawrence a été malheureux (on ne prend pas impunément pour devise *Fierté-Inégalité-Hostilité*) et sujet à de perpétuels accès de rage impuissante. Sa haine du monde, qu'il veut *étrangler*, prend parfois des formes puériles. Mais c'est un artiste d'une probité, d'une force exceptionnelles. Le plus étonnant est qu'il ait pu, dans ses livres, illustrer quelques-unes de ses théories, puisqu'il n'est à peu près aucune d'entre elles dont il n'ait, dans ses lettres, présenté la contre-

partie. Mais tout porte à croire qu'il se laissait entraîner par une inspiration du moment et donnait à une vérité, pour lui provisoire, une valeur artistique définitive et prophétique. Il dit dans une lettre que ses rêves tiraient les conclusions de ses pensées. Ses romans étaient aussi ses rêves et ils tranchaient souverainement les contradictions de son esprit. Son œuvre est plus claire que sa correspondance. Certains jugeront que ce n'est pas beaucoup dire.

***

Lawrence éprouvait contre la guerre une vive fureur, mais s'en dégageait le plus souvent par l'esprit. Le héros du roman de Charles Morgan, *Fontaine*[1], en est tout aussi détaché, mais ne conçoit nulle colère contre le destin des hommes. C'est un jeune officier de l'armée anglaise, Lewis Alison, éditeur de son métier, qui avec d'importants éléments de la division navale a dû se réfugier en Hollande, à la suite de la chute d'Anvers, et y est retenu prisonnier. Il doit subir d'abord un internement on ne peut plus doux dans une citadelle, d'où les officiers captifs sortent à peu près comme ils veulent, soit pour se promener dans la campagne, soit pour aller en permission, passer quelques jours à la ville. Lewis ne profite guère de ces libertés. C'est un métaphysicien fait pour le cloître. Secrètement enchanté d'être retiré de la fâcheuse aventure où s'est engagé le monde, il fait venir d'Angleterre une énorme caisse de livres et entreprend d'écrire une histoire de la vie contemplative. En réalité, plus encore que d'écrire un livre il souhaite se sublimer, vivre dans un monde abstrait, tout en « *se retirant à l'intérieur de ses zones conscientes* », en atteignant le centre de son propre esprit. Ses camarades l'ennuient beaucoup en l'entraînant dans une pittoresque tentative d'évasion, qui, heureusement pour Lewis, échoue. En étudiant les philosophes platoniciens ou en contemplant le beau ciel hollandais, le prisonnier est tout simplement en train de conquérir le bonheur, au milieu du malheur universel. Peut-être cette entreprise de libération, par la solitude et la méditation, d'un esprit d'une qualité élevée paraîtra-t-elle

1. *Charles Morgan, Fontaine.* Traduction de madame Germaine Delamain (Stock).

quelque peu égoïste, mais du point de vue artistique la première partie de l'ouvrage, celle où elle se trouve exposée, est d'une qualité indéniable. Elle a la blancheur nette de certains écrits de Walter Pater; elle est toute pénétrée de cette paix philosophique de la campagne et des petites villes hollandaises, que le génie de Vermeer a réussi à fixer dans le fameux paysage de Delft, et dans tous ses intérieurs.

Dans un précédent roman, *Portrait dans un miroir*, qui avait obtenu le prix Femina-Vie heureuse du roman anglais, Charles Morgan nous avait montré un jeune peintre qui aimait en une jeune fille on ne sait quelle figure céleste qui la transcendait. La seconde partie de *Fontaine* nous fait assister à une tentative de sublimation d'une qualité aussi rare.

Lewis a retrouvé en Hollande une jeune femme qu'il a connue petite fille en Angleterre. Julie de Narwitz, devenue la femme d'un officier allemand qui se trouve sur le front, vit aux environs de la Haye dans le château de sa mère, remariée à un riche Néerlandais, Van Leyden. Lewis obtient d'être interné dans un chalet dépendant du château. Il y jouit d'une complète indépendance, dispose d'une riche bibliothèque et de tout le temps nécessaire pour étudier la biographie des grands contemplatifs et les mouvements de son propre cœur. Il est depuis longtemps épris de Julie; ce sentiment est partagé et après quelques hésitations, de ravissantes promenades au milieu d'un vaste parc rempli du bruit des cascades et des eaux et, pour marquer le dernier sursaut de défense de Julie, une demi-fuite et une courte séparation, les jeunes gens deviennent amants. Aux yeux de Lewis cet amour est *une force prédestinée qui doit se créer une personnalité propre — une hypostase — plus belle et plus durable* que Julie et lui-même. Mais il n'est pas certain de se fondre en cette hypostase, et, par prudence ou parce qu'il a le goût de la méditation plus accentué encore que celui de l'amour, il tente incessamment de se réfugier dans ses études. Cette alternance et parfois ce mélange de préoccupations amoureuses et philosophiques constituent un composé des plus originaux, riche à la fois de réflexions alambiquées et de scènes admirables. Telle page mériterait les honneurs d'une anthologie sous le titre « Sérénité dans l'amour ». Ce n'est pas un état qui dure; cette liaison

épicuro-platonicienne est menacée par de nombreux dangers : jalousie des jeunes van Leyden qui guettent Julie, et surtout crainte du retour de von Narwitz, le mari.

C'est l'événement qui se produit. L'Allemand revient un jour terriblement blessé, et, aux yeux de Lewis, lourd d'inconnu. Mais ce Narwitz rendrait des points à Lewis, au jeu de la philosophie théorique et pratique. C'est une âme élevée, toute préoccupée des grands problèmes métaphysiques et moraux, et d'une essence si pure et si fine que dès le premier jour Lewis subjugué se reconnaît pour disciple de cet étonnant moribond. Car Narwitz est touché à mort et c'est à une agonie d'une qualité quasi socratique que nous allons assister. Narwitz est passionnément épris de sa femme, et depuis longtemps par les lettres reçues il a deviné que Julie était la maîtresse de Lewis. Placé en face de ces deux êtres, il a d'humains sursauts de révolte et un religieux désir d'acceptation. C'est à une abdication complète qu'il parvient, et, mourant, il joint les mains des deux amants. Le sourire que peut faire naître le résumé d'une pareille scène donne la mesure du talent de Morgan, car s'il est un sentiment que les plus Français des Français ne peuvent concevoir en face de cette situation difficile, c'est l'ironie, si élevé est le plan jusqu'où l'auteur a su hausser ses personnages. Après cela les deux amants sont manifestement destinés à s'unir, mais les choses ne vont pas si vite pour des raffinés préoccupés d'hypostases et il faut encore quelques péripéties pour les mener à ce geste attendu.

Il y a dans ce roman d'indéniables longueurs et certaines pages de méditation ne semblent pas tout à fait exemptes de naïveté, mais le conflit intérieur de l'homme qui, entraîné par un grand amour, lutte pour préserver son intégrité spirituelle, le caractère de certains personnages secondaires, le clair décor hollandais sont dépeints avec un art flexible qui touche.

***

Il faut franchir quelques cercles de l'enfer — disons un bon tiers du livre, avant de se sentir à l'aise dans ce roman difficile, parfois confus qu'est *Tandis que j'agonise* de William Faul-

kner[1]. Mais cela vaut la peine et quand on s'est assimilé le rythme du récit, qu'on s'est accoutumé aux monologues intérieurs d'un style assez particulier qui le composent, on apprécie l'originalité de l'œuvre. Peut-être n'est-elle pas aussi directe que cet étonnant *Sanctuaire*, chef-d'œuvre de l'hallucination romancée, mais elle marque un crescendo vers la folie qui est d'une vérité parfois presque intolérable.

La scène se passe dans un des états du Sud des U. S., une contrée assez éloignée de la mer, où les paysans sont toujours restés primitifs et misérables — même au temps de la prospérité. Une paysanne, Addie Bundren, la mère, agonise et son fils aîné, le charpentier Cash, installé devant sa fenêtre, prépare son cercueil, lui montrant parfois une des planches, par gentillesse.

Auprès d'elle se tient Dewey Dell, la fille, agitant éternellement un éventail, dans l'espoir d'apaiser ainsi la mourante. Les autres enfants et le père, Anse, s'agitent dans la maison : une étrange famille dont les cerveaux oscillent entre la simplicité et l'extravagance. Quand Addie meurt, le petit garçon, Vandarman, à la suite de raisonnements d'une écrasante logique, s'est convaincu que sa mère était un poisson.

Anse a promis à son épouse de l'enterrer à la ville, Jefferson, qui est très éloignée, surtout pour de pauvres gens qui ne disposent que d'une paire de mulets; et la plus grande partie du livre est consacrée à la narration de ce voyage burlesque, tragique et épique à la fois. Dans une préface clairvoyante, Valéry Larbaud a établi entre les héros du roman marchant vers la nécropole et un épisode homérique un parallèle d'une telle exactitude qu'il est malaisé ensuite de l'éloigner de son esprit. Il est certain que Faulkner a une intuition géniale de la psychologie des primitifs : ses personnages barbotent dans l'absurdité, le dévouement et l'ordure avec une majesté de chef de tribus, tout particulièrement Anse, le rusé veuf, qui tire mille avantages de chacun des malheurs qui le frappent.

Pour gagner Jefferson, il faut franchir un fleuve dont les flots se sont si bien gonflés que le pont a été emporté. Le cortège mortuaire essaie de le franchir à gué. L'épisode est long et palpitant, minutieuse description de gestes d'une saisissante

1. Traduction de Maurice E. Coindreau (*Gallimard*).

exactitude. Le courant renverse la charrette, on arrache à grand'peine le cercueil du fleuve. Cash s'est cassé la jambe, les mulets se sont noyés, et le petit Vandarman s'est convaincu que sa mère-poisson a profité de l'incident pour fuir dans le fleuve. Après quoi le cortège marche de ferme en ferme suivi par des busards tournoyants qu'attire certaine odeur cadavérique. Au passage dans une ville, Dewey Dell qui veut se faire avorter, tombe sur un aide-pharmacien qui lui joue un tour picaresque. Un de ses frères, Darl, devenu fou met le feu à une ferme où le cortège passe la nuit si bien qu'après avoir failli être noyé, le cadavre est sur le point d'être brûlé. Le dément est conduit à l'asile et aussitôt après l'ensevelissement d'Addie, Anse, qui par ses gémissements est arrivé à tirer de tous ses enfants les quelques dollars qu'ils possèdent, va se faire poser un râtelier : le rêve de sa vie. Quand il regagne la charrette quelques heures plus tard, il présente à ce qui reste de sa famille une « espèce de femme à allure de canard », sa nouvelle épouse.

Quelques voisins glissent leurs morceaux dans cette série de monologues et par leurs commentaires nous font connaître les réactions de l'opinion publique. Et comme il n'y a pas de bornes à la fantaisiste intrépidité de Faulkner, il n'hésite pas à desserrer les dents de la morte pour nous apprendre les malheurs et les erreurs de cette vie maintenant achevée. La vérité de tous ces personnages, la netteté descriptive des épisodes, la richesse d'invention des images font tout l'attrait de cette extravagante épopée. Mais le style des monologues intérieurs est souvent trop raffiné et dérive notre pensée vers l'idée d'une œuvre trop consciemment littéraire. Comment admettre que le paysan Darl dise de son père qui se lève : « *On dirait une statue sculptée maladroitement dans du bois grossier par un caricaturiste ivre* », et de deux personnages qui se profilent devant un incendie. « *Ils ressemblent à deux personnages de frise grecque, isolés de toute réalité par la lueur rouge?* »

***

Madame E. R. Blanchet publie un nouveau volume de Somerset Maugham, la *Femme dans la Jungle*[1], un recueil de

1. Les Éditions de France.

six récits dont l'un est déjà connu des lecteurs de la *Revue de Paris* : *le Sac de livres*. La Malaisie fournit le décor de tout l'ouvrage, chacune des nouvelles nous introduisant dans un petit cercle de coloniaux, administrateurs ou planteurs. Mariage d'une blanche avec l'assassin de son premier mari; un administrateur colonial qui a fait preuve de lâcheté est abandonné par sa femme indignée; un mauvais garçon toujours ivre se laisse mener à l'autel et à la vertu par une concupiscente missionnaire; un mari apprend par un hasard tragique l'infidélité de sa femme; un pudique et beau jeune homme repousse les avances de la trop ardente épouse de son supérieur, et à force de vertu, provoque même la mort de l'amoureuse au milieu de la Jungle; une jeune fille qui aime d'amour son frère se suicide en apprenant qu'il s'est marié : M. Somerset Maugham part manifestement des sujets qu'il a recueillis pour composer ses nouvelles et c'est sur le sujet qu'il essaie les personnages possibles, cela dans un décor familier dont il a sagacement vérifié l'attrait. Le centre dramatique du sujet une fois fixé, l'échantillonnage des hommes terminé, M. Maugham déploie une ingéniosité enviable pour etarder la solution de ses énigmes. Un premier narrateur en dissimule un second; une série de rideaux se lèvent l'un après l'autre et jusqu'au dernier instant, avec une extrême adresse, la dragée est tenue haute, la vérité refusée. M. Maugham est d'une étonnante habileté et il n'est jamais ennuyeux.

MARCEL THIÉBAUT

UNE RÉUNION DES COLLABORATEURS DE LA REVUE DE PARIS

En l'honneur des collaborateurs de la *Revue de Paris*, le comte de Fels, directeur de la *Revue de Paris*, et la comtesse de Fels ont donné samedi une réception de jour dans leurs beaux jardins du faubourg Saint-Honoré, dont le pur dessin d'art français a été très admiré. La plupart des membres du corps diplomatique et de nombreuses personnalités de la société parisienne assistaient à cette élégante réunion qui a été honorée de la présence de madame Albert Lebrun.

Parmi les invités de cette belle fête :

Son Excellence le nonce apostolique monseigneur Maglione, Leurs Excellences les ambassadeurs de Belgique, de Pologne, d'Angleterre, d'Italie, d'Argentine, du Japon, la baronne de Gaiffier d'Hestroy, madame Sato, la comtesse de Chlapowska, la comtesse Pignatti Morano di Custoza, le ministre de Yougoslavie et madame Spalaikovitch, le maréchal Shah Wali Khan, ministre d'Afghanistan, M. Guani, ministre d'Uruguay, le ministre de Roumanie et madame Cesiano, le ministre de Paraguay et madame Caballero de Bedoya, madame Thomas Lebreton, le ministre de Portugal et madame da Gama Ochoa, M. Garcia Calderon ministre du Pérou, le ministre de Bolivie et madame Patino.

L'ambassadeur de France à Berlin et madame François-Poncet, l'ambassadeur de France à Berne et la comtesse Clauzel, le ministre et madame Massigli, le duc et la duchesse d'Harcourt, la duchesse de Bisaccia, la princesse de Robech, M. Henry Bordeaux, M. Georges Lecomte.

La maréchale Pétain, madame Philippe Roy, madame Berthelot, monseigneur Chaptal, mademoiselle Hélène Vacaresco, madame Fr. Mauriac, marquise de Crussol, monsieur et madame Gabriel

Hanotaux, madame Lescouvé, monsieur et madame Léon Bérard, M. le sénateur Maurice Ordinaire, monsieur et madame François Piétri, le prince Samad Khan.

M. André de Fouquières, le général et madame Niessel, monsieur et madame Antenor Patino, monsieur et madame Beucler, général marquis et marquise de Saint-Mars, M. André Armandy, comtesse de Villeneuve-Bargemont, comtesse H. de Peyronnet, M. Louis Brun, M. Claude-Roger Marx, M. Adrien Fauchier-Magnan, M. René Johannet, mademoiselle Zanta, général et madame Brecard, M. de Radwan, M. Albert-Petit, M. Marcel Thiébaut, secrétaire généra de la *Revue de Paris*, M. Fernand Gregh, M. Vitry, M. Lacour-Gayet, la comtesse de Durfort, madame Blacque Belair, comtesse de Puységur, monsieur et madame Henry Bernstein, M. G. Rivière, baronne Eugène d'Huart, M. Frederix, baron Robert de Rothschild, monsieur et madame Émile Henriot, monsieur et madame Jean Stern, monsieur et madame André Dezarrois, marquis et marquise de Chambrun, M. Georges Skousès, baron d'Huart, comtesse de Mortemart, M. René Laporte, secrétaire de la *Revue de Paris*, et madame, M. Marcel Griaule, marquise de l'Aigle, vicomtesse de Marsay, marquis et marquise des Isnards, madame Louis Viellard, mademoiselle Pierrette Guesde, monsieur et madame Adrien Dutey Harispe, comtesse de Serionne, monsieur et madame Bruneau, marquis et marquise de Sayve, M. Jules Bertaux, madame de Ambro, madame Vesnitch, M. Pierre Brisson, M. Dutey Harispe, monsieur et madame Jacques Bardoux, M. Charles de Rouvre, comtesse de Tanlay, comte et comtesse de Lastours, marquis de Villefranche, madame Hector Lefuel, le docteur et madame Landowski.

Madame Gaston Rageot, comte René de Monti, M. André Chamson, comtesse Robert de Vogüé, baronne de l'Espée, le professeur Gautier, M. Lucien Corpechot, M. Palewski, M. Andreadès, M. Victor de Marcé, M. John M. Mullin, monsieur et madame Paul Landowski, M. Edmond Hesse, M. Paul Géraldy, M. Louis Rougier, M. et Mrs John R. Drexel, M. René Schœller, M. Salles, M. Lièvre, l'amiral Castex, madame Chiappe, comtesse H. de Mortemart, comtesse de Chabrillan, M. Baldensperger, comte A. de Laborde, comte Arnauld Doria, madame Archdeacon, monseigneur Evreïnoff, M. Mauco, monsieur et madame Blacque Belair, monsieur et madame Émile Borel, duchesse de Clermont-Tonnerre, M. Serpeille de Gobineau, monsieur et madame Jean Stern, la baronne Gourgaud, monsieur et madame Vatin-Pérignon, marquise de Panisse-Passis, vicomtesse Benoist d'Azy, M. Edmond Jaloux, madame Sadi Carnot, le professeur Robert Debré, comtesse Costa de Beauregard,

monsieur et madame Gérard Bauer, monsieur et madame Jean-Louis Vaudoyer, comte Roussy de Sales, comtesse de Waldner, mademoiselle da Silva Ramos, madame Maurice Muret, M. Léon Kochnitzky, mademoiselle Helleu, M. Émile Magne, monsieur et madame d'Ocagne, M. Alfassa, M. Hanoteau, M. Pierre Dupuy, madame Jubert, princesse de Buysieulx, comte de Sayve, madame du Breuil de Saint-Germain, vicomtesse de Villiers-Terrage, marquise de Moustiers, monsieur et madame Vitry, M. de Pourichkévitch, M. Henry Salomon, comtesse de Saint-Léon, monsieur et madame Edmond Delage, princesse de Mesagne, M. de Lanzac de Laborie, monsieur et madame de Wendel, comtesse de Durfort, mademoiselle Marthe Oulié, M. Jacques Boulenger, mademoiselle Thomassin, marquise de Saint-Paul, madame Paul Dupuy, monsieur et madame Robert Billy, comtesse de Waresquiel, madame Irène Némirowsky, comtesse de Bernis, marquise de Raust de Saint-Brissen, M. Goblet, monsieur et madame Georges Oudard, comtesse de Tréveneuc, baronne Brincard, M. Paul Jamot, M. C. de Villeneuve, comtesse Louis Costa de Beauregard, marquise de Saint Seine, mademoiselle Lleveras, baron Coche de la Ferté, M. Bou boulis, marquis et marquise de Boisgelin, duc et duchesse de La Rochefoucauld, comte et comtesse André de Fels.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Le mois de juillet a débuté sous l'influence des importants événements dont l'Allemagne vient d'être, brusquement, le théâtre. Ils ont, naturellement, alimenté de nombreux commentaires dans les milieux financiers. Cependant ils n'ont guère secoué la torpeur de la Bourse.

Il y a deux ou trois ans, il en serait allé tout autrement. Nous n'eussions pas manqué, alors, d'assister à un effondrement du marché. C'est que celui-ci était encore vulnérable; il ne paraît plus l'être. Il se peut qu'il soit moribond et incapable, désormais, d'aucun réflexe. Cette opinion est couramment exprimée par de nombreux intermédiaires. Mais les intermédiaires de la Bourse se trompent si communément que l'on reste en droit de ne pas trop tenir compte de leur découragement.

La vérité est que la clé de la situation boursière se trouve plus que jamais entre les mains obstinément fermées des épargnants. Ceux-ci, dont on ne saurait attendre des initiatives créatrices, ont, par les temps troublés que le monde vit, toutes sortes de raisons de déserter le marché boursier et de pratiquer la thésaurisation.

La Bourse ne retrouvera de l'activité que lorsque la spéculation professionnelle pourra engager des opérations à assez longue échéance pour entraîner, par une durable campagne de hausse, les capitaux d'épargne actuellement réfugiés dans l'immobilité. Les conditions techniques nécessaires pour la réussite d'une telle orientation ne se perçoivent pas encore.

Les rentes qui avaient, durant quelques semaines, brillamment ouvert la voie ont dû stopper net, vers la mi-mai, leur mouvement de hausse. D'aucuns pensent qu'elles pourraient le

reprendre, durant l'été, à la faveur des vacances parlementaires. Ce serait, en effet, très probable, s'il n'y avait pas à compter avec les émissions d'État qui devront être lancées vers septembre-octobre tant pour assurer le remboursement des Bons décennaux 1924 *que pour réalimenter largement la trésorerie. Il y a là une sorte de barrage dont il faudra bien tenir compte.*

Quant aux valeurs industrielles nationales, elles n'ont guère de chances — sauf d'épisodiques exceptions — de jouer dans les conjonctures présentes un rôle actif sur le marché. La médiocrité de leurs rendements actuels qui n'a aucune chance d'être améliorée par les résultats bénéficiaires à attendre de l'exercice en cours — le leur interdit pratiquement.

Il ne reste ainsi, dans la course, que les valeurs industrielles étrangères parmi lesquelles les Mines d'Or conservent toujours le rang de favorites. Il est vrai qu'elles ne sont guère prisées chez nous. Cela tient, sans doute, d'une part, à la réputation un peu fâcheuse dont elles n'ont pu se débarrasser depuis près d'un demi-siècle, et, aussi, d'autre part, à ce que notre marché de Paris travaille toujours, en cette matière sur un même vieux fonds de deux douzaines à peu près de valeurs aurifères qui est maintenant bien usé.

A Londres, où le marché, en dépit des événements de politique internationale, maintient une activité que nous devons envier, les actions de Mines d'Or, à l'encontre de ce qui se passe chez nous, conservent la vedette. Il est vrai que là les capitaux de placement n'ont que l'embarras du choix sur un vaste clavier qui s'étend, de jour en jour, par l'activité des syndicats patronnant des affaires nouvelles dont certaines se présentent avec de très sérieuses qualités d'avenir. Les capitaux diligents, affluant de New-York, comme de Paris ou de Bruxelles, ne manquent pas d'y trouver d'intéressants débouchés.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).